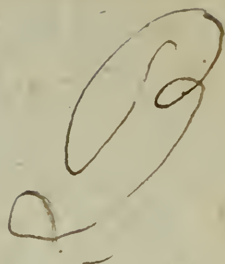


L'ABBÉ
ET LES
MOUSQUETAIRES.

PUBLICATIONS NOUVELLES Format in-8.

Madame d'ABRANTÈS.

LA DUCHESSE DE VALOMBRAY, 2 v. 10
LES DEUX SOEURS, histoire d'une famille, 2 v. 10
BLANCHE, 2 v. 10
ÉTIENNE SAULNIER, roman historique, 2 v. 10
LA VALLÉE DES PYRÉNÉES, 2 v. 10
RAPHAEL, 2 v. 10

Touchard-Lafosse.

LES REVERBÈRES, chroniques de nuits du vieux et du nouveau Paris, 6 v. 30
CHRONIQUES DES TUILERIES ET DU LUXEMBOURG, physiologie des cours modernes, 6 v. 30
Les tomes 5 et 6 se vendent séparément. 10
Ils contiennent les MÉMOIRES D'UN FROTTEUR sur les cours de Louis XVIII et de Charles X, complément indispensable des chroniques des Tuileries.
MARTHE LA LIVONIENNE, impératrice de Russie, 2 v. 10
RODOLPHE ou à moi la fortune, 2 v. 10
LE BOSQUET DE ROMAINVILLE, 2 v. 10
LES JOLIES FILLES, 2 v. 10
LES AMOURS d'un poète, 2 v. 10
LE CAPORAL VERNER et le général Garnison, en société avec Théodore Lustière, 2 v. 10
DEUX FACES DE LA VIE, ou le poète et l'homme positif, roman de mœurs 2 v. 10

Auguste Ricard.

LA CHAUSSÉE D'ANTIN, histoire du marquis de Sainte-Suzanne, 2 vol. 10
NI L'UN NI L'AUTRE, 2 v. 10
LA STATUE DE LA VIERGE, 2 v. 10
MA PETITE SOEUR, 2 v. 10
LES VIEUX PÉCHÉS, en société avec Maximilien Perrin, 4 v. 20
JADIS ET AUJOURD'HUI, 2 v. 10
COMME ON GATE SA VIE 5 v. in-12. 7

Maximilien Perrin.

LA GRANDE DAME et la jeune fille, 2 v. 10
LES MAUVAISES TÊTES, 2me édition, 2 v. 7
LA DEMOISELLE DE LA CONFRÉRIE, 2 v. 10
L'AMANT DE MA FEMME, 2 v. 7
L'AMOUR ET LA FAIM, 2me édition, 2 v. 7
LA SERVANTE MAITRESSE, 2 v. 10
LA FILLE DE L'INVALIDE, 2 v. 7
LE MARI DE LA COMÉDIENNE, 3 v. 10
MA VIELLE TANTE, 2 v. 10
VIERGE ET MODISTE, 2 v. 10

L'AMOUR D'UNE FEMME, par Charlotte Sor. auteur des Souvenirs du duc de Vicence. 2 vol. 7
LA MORT D'UN ROI, par Dominique Mondo; roman hist. 2 v. 7
LA FEMME AIMABLE, par Louis Couailhac; 2 vol. 7
L'INDUSTRIEL, ou noblesse et roture, 2 vol. 7
MÉMOIRES DE LA MORT, par Carle Ledhuy, 4 vol 20

Imprimerie D'AMÉDÉE-SAINTIN, rue Saint-Jacques, 38.

L'ABBÉ

ET LES

MOUSQUETAIRES

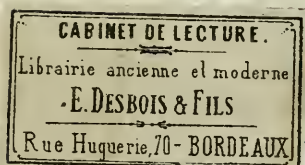
CHRONIQUE GALANTE

DU CHATEAU DE SAINT-GERMAIN,

PAR E. GUÉRIN,

Auteur du Louvre sous nos rois, des Nuits de Versailles, des soirées de Trianon, de madame de Parabère, du roi des Halles, des dames de la Cour, du Marquis de Brunoy, d'une dame de l'Opéra, du Mari de la Reine, de la Maîtresse de mon fils, etc.

TOME PREMIER.



PARIS

CHARLES LACHAPELLE ÉDITEUR,

38, Rue Saint-Jacques,

1840.

LE FAVORI DU ROI.

— 1617 —

Le roi, trop simple, donne tout,
Monsieur de Luynes ruine tout,
Et ses deux frères raflent tout;
Tous leurs parens emportent tout,
Et leurs agens dévastent tout;
Le chancelier excuse tout;
Les intendans retranchent tout;
Le garde-des-sceaux scelle tout;
La Rochefoucauld purge tout;
Le père Arnoud déguise tout,
Et la reine se plaint de tout;
Monsieur le prince f.... partout,
Le parlement vérifie tout.
Les pauvres Français souffrent tout;
Et, si Dieu ne pourvoit à tout,
Le grand diable emportera tout.

Un Satyrique du XVIIe *siècle.*

I.

LE CABARET DE LA CROIX DU TRAHOIR.

Le lundi de Pâques de l'année 1617, vers les six heures du soir, une multitude furieuse assiégeait les portes de l'hôtel du maréchal d'Ancre, situé près du carrefour de Bussy; des hommes armés de frondes,

brisaient à coups de pierres les vitres des fenêtres, tandis que des laquais, dont les brillantes livrées formaient un contraste choquant avec les haillons de la populace, encourageaient les dévastateurs, et leur distribuaient de l'argent.

— C'est une riche proie! disait un de ces meneurs en désignant du doigt l'hôtel de l'infortuné maréchal.

— Cette fastueuse demeure restera-t-elle debout quand son maître n'est plus? ajoutait un autre en apostrophant un groupe de femmes dont la joie se manifestait par des transports frénétiques; la sorcière a quitté son trou, continua-t-il en élevant la voix, qu'à son retour, elle ne trouve que des ruines!

Une sourde rumeur s'éleva du sein de cette foule haletante des efforts qu'elle fai-

sait pour pénétrer dans l'intérieur de l'hôtel dont toutes les portes avaient été barricadées; les plus intrépides allèrent chercher des échelles dans le voisinage, mais au moment où ils essayaient de les appliquer aux murailles, le cri : *Au feu!* courut dans les groupes, et on vit s'élever une épaisse fumée dont les tourbillons enveloppèrent bientôt la fastueuse demeure que la colère du peuple menaçait d'une entière destruction; le vent, qui soufflait avec violence, propagea l'incendie avec une effroyable rapidité, et les jets d'une flamme rougeâtre, qui s'élevaient vers le ciel, allèrent apprendre aux hôtes du Louvre que la vengeance, qui poursuivait Concini d'Ancre, même après sa mort, allait être complète, et que la populace de Paris se chargeait d'effacer les traces du séjour, en France, de l'Italien qui avait été le favori de Marie

de Médicis, et le maître des destinées du royaume pendant la minorité de Louis XIII.

Les dernières lueurs de l'incendie s'éteignirent aux approches de la nuit, et alors, cette scène de destruction, qui n'avait été jusques-là qu'un acte de justice populaire, une de ces expiations dont les grands de la terre payent quelquefois de passagères faveurs, devint le prétexte des violences exercées sur les habitans des maisons voisines. Le pillage promis à l'ignoble cupidité de quelques misérables, le pillage n'était plus possible au milieu des décombres fumans de l'hôtel d'Ancre; aussi, ces bandits se ruèrent-ils sur les bourgeois, que la curiosité avait attirés, en criant qu'ils étaient des partisans de l'Italien Concino Concini, et qu'ils avaient blâmé hautement l'acte de justice populaire qu'on venait d'exercer; et pour les en punir, ces misérables pénétraient

dans leurs maisons, et y volaient tout ce qui s'offrait à leurs regards avides. Les cris de rage et de désespoir, les menaçantes clameurs, les battemens de mains et de grossiers refrains se mêlèrent aux décharges de mousqueterie dont les écoliers de l'Université vinrent ironiquement saluer les débris d'une demeure à la porte de laquelle les plus pauvres d'entre eux (*) n'avaient jamais imploré vainement la pitié de cette Éléonore Galigaï d'Ancre qu'on accusait de magie, et qui avait été arrêtée et jetée dans un cachot du Grand-Châtelet, après que le meurtre de son époux eut été consommé.

Le tumulte était à son comble, et déjà le capitaine quartenier de la milice bour-

(*) Les pauvres écoliers imploraient la charité des grands pour les aider à continuer leurs études; ils recevaient, sans vergogne, habillemens, provisions de bouche et beaux deniers luisans.

Félibien.

geoise songeait à prendre des mesures vigoureuses pour dissiper les rassemblemens qui menaçaient la tranquillité des habitans de cette partie du faubourg Saint-Germain, quand les meneurs parcoururent rapidement les groupes, et après une courte harangue, décidèrent ceux qui les composaient à se disperser pour aller ensuite se reformer à l'entrée du Pont-Neuf; une joie sinistre animait tous les visages, et la précipitation avec laquelle cette horde de furieux s'éloignait, semblait présager quelque nouvelle catastrophe dont les honnêtes gens auraient à gémir le lendemain.

Parmi les curieux qui suivaient, pas à pas, les incendiaires de l'hôtel d'Ancre, un jeune homme, dont l'ample manteau laissait apercevoir un élégant costume de velours noir, se faisait remarquer entre tous par sa persévérance et son opiniâtreté qui avaient failli

lui devenir funeste; car il applaudissait ironiquement aux excès auxquels il assistait, comme pour en rendre témoignage ; et ses sarcasmes, approuvés de quelques-uns, n'avaient fait qu'exciter la fureur de la populace, qui ne lui fit grâce de la vie que pour qu'il pût raconter, à ses amis de la cour, comment le peuple se vengeait de ses oppresseurs.

Ce jeune homme, malgré les dangers que sa curiosité lui faisait courir, avait dédaigné de prendre la fuite, ainsi qu'on le lui conseillait ; il voulait assister au dénouement du drame lugubre qui se jouait depuis le matin, d'abord sur le pont du Louvre, ensuite au carrefour de Bussy, et qui allait se terminer dans une église.

Le cri : *A Saint-Germain-l'Auxerrois !* avait retenti dans les airs, et aussitôt ces masses d'hommes en guenilles qui agissaient

sous l'influence d'une volonté assez puissante pour les maîtriser et leur inspirer une obéissance passive, ces justiciers de bas étage traversèrent le Pont-Neuf en courant, mais pas assez vite toutefois, car ils furent devancés par le jeune homme au justaucorps et au pourpoint de velours noir, qui les entendant se vanter qu'ils allaient donner au maréchal d'Ancre une sépulture digne de lui, s'était élancé de l'autre côté du pont en disant d'une voix sourde :

— Les misérables! c'est un sacrilége qu'ils vont commettre! Infortuné Concini, épargnons ce nouvel outrage à sa dépouille mortelle!

Il dit, et précipitant sa marche, il arriva bientôt devant le portail de l'église, dont toutes les grilles étaient fermées; un coup-d'œil rapide dissipa toutes ses craintes.

— Cet obstacle suffira pour les faire renoncer à leur infâme projet, se dit-il en considérant d'un regard satisfait la hauteur des grilles et leur épaisseur; au surplus, ajouta-t-il, la compagnie des gardes-suisses de sa majesté veillent de ce côté du Louvre, et ils ne souffriraient pas qu'on profanât le temple de Dieu; le jeune roi a des sentimens religieux; restons ici toutefois, pour être témoin de leur audacieuse tentative.

Et il alla se placer dans l'encoignure de la porte du jeu de paume, qui était adossé au mur d'enceinte du Louvre.

Ce jeune homme, dont les manières étaient distinguées et le costume élégant et coquet, appartenait aux prémières classes de la société; il était italien et marquis, et se nommait Alfonse Ruccelaï, compatriote de Concini d'Ancre; le jeune marquis était venu en

France, moins pour faire fortune, car la sienne était considérable, que pour se distraire d'une passion malheureuse qui lui avait fait prendre en dégoût le séjour de Florence, sa patrie.

Ruccelaï était doué d'un tempérament ardent, d'un esprit actif, d'un caractère entreprenant; il poussait l'obligeance jusqu'à se croire engagé d'honneur à faire réussir les demandes dont il se chargeait; généreux, prodigue même, il dépensait sa fortune avec l'insouciance d'un homme qui ne croit point aux revers, et qui défie l'adversité; ami dévoué, mais non courtisan du maréchal d'Ancre, Ruccelaï ne lui épargnait pas les conseils et les bons avis que sa situation indépendante permettait de lui donner; malheureusement, Éléonore Galigaï s'appuyait avec trop de confiance sur la protection que lui accordait

Marie de Médicis; elle traitait Ruccelaï de visionnaire, quand celui-ci s'efforçait de lui faire comprendre que le jeune roi détestait le maréchal d'Ancre, et qu'il saisirait avec empressement la première occasion qui pourrait s'offrir de l'exiler de la cour.

« Il n'oserait! » disait la fière Éléonore en accompagnant cette réponse d'un sourire sardonique.

Louis XIII, conseillé par son favori, Albert de Luynes, avait osé; et la première manifestation de son mécontentement avait été le signal du meurtre de Concino Concini d'Ancre.

Soit pitié pour la jeunesse de Ruccelaï, soit que Luynes ne craignît point de laisser à la cour le voluptueux Italien qui semblait ne s'occuper que de séductions, de bals et de paris au jeu d'hombre, la proscription, qui atteignit dans la même journée le maréchal d'Ancre

et sa femme, la reine-mère et l'évêque de Luçon, ainsi que toutes les créatures du maréchal qui tombait victime d'un complot royal; cette proscription épargna le marquis Alfonse Ruccelaï, et Albert de Luynes lui envoya même un message afin de lui assurer que le roi de France savait distinguer ses amis d'avec ses ennemis, et qu'il le verrait toujours avec plaisir au nombre des seigneurs qui faisaient l'ornement de sa cour.

Le message arriva trop tard. Ruccelaï quitta son hôtel quand il apprit la sanglante catastrophe dont le pont du Louvre avait été le théâtre, pour courir offrir ses services à Éléonore Galigaï ; mais il ne put la rencontrer, car elle venait de se rendre auprès de Marie de Médicis, et aussitôt arrivée au Louvre, elle avait été arrêtée dans l'appartement même de la reine, et conduite dans les prisons du Grand-Châtelet.

Le fidèle Ruccelaï ne se crut pas encore quitte envers l'infortuné auquel il avait donné le nom d'ami, et qu'il regardait comme un frère. Le maréchal d'Ancre avait adopté un pauvre orphelin, dans un de ses voyages à Amiens, où était situé le siége du gouvernement dont Marie de Médicis l'avait gratifié, pour le récompenser de ses bons et loyaux services; le favori avait voulu que les bienfaits que sa souveraine répandait sur lui, retombassent aussi sur la tête de la pauvre petite créature que la misère, ou le désir de cacher à des parens sévères les suites d'une faute, exposait à mourir de froid ou d'inanition sur une grand'route. L'orphelin avait grandi; ce n'était plus un enfant timide, et ce n'était pas encore un jeune homme capable de prendre une résolution qui pût le soustraire à la sanglante proscription qui venait d'atteindre ses bienfaiteurs; mais

Ruccelaï prenait intérêt au jeune orphelin ; et il s'était promis de lui servir de guide et de protecteur ; cette fois encore, ce fut un vain désir, car l'hôtel du maréchal d'Ancre avait été désigné à la fureur de la populace, et quand Ruccelaï voulut y pénétrer, il le trouva cerné par une horde de furieux. Un domestique du maréchal, qui rôdait à travers les groupes, reconnut le marquis au moment où il allait s'exposer follement pour accomplir son généreux dessein ; quelques mots, qu'ils échangèrent ensemble, firent renoncer Ruccelaï à trouver l'orphelin, qui avait pu s'échapper en escaladant la muraille du jardin.

— Pauvre Georges ! avait murmuré le marquis avec l'accent de la pitié, puisse-t-il se rappeler que Paris renferme encore quelques amis de l'infortuné maréchal d'Ancre !

Ruccelaï, on le sait, avait assisté aux scènes de destruction et de pillage qui avaient porté l'épouvante dans l'âme des paisibles citadins des environs du carrefour de Bussy; et en apprenant que la populace allait se rendre à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, le jeune marquis avait tressailli de colère et d'indignation, car il savait que le corps du maréchal y avait été inhumé sans pompe et le plus secrètement possible; mais les laquais de M. de Luynes en étaient instruits, et ils n'avaient pas manqué de répandre cette nouvelle dans les groupes où ils se trouvaient des hommes que des meneurs encourageaient à violer une sépulture, à outrager un cadavre!

Ruccelaï attendait, quand il vit plus de trois cents personnes, hommes, femmes, et jusqu'à des enfans qui s'avançaient en bon

ordre, mais non pas en silence, par une ruelle étroite qui commençait au Pont-Neuf pour venir aboutir sur la petite place qui séparait l'église du château du Louvre. La nuit était obscure, et en dépit des torches de résine, dont plusieurs femmes avaient eu la précaution de se munir, elles ne pouvaient combattre les épaisses ténèbres qui enveloppaient le saint édifice et les mesquines constructions qui se dressaient çà et là comme pour accuser l'incurie du prévôt des marchands peu jaloux de contribuer à embellir une ville où les monumens se heurtaient aux mâsures, les temples saints aux établissemens profanes.

Cette troupe d'hommes et de femmes se pelotonna sur la place, et Ruccelaï, que l'obscurité dérobait à tous les regards, put apercevoir, à la clarté rougeâtre des torches,

dont deux hommes venaient de s'emparer, que ceux-ci examinaient attentivement la fermeture des grilles; la plupart des bandits qui avaient incendié l'hôtel d'Ancre étaient armés de sabres et de piques, de riches épées et de pistolets dont l'acier poli brillait aux ceinturons crasseux qui les soutenaient; évidemment la boutique d'un armurier famé avait été pillée par cette cohorte indisciplinée, et le jeune Italien ne put s'empêcher de frémir en songeant à quels excès ces dévastateurs allaient se porter s'ils parvenaient à pénétrer dans l'intérieur de l'église.

Les chefs de cette nocturne expédition reconnurent qu'il était impossible de briser le rempart de fer qui protégeait le portail de Saint-Germain-l'Auxerrois, et ils revinrent au milieu des groupes en faisant entendre de décourageantes paroles.

— Puisque nous ne pouvons entrer par la porte, dit un homme du peuple, entrons par les croisées; elles sont assez larges pour nous offrir un passage aussi commode que peu dangereux ; escaladons-les !

— Aux croisées ! aux croisées ! répéta-t-on tumultueusement.

La première qui s'offrit aux regards, fut choisie pour tenter l'escalade, et les misérables se frayèrent un chemin en brisant les vitraux coloriés, qui faisaient l'admiration des peintres étrangers ; les plus déterminés parmi ces furieux se laissèrent glisser dans l'intérieur, au risque de se rompre les os sur les dalles de l'église, et afin de rendre leur tâche plus facile et moins périlleuse, ils ouvrirent les portes de Saint-Germain-l'Auxerrois à la multitude qui battait des

mains et trépignait d'impatience sur la place.

Le temple saint était envahi !

Une scène hideuse suivit cette première profanation. Un des chefs de l'expédition indiqua du doigt l'entrée du caveau souterrain dans lequel on avait inhumé le corps du maréchal d'Ancre ; la porte n'opposa qu'une faible résistance aux coups de pique : elle fut brisée en un instant. Plusieurs hommes pénétrèrent dans le caveau et en sortirent, quelques instans après, traînant derrière eux un cercueil qu'ils y avaient trouvé ; alors, l'instigateur de ce crime inutile, le chef de cette populace s'avança, et s'agenouillant auprès du cercueil, il en souleva le couvercle à l'aide de la lame de son poignard.

— C'est lui ! mes amis, s'écria-t-il d'une

voix retentissante, c'est l'infâme maréchal d'Ancre. Je le reconnais aux nombreuses blessures qu'il a reçues en se défendant contre les gardes de sa majesté.

— A Montfaucon le cadavre de l'Italien, dit une voix rauque.

— Qu'il soit brûlé en Grève, et ses cendres jetées au vent, ajouta un autre en déchirant le linceul qui enveloppait le cadavre.

Et cette populace, qui n'agissait que d'après une influence étrangère à ses propres sentimens, mais non à ses passions haineuses, cette populace, sans respect pour la majesté du lieu saint dans lequel elle s'était introduite, se livra aux actes les plus révoltans; le corps du maréchal fut mis en pièces, foulé aux pieds et abreuvé d'outrages qu'un aveugle délire pouvait seul imaginer. On se disputa des lambeaux sanglans comme s'ils

eussent été de glorieux trophées! Et les misérables entonnèrent des chants impies pour exprimer la joie qu'ils éprouvaient, et que tous les spectateurs de cette lugubre scène ne ressentaient pas également, car bientôt une lutte s'engagea sous les arceaux sacrés.

Un cri de réprobation s'était élevé du sein de cette foule curieuse, et le mot *horreur!* énergiquement articulé, était venu réveiller les sentimens généreux de ceux qui blâmaient, à voix basse toutefois, l'impuissante colère qui s'acharnait sur un cadavre saignant encore de la justice royale.

Des coups de pique furent portés au hasard; ceux qu'ils atteignirent, en se sentant blessés, poussèrent des cris de détresse et cherchèrent à fuir, mais les portes étaient gardées, afin que l'atroce vengeance exercée sur le corps du maréchal d'Ancre pût s'ac-

complir librement; les blessés furent repoussés sans pitié aucune dans cette mêlée d'hommes et de femmes qui s'injuriaient, s'attaquaient et luttaient corps à corps, en proférant d'épouvantables paroles.

L'italien Ruccelai n'était pas étranger à cette brusque défection qui séparait, en deux troupes, des gens qu'un même désir avait réunis : la vengeance ! Le jeune marquis avait pénétré dans l'église à la faveur du tumulte qui y régnait, mais placé trop loin du cercueil pour s'opposer à l'ignoble mutilation du corps de l'infortuné Concini, il avait tenté du moins d'en punir les auteurs en faisant un appel aux sentimens généreux des hommes grossiers qui l'entouraient; son éloquence en persuada quelques-uns, qui donnèrent l'impulsion et entraînèrent à leur suite bon nombre de leurs compagnons, et ceux-ci suivirent l'exemple que Ruccelaï leur donnait.

Le jeune marquis avait mis l'épée à la main, et s'était élancé dans les groupes en criant : « *Mort aux profanateurs!* » Mais ce cri avait été étouffé par les imprécations et les clameurs qui s'échappèrent de toutes les bouches, quand on vit cet homme se ruer sur ceux qui lui barraient le passage, et s'ouvrir un chemin qu'il jalonnait de blessés; la terreur augmenta le désordre que cette action audacieuse venait d'occasioner; chacun se précipita vers le portail afin d'échapper, par une prompte fuite, à la mort qui planait sur le saint édifice; les bourreaux du maréchal d'Ancre n'abandonnèrent pas leurs sanglans trophées, et sortirent les premiers par une petite porte pratiquée près de la sacristie.

Ruccelaï, en voyant qu'ils échappaient à son juste ressentiment, tenta de les rejoindre;

mais à ce moment, il reçut un coup de poignard, qui devait lui percer le cœur, et qui ne l'atteignit qu'au bras gauche, grâce à un brusque mouvement qu'il fit pour se mettre sur la défensive; toutefois, la douleur fut si vive qu'un cri de désespoir et de rage vint expirer sur les lèvres du jeune Italien qui chancela.

— Blessé seulement, murmura-t-il en s'adossant à un pilier qui l'avait empêché de tomber à la renverse sur les dalles de l'église; j'ai cru que c'en était fait du pauvre marquis italien, ajouta-t-il en souriant amèrement.

Et faisant un effort sur lui-même, Ruccelaï arracha le mouchoir de mousseline, imbibé d'odeurs parfumées, qu'il portait toujours sur lui, et étancha le sang qui souillait ses vêtemens; puis, il s'enveloppa le

bras en s'applaudissant d'en avoir été quitte à si bon marché.

Comme il se disposait à sortir de l'église, que la populace venait d'abandonner, un homme vint l'accoster en lui frappant familièrement sur l'épaule, il dit :

— Vous êtes un rude compagnon! Je vous ai vu, l'épée à la main, charger cette canaille qui voulait s'opposer à ce que justice fût faite de l'Italien maudit, que toute la cour craignait...

— Et que M. de Luynes détestait à lui seul autant que les ennemis du maréchal réunis ensemble, ajouta Ruccelaï en jetant un regard de mépris à l'homme qui l'interpellait sans le connaître.

— Diable! il paraît que vous connaissez les secrets du favori de sa majesté! Au fait,

votre présence au milieu de nous en est une preuve ; on se défiait de notre fidélité !

Ruccelaï regarda attentivement ce compagnon que le hasard lui donnait ; et après un examen minutieux, qui toutefois ne put lui révéler la condition de ce loquace personnage, il aperçut, à son bras gauche, une espèce d'écharpe blanche qui lui fit croire d'abord que cet homme, blessé comme lui, avait eu recours au même moyen pour épancher son sang ; mais en épiant ses mouvemens, Ruccelaï se convainquit que ce n'était qu'un signe apparent pour le faire reconnaître sans qu'il eût besoin de se nommer.

— Par les mânes outragées de mon malheureux ami, articula sourdement Ruccelaï en portant la main à son poignard, misérable agent d'un ambitieux, tu vas mourir !

L'homme qu'il allait immoler s'arrêta

court, heurta avec le poing à la porte d'un cabaret, dont les ais mal joints laissaient apercevoir de la lumière, puis serra la main de Ruccelaï en lui disant :

— J'ai réfléchi, et je ne vous en veux pas... Vous et moi sommes des instrumens que les grands font agir ; faisons en sorte d'y trouver toujours notre compte, c'est la principale affaire ; quant aux rivalités, on les oublie au cabaret, en trinquant à sa propre santé... Entrons !

Cette brusque proposition étonna Ruccelaï, mais elle ne lui déplut pas, car l'espoir de tirer une vengeance éclatante du duc de Luynes s'offrait à lui ; il ne fallait, pour y parvenir, qu'exciter son agent à trahir des secrets dont il semblait ne pas comprendre toute l'importance.

— Entrons! avait répété Ruccelaï avec le ton

d'un homme qui se laisse entraîner dans un lieu qu'il ne connaît pas.

Ils pénétrèrent tous deux dans l'intérieur du cabaret de la Croix du Trahoir.

Cette taverne, par sa proximité du château du Louvre et du jeu de paume royal, jouissait d'une certaine réputation parmi les seigneurs de la cour et les marchands les plus hupés du quartier des Halles et de l'Apport de Paris; ceux-ci venaient y faire bombance et oublier les ennuis du ménage et les contrariétés qui en sont inséparables; tandis que les premiers préludaient, par de nocturnes orgies, aux saturnales de la Fronde; parmi cette noblesse, qui hantait ce cabaret, l'élégant, le spirituel Bassompierre se faisait remarquer par ses assiduités; le futur maréchal n'était pas encore l'oracle des grandes dames de la cour, et ses bonnes fortunes

n'avaient point de retentissement au-delà des murailles du Louvre; les deux frères du duc de Luynes, Brantes et Cadenet, menaient joyeuse vie, jouaient gros jeu et dégaînaient pour un mot, un regard de travers; et en attendant que leur frère, Albert de Luynes, ait le loisir de songer à utiliser l'astuce de Brantes, et la folle intrépidité de Cadenet, ces deux favoris de la fortune couraient les cabarets et les brelans, en compagnie de Bassompierre et du page Baradas, charmant mauvais sujet de dix-sept ans, qui s'efforçait de copier les belles manières et l'exquise galanterie de Bassompierre dont il se proclamait fièrement l'élève; un neveu du duc d'Epernon, le marquis de Villiers, était aussi le convive obligé de tous les soupers du cabaret de la Croix du Trahoir, qui comptait encore parmi ses habitués l'empirique Tabarin et le fils d'un tapissier, Jean-Bap-

tiste Poquelin, valet de la chambre du roi, qui s'acquittait fort mal de ses fonctions, et qui en revanche se montrait très-assidu aux représentations des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il se procurait des billets au cabaret de la Croix du Trahoir.

Au moment où Ruccelaï et l'agent de M. de Luynes entrèrent dans le cabaret, une dispute venait de s'élever entre deux bourgeois accoudés à la même table, quoiqu'ils fussent étrangers l'un à l'autre; des observations faites avec aigreur avaient provoqué des injures, et aux paroles grossières les coups allaient inévitablement succéder, comme le meilleur moyen de terminer cette querelle, quand le cabaretier, en entendant frapper au-dehors, vint faire une heureuse diversion en priant sa clientelle du quartier des Halles de se réfugier au plus vite dans une petite salle

pratiquée près du cellier ; et afin d'empêcher les voies de fait, dont il se souciait fort de n'être pas témoin, en les quittant, le prudent cabaretier leur cria d'une voix menaçante :

— Si vous continuez à faire du vacarme, comme si vous étiez des écoliers de la docte Université, foi de Nicolas ! les gardes de la prévôté, car ce sont eux, me mettront à l'amonde que vous paierez de gré ou de force, dussé-je vous faire boire du Surêne pour du Bourgogne !

Les bourgeois se tinrent pour avertis, et pas un d'entre eux n'ouvrit la bouche, si ce n'est pour avaler silencieusement le vin qui était versé.

Ruccelaï et l'agent de M. de Luynes s'attablèrent.

C'est alors seulement que le marquis

italien put voir le visage de son nouveau compagnon.

C'était un homme de quarante ans, dont le visage boursoufflé avait une expression de malice et de finesse qui frappait au premier abord; l'ensemble de sa physionomie, quand on l'examinait attentivement, offrait un mélange de bassesse et d'impudente fierté que tempéraient un sourire plein d'humilité et un clignotement d'yeux, qui mesuraient la terre avec une dévote componction; ses manières étaient dégagées, sa démarche hardie, sa voix brève, impérative; le costume noir qu'il portait faisait ressortir son embonpoint qui ne l'empêchait pas d'avoir l'allure vive, empressée.

— Du vin! s'était-il écrié en se laissant tomber sur le tabouret que le cabaretier s'empressa de lui approcher, quand il eut

reconnu l'épais personnage qu'il comptait au nombre de ses meilleures pratiques.

— Du vin! avait répété le cabaretier en élevant la voix pour prévenir ses garçons occupés à servir des seigneurs de la cour, qui soupaient dans une chambre du premier étage.

— Qu'on attende! cria une voix de fausset dont l'audition fit tressaillir l'agent de M. de Luynes.

— Nous ne sommes pas seuls chez toi? maître Nicolas, dit-il au cabaretier.

Celui-ci répondit, en se redressant fièrement :

— J'ai un duc, un marquis et deux chevaliers qui me font l'honneur de souper chez moi. Ce sont mes cliens les plus généreux...

— En promesses, en paroles mielleuses, interrompit l'épais personnage en jetant sur la table un écu de six livres; mais à ces nu-

guets de cour, à ceux-là seulement, tu fais volontiers crédit, au risque de payer plus tard tes fournisseurs avec de vaines promesses, monnaie fausse, dont tes nobles cliens se servent sans scrupule... Pauvre sot!

— Chut! fit le cabaretier en posant son doigt sur sa bouche, les frères de monseigneur le duc de Luynes, sont au nombre des convives.

— Je le savais, maître Nicolas, mais je suis attaché à l'arbre, et non aux branches parasites; que leurs seigneuries se grisent à tes dépens, ceci ne regarde que toi; pour nous autres, qui payons en monnaie à l'effigie de notre gracieux souverain, nous voulons un pot de ton meilleur vin et quelque peu de liberté pour causer en paix... Tu as compris, n'est-ce pas?

Le cabaretier fit un signe affirmatif et se

hâta de servir lui-même le vin qu'on lui demandait; puis, il se tint coi dans son comptoir, attendant patiemment la fin d'une soirée qui devait être productive pour lui.

— Ça, compagnon, dit l'agent de M. de Luynes en emplissant les verres, me direz-vous votre nom?

— Vous ai-je demandé le vôtre? répliqua Ruccelaï avec humeur, car depuis qu'il était entré au cabaret, sa blessure lui occasionnait des douleurs aigues qu'il s'efforçait de dissimuler sous un air indifférent.

— Vous avez raison, camarade, reprit l'épais personnage, vous vous montrez prudent avec moi; mais je veux vous rassurer et mettre votre conscience en repos... si toutefois vous avez une conscience, ajouta-t-il en souriant ironiquement.

Ruccelaï fronça le sourcil et haussa les épaules.

— Vous en avez une, poursuivit l'agent de M. de Luynes, et pour lui épargner des remords inutiles, je vous dirai que nous serons absous par le pape et messieurs du parlement ; et que la profanation qui mettra demain en émoi tous les dévôts de Paris, sera déclarée acte de justice royale ; on murmurera; peut-être même plaindra-t-on le défunt maréchal, mais plaintes et murmures n'empêcheront pas son Eléonore Galigaï, l'impérieuse Florentine, d'être brûlée vive comme sorcière.

— C'est une imposture! s'écria involontairement Ruccelaï.

— C'est une imposture que je me charge de faire passer comme une bonne vérité, reprit l'agent en baissant la voix, et je vous

dirai, en confidence, que les juges de la Grand'Chambre se montreront très-crédules... toujours par ordre du roi.

— Auquel le sang du maréchal d'Ancre ne suffit pas, dit Ruccelaï en riant convulsivement.

— Le roi est jeune, et mon maître est trop adroit pour ne pas profiter de son inexpérience en lui faisant sanctionner ses vengeances... légitimes après tout... Le Concini et sa femme nous sont venus d'Italie; que n'y restaient-ils? Nous autres Français, nous ne voyons qu'avec répugnance les étrangers usurper les premiers emplois, manier nos deniers et s'enrichir de nos dépouilles... Le maréchal a usé largement de ses priviléges de favori et de premier ministre; aussi, il laisse après lui une fortune considérable.

— Qui dit cela? demanda vivement Ruccelaï.

— Vous êtes prodigue de questions, et fort avare de réponses, mon prudent compagnon, repartit ironiquement l'agent de M. de Luynes; buvons! le vin provoque la confiance.

— Et les indiscrétions, murmura Ruccelaï d'une voix sourde.

— Depuis quand êtes-vous au service de mon noble maître?

— C'est la première fois qu'il m'emploie, répliqua Ruccelaï.

— Vous êtes donc Provençal?

— Je suis, en effet, compatriote de M. de Luynes.

— C'est un titre de recommandation, le plus puissant peut-être, pour être protégé par lui...... Et vous êtes venu à Paris dans l'espoir d'y faire fortune?

— On dit que cela est facile.

— Pas toujours, jeune homme, répliqua gravement le gros homme en hochant la tête; puis il promena autour de lui un regard investigateur, comme pour s'assurer que nul indiscret ne pouvait entendre ses paroles; ce n'est pas toujours facile de faire fortune, même quand on est protégé par un grand seigneur, continua-t-il en se penchant sur la table et en baissant la voix, car les occasions ne sont pas fréquentes, mais quand elles s'offrent, celui qui sait les saisir peut aisément faire un chemin rapide ou amasser beaucoup d'argent, selon ses goûts ou son humeur... Vous êtes gentilhomme?

— Exige-t-on maintenant des preuves de noblesse pour remplir d'obscures fonctions? répliqua Ruccelaï avec dédain.

— Vous êtes roturier, j'aurais dû m'en

douter; il n'y a que les gens de notre espèce qui nous exposons dans la rue, au risque d'y perdre la vie, pour l'appât de quelques misérables écus... Buvons! Je poursuis. Voulez-vous servir de témoin dans le procès qu'on va faire à la maréchale d'Ancre?

— Pourquoi non?

— Touchez-là, mon compagnon, et... buvons!

Ruccelaï rejetait sous la table les rasades multipliées qu'on lui versait, et comme il n'était pas d'humeur à passer la nuit au cabaret, il se leva, mais la douleur le fit trébûcher, et il retomba sur son banc en poussant un profond soupir.

— Oh! oh! s'écria l'agent de M. de Luynes en riant, vous avez le vin sensible, et le souvenir de quelque frais minois vient

de se présenter à votre esprit troublé. A votre âge, camarade, on fait marcher les amours d'abord, l'intérêt vient ensuite; et vraiment, c'est folie, l'intérêt avant tout! Soyez riche et l'amour vous sera facile.

— Voilà une maxime de libertin! s'écria Bassompierre qui descendait l'escalier; maître Nicolas, qui prêche ainsi dans ton cabaret?

Ruccelaï inclina sa tête vers la table, et feignit de dormir, pour n'être pas reconnu de Bassompierre qui eût trahi son incognito.

— Je prêche un ivrogne, répliqua le gros personnage qui était dupe du manége de Ruccelaï.

— Eh! c'est Drageant, reprit Bassompierre en se retournant du côté du marquis de Villiers qui, lui aussi, abandonnait les

convives avec lesquels il venait de souper; c'est Drageant, marquis, le secrétaire particulier de M. de Luynes, à ce qu'il dit, et l'exécuteur très-discret de toutes ses volontés, à ce que nous croyons, nous, gens bien informés.

— M. de Bassompierre veut rire, dit Drageant en grimaçant; les fonctions que je remplis auprès de M. de Luynes sont honorables...

— Et redoutées, ajouta le marquis de Villiers; les clameurs proférées dans Saint-Germain-l'Auxerrois sont venues jusqu'à nos oreilles...

— Elles ont troublé le plus délicieux souper! continua Bassompierre.

— Et nous ont obligé de griser d'honnêtes gentilshommes, afin de savoir d'eux le

motif véritable d'une fureur populaire, chèrement soldée; vous en savez quelque chose, Drageant?

Et le marquis de Villiers frappa avec son gant sur l'épaule du secrétaire de M. de Luynes.

— Monsieur le marquis! exclama Drageant, dont la figure devint pourpre de colère, je n'ai point mérité un semblable outrage, et vous n'ignorez pas cependant que mon épée ne peut se mesurer avec la vôtre!

— Laissez votre épée au fourreau, maître Drageant, car c'est une parure qui vous rend ridicule, et nous divertit beaucoup, nous autres hommes de guerre.

— Monsieur le marquis de Villiers oublie sans doute que j'appartiens à monseigneur le duc de Luynes qui, s'il en était instruit,

pourrait trouver mauvais qu'on se permît d'insulter les personnes de sa maison.

— Ce drôle prend des airs d'impertinence qui me déplaisent, murmura M. de Bassompierre.

— Le duc de Luynes n'a pas si fort à cœur les intérêts de ses gens, répliqua le marquis de Villiers avec le ton du mépris, aussi, maître Drageant, je ne vous conseille point d'aller l'importuner de vos plaintes, et surtout d'y mêler mon nom, si vous tenez à votre liberté.

— Je ne crains pas qu'elle me soit ravie, monsieur de Villiers, répartit fièrement Drageant en se couvrant de son feutre que jusqu'alors il avait tenu respectueusement à sa main.

— Il a, ma foi, raison! marquis, dit M.

de Bassompierre ; le secrétaire du duc de Luynes est, depuis quelques heures, dans les bonnes grâces de sa majesté. C'est à lui qu'on doit l'arrestation de cet enfant adoptif du maréchal d'Ancre, de ce Georges qu'on a envoyé provisoirement à la Bastille pour s'en servir contre sa bienfaitrice ; on espère lui arracher des aveux qui auraient un grand poids pour décider les irrésolus, et donner une apparence de justice à un acte...

— Tout politique, s'empressa d'ajouter le marquis de Villiers, afin d'épargner la peine, à M. de Bassompierre, de chercher un mot plus vrai et plus significatif ; sortons! ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de son élégant compagnon.

Les deux gentilshommes firent signe au cabaretier de leur ouvrir la porte, mais celui-ci ne se pressait pas d'obéir ; il prêtait l'oreille

à un bruit étrange qui partait de la chambre dans laquelle Bassompierre et de Villiers venaient de souper en compagnie des deux frères de M. de Luynes, Cadenet, le marquis, et Brantes, le chevalier.

— Miséricorde, articula piteusement Nicolas en joignant les mains, c'est ma vaisselle qu'on s'amuse à briser.

Il se précipita vers l'escalier et monta rapidement au premier étage.

— Nos deux ivrognes se sont réveillés, dit le marquis de Villiers.

— Ne les attendons pas, reprit Bassompierre en ouvrant la porte de la rue.

Ruccelaï releva doucement la tête et suivit du regard les deux gentilshommes qui s'éloignaient en ricanant. Drageant était venu se

rasseoir à la table en disant entre ses dents :

— Riez de moi, messieurs les courtisans, riez à votre aise, jusqu'au moment où il me sera possible de me venger de votre insolente gaieté... et ceci, j'espère ne saurait tarder... Buvons ! dit-il à Ruccelaï qui venait d'ouvrir les yeux en regardant d'un air surpris l'endroit où il se trouvait.

— Buvons! répéta machinalement Ruccelaï en tendant son gobelet d'étain.

Drageant versa ce qui restait de vin, et avant de faire disparaître cette dernière rasade, il s'écria :

— Compagnon, à notre future fortune !

— Au duc de Luynes ! notre excellent maître, ajouta Ruccelaï en agitant convulsivement son gobelet dont il répandit le contenu avant d'avoir pu le porter à ses lèvres.

— Du vin! cabaretier, s'écria Drageant, vous me ferez raison de cette rasade, mon jeune compagnon, dit-il en vidant son gobelet d'un seul trait :

— Volontiers, mon gros compagnon, balbutia Ruecelaï en feignant toujours l'ivresse ; et puisque ce malotru de cabaretier ne répond pas, je vais gourmander sa paresse.

Il dit, et se leva, sans trébûcher cette fois ; Drageant le regardait d'un air hébété, et en le voyant ouvrir la porte de la rue, il lui dit d'une voix étouffée :

— Vous êtes ivre, l'ami, vous n'y voyez plus... la cave de notre hôte n'est pas dans la rue... et je vais...

Drageant voulut se lever, mais ses jambes fléchirent ; il porta la main à son front, et retomba lourdement le visage sur la table, les bras raides et étendus, en poussant de sourds gémissemens.

Quand Nicolas redescendit dans sa boutique, l'italien Ruccelaï était déjà loin; le cabaretier essaya de réveiller Drageant, mais il ne put y parvenir.

— Dors, ivrogne! grommela-t-il entre ses dents, les deux gentilshommes qui sont là-haut, et toi, vous paierez cher l'hospitalité que je suis contraint de vous donner cette nuit... Renvoyons ces poltrons de bourgeois qui sont dans ma salle basse; ceux-là sortiront par l'allée...

Nicolas n'eut pas la peine de les congédier; ils étaient partis, mais un à un et sans bruit; il ne lui resta qu'à fermer la porte de l'allée que le dernier bourgeois avait laissée ouverte. Nicolas tout en faisant à haute voix des conjectures sur cette disparition qui ne l'inquiétait que médiocrement, Nicolas, suivant une habitude à laquelle il était resté

fidèle, se mit à égoutter, dans un grand pot d'étain, tous les gobelets qui se trouvaient encore sur les tables ; comme il allait renverser celui de Drageant, Nicolas le jeta en l'air en disant :

— Inutile pour celui-là, il est à sec!

Et dans ce mouvement, une bague tomba sur son comptoir.

— Qu'est-ce? se dit Nicolas en la ramassant soigneusement; une riche bague, si j'en crois le témoignage de mes yeux... La pierre luit comme un soleil... c'est du diamant... du diamant faux, peut-être! ajouta-t-il en l'examinant curieusement, oui, ma foi! il est creux!... quel dommage! il y avait dans ce joyau, de quoi faire la fortune d'un honnête homme comme moi... Je le rendrai à son propriétaire quand il voudra se réveiller.

Mais Drageant ne se réveillait pas, et aux premières lueurs du jour, quand Brantes et Cadenet s'aperçurent qu'ils n'avaient point passé la nuit dans leur lit, mais sous une table de cabaret, ils rajustèrent leurs vêtemens en jurant comme des hérétiques, et songèrent à quitter le théâtre de l'orgie dont ils pouvaient se proclamer les héros. Le bruit qu'ils firent en descendant l'escalier, réveilla le cabaretier qui dormait dans son comptoir, et qui en les voyant, voulut profiter de cette occasion, pour se débarrasser de Drageant et de son diamant faux.

Il alla au-devant des deux gentilshommes, et leur montrant Drageant, Nicolas leur dit :

— Connaissez-vous un moyen de rendre la raison au secrétaire de monseigneur le duc de Luynes?

— Ma foi, non! répondit Brantes.

— J'en connais un! s'écria Cadenet, c'est de lui faire asséner vingt coups de bâton sur ses épaules, par le plus robuste de tes garçons.

Brantes s'était approché de la table sur laquelle Drageant était étendu; après un moment d'examen, il dit à Nicolas :

— Cet homme-là ne dort pas, car il n'existe plus.

— Mort! s'écria le cabaretier en pâlissant.

— Empoisonné! dirent les deux frères en faisant remarquer à Nicolas les taches bleuâtres dont le visage du secrétaire était sillonné; il ne te reste plus qu'à faire ta confession, et à recommander ton âme à Dieu... Tu sens le fagot, mon drôle!

Et les deux gentilshommes appelèrent à leur aide, et bientôt tous les voisins du cabaretier furent instruits de l'événement qui avait tout le caractère d'un crime dont Nicolas s'efforçait de se justifier, mais la maudite bague, dont il voulut expliquer la possession, servit à aggraver sa situation. Le commissaire fit appréhender au corps le malheureux cabaretier, et l'envoya en prison sous la double accusation d'empoisonnement et de vol.

— Justice sera faite, avait dit le magistrat en se confondant en salutations devant les deux gentilshommes qui avaient décliné leurs noms; vous pouvez assurer M. le duc de Luynes que la mort de son secrétaire sera vengée... L'assassin sera pendu!

— Et je ne lui paierai pas les cent écus que je lui dois, ajouta mentalement Cadenet; vive la justice pour nous délivrer d'importuns créanciers!

Brantes prit le bras de son frère, et lui fit remarquer le cabaret de la Croix du Trahoir, dont les sergens fermaient les fenêtres et la porte.

— C'est dommage! lui dit-il, j'ai passé quelques bonnes soirées dans cette bicoque?

— Bast! fit Cadenet en haussant les épaules, notre bonne ville de Paris ne manque pas de cabarets.

Et ils s'acheminèrent, en trébuchant, vers l'hôtel de Luynes.

II.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN.

Le soleil dardait ses rayons sur l'immense plaine située au bas du coteau, au sommet duquel s'élèvent les gigantesques constructions du château de Saint-Germain, quand un carrosse, dont les chevaux haletans et couverts

de sueur ne gravissaient que péniblement le chemin montueux qui commence sur les bords de la Seine, pour venir finir au plâteau d'où l'œil embrasse un paysage magnifique et imposant tout à la fois, s'arrêta brusquement, et fit entendre un craquement sourd auquel les chevaux répondirent indistinctement, car ils cessèrent de tirer les traits de la voiture, qui venait de se briser, en franchissant une ornière pierreuse.

Aux cris de désespoir du cocher, qui contemplait d'un œil hagard, le carrosse à demipenché sur le bord de la route, deux personnes, qui étaient dans la voiture, où elles dormaient assez profondément pour n'avoir point senti la secousse dont les suites avaient été si funestes, se réveillèrent, et poussèrent à leur tour un cri d'effroi et de détresse en se trouvant dans une position horizontale dont elles ne purent sortir qu'en brisant les

glaces du carrosse et en se glissant par l'étroit espace qu'elles venaient de se ménager.

Ces deux hommes étaient jeunes, aussi leur mauvaise humeur se dissipa promptement, et ils furent les premiers à rire des contorsions et des imprécations malséantes du malheureux cocher qui parlait de s'aller noyer, la tête la première, ou de se pendre à un arbre, ce qu'il n'avait garde de faire, car il ne bougeait pas, et se lamentait et gesticulait à la même place.

— Allons! console-toi, mon pauvre Nicolas, lui dit un des voyageurs d'un ton affectueux, c'est un malheur qui peut se réparer. Nos nœuds de rubans auront à souffrir de ces nuages poudreux que le vent soulève par instans, mais qu'est-ce qu'une douzaine d'aunes de ces colifichets auprès de la vie d'un homme, fût-il roturier et maladroit cocher?

— Je vous en supplie, monsieur le marquis, laissez-moi la liberté d'aller me noyer; vous me rendrez service!

Et le cocher s'agenouilla devant son maître comme s'il implorait une grâce.

— Je t'accorde la permission de noyer ta raison dans deux ou trois pots de vin, et voici pour te dédommager de la dépense que je t'impose! Surtout, Nicolas, n'oublie pas de boire à nos santés.

En disant ces mots, le marquis tira de la poche de sa veste une bourse en filet soie et argent, et la jeta à son cocher qui s'empressa de la ramasser et de crier d'une voix de stentor : *Vive monsieur le marquis!*

Le compagnon du généreux gentilhomme regardait, en souriant ironiquement, la scène

que nous venons de décrire, et quand le marquis vint le rejoindre en lui disant :

— Ma foi! chevalier, nous arriverons pédestrement au château de Saint-Germain.

— Le malheur n'est pas grand, en effet, reprit le chevalier d'un ton aigre, l'humilité convient à des solliciteurs.

— Surtout à des solliciteurs comme nous, reprit le marquis en riant de la mauvaise humeur de son jeune compagnon; en vérité, chevalier, continua-t-il en donnant à sa voix une inflexion grave, le plus mince obstacle vous décourage, la plus petite difficulté vous effraie... Franchement, avez-vous à vous plaindre de votre destinée? Je ne le pense pas, moi, qui n'ai point la mémoire oublieuse.

Le chevalier baissa tristement la tête, et

murmura les noms d'Éléonore et de Concini.

Le marquis respecta le silence de son jeune ami, et détourna les yeux comme pour contempler la végétation puissante, animée, de l'immense vallon baigné par les eaux de la Seine.

Mais ce n'était point le majestueux spectacle d'un sol fertile et soigneusement cultivé que le marquis examinait avec attention; tout en gravissant la montueuse colline, il réfléchissait au passé, et les souvenirs que son esprit évoquait, rembrunissaient son front, et le plongeaient dans une rêverie profonde.

C'est que jeune encore, le marquis avait été le témoin d'événemens désastreux, c'est que la France, depuis le meurtre du maréchal d'Ancre et l'exil de Marie de Médicis, était en proie à des déchiremens intérieurs,

à une guerre civile, dont les huguenots n'étaient que le prétexte, et qui en servant l'ambition du prince de Condé, mettait Louis XIII dans la dépendance de son favori, le duc de Luynes, qui s'était fait donner le titre de connétable et le commandement général des armées du royaume.

Ce duc de Luynes, l'instigateur du meurtre de Concini d'Ancre, était généralement détesté, quoiqu'il eût le grand art de ne mécontenter les uns que quand il s'était assuré le suffrage des autres par d'habiles libéralités ou des grâces qu'il accordait sans examen, qu'elles fussent méritées ou non, peu lui importait; l'essentiel était de grossir le nombre de ses créatures afin qu'elles chantassent ses louanges assez haut pour imposer silence aux murmures de ceux qu'il opprimait.

Et c'était au duc de Luynes, au favori de Louis XIII, que le marquis conduisait son ami

le chevalier pour le remercier d'une faveur que le jeune homme espérait, et qui lui avait été accordé avant qu'il ne l'eût sollicitée.

Albert de Luynes ne faisait point languir les solliciteurs, quand ceux-ci étaient appuyés par des hommes sur lesquels il croyait pouvoir compter; et le marquis était un de ces hommes-là, en apparence du moins, car il n'avait pu oublier que son compatriote Concini avait été massacré par les ordres d'un ambitieux qui convoitait ses dignités et ses richesses; Alfonse Ruccelaï, malgré sa frivolité, n'avait pu oublier le crime d'Albert de Luynes, et pourtant le connétable le comptait au nombre de ses courtisans; et l'adroit évêque de Luçon, qui devait rendre fameux le nom de Richelieu, l'évêque de Luçon traitait le marquis italien avec la déférence que les hommes de génie savent rendre à un esprit supérieur.

Le conseiller de Marie de Médicis avait deviné dans Ruccelaï, le voluptueux et l'efféminé, un de ces caractères qui sont fidèles à la bonne et à la mauvaise fortune, et dont le désintéressement est la meilleure preuve d'une amitié qui n'a point de calculs à faire pour se dévouer; aussi, l'évêque de Luçon estimait-il Ruccelaï, dont il songeait à faire un favori, quand il aurait supplanté son rival en puissance, l'orgueilleux Luynes qui, disait-il, était arrivé au faîte des grandeurs humaines, au point, où l'œil ne peut plus mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel, ennemis et rivaux, s'efforcent toujours de précipiter l'idole du moment.

Et Albert de Luynes était cette idole là.

Au moment où les tourelles grisâtres du château s'offrirent aux regards de Ruccelaï, il remarqua que son jeune compagnon était

en proie à une agitation qu'il s'efforçait de surmonter, sans pouvoir toutefois la dissimuler, car le marquis s'arrêta, et prenant la main du jeune homme, il lui dit avec douceur :

— Georges, vous manquez à la promesse que vous m'avez faite quand nous avons quitté Paris. Je craignais les suites de l'entrevue que nous venons solliciter ; je voulais vous faire renoncer à vos projets, mais dédaignant les conseils d'un ami prudent, vous m'avez dit : « J'aurai du courage, j'oublierai le passé ! » Vous avez dit cela, Georges, et maintenant qu'il vous faut renoncer au nom que votre père d'adoption vous a donné, maintenant que vous allez connaître une autre vie, et vous trouver face à face avec des hommes que vous avez raison de haïr et de mépriser, le cœur vous manque, et votre témérité vous épouvante.

— Le croyez-vous? marquis, repartit vivement Georges, je n'ai pu me défendre d'une émotion bien naturelle, quand je songe que ma destinée m'oblige à m'humilier devant cet Albert de Luynes qui fut l'auteur du désastre de ma famille... Mais il le faut, m'avez-vous dit, et cette fortune, qui vous donne de la considération, cette fortune que beaucoup paient de leur repos et de leur honneur, je dois l'acquérir en imposant silence à ma haine, en maîtrisant mes sentimens, en flattant l'homme que j'ai maudit tant de fois... Oui, marquis, je tiendrai ma promesse; je ne vous l'ai point faite inconsidérement, car avant de m'engager, j'avais réfléchi... L'enfant d'adoption du maréchal d'Ancre, fait place au chevalier d'Artagnan, puisque d'Artagnan est le nom que vous m'avez choisi.

— Parce qu'il figurera très-bien au bas

d'un brevet de mousquetaire de sa majesté, répliqua Ruccelaï en souriant.

— La faveur est grande, et je crains un refus...

— Des craintes! allons, je vois qu'il est nécessaire de ne vous rien cacher; votre timidité pourrait donner de vous l'opinion la plus détestable, et cette timidité là, un refus vous l'inspirerait... Nous n'allons pas solliciter, mais remercier... La faveur que vous ambitionnez, vous a été accordée sur ma demande... Cette révélation doit vous donner de la confiance en vous-même, et vous engager à ne point manquer de prudence jusqu'au moment où il vous sera possible de demander au parlement la réhabilitation de la maréchale d'Ancre, dont l'inique procès a soulevé tant de récriminations... Mais avant d'obtenir cette satisfaction, il faut vous assurer de

puissantes protections... Obscur et perdu dans la foule des gentilshommes qui encombre les antichambres royales, vous élèveriez vainement la voix, on saurait bien vous forcer au silence... C'est à vous de sortir de cette obscurité ; vous êtes sur le chemin de la fortune, parcourez-le à grands pas, sans jamais jeter un regard en arrière, et vous arriverez au but que vous voulez atteindre.

— Marquis, je n'oublierai pas vos conseils, et chevalier d'Artagnan ou Georges l'orphelin, heureux ou malheureux, ma reconnaissance sera toujours aussi vive; vos bienfaits sont à jamais gravés dans ma mémoire ; vienne une occasion de vous être utile, de m'acquitter envers vous, et vous verrez que je ne suis point un ingrat.

— Chevalier d'Artagnan, Alfonse Ruccelaï vous rappellera peut-être un jour les paroles que vous venez de prononcer...

Et le marquis serra les mains du jeune homme avec une expression qui le fit tressaillir; mais son émotion se dissipa promptement, à la vue du spectacle qui s'offrit à ses regards.

Ils venaient d'entrer dans la cour du château de Saint-Germain au moment où le roi, de retour d'une partie de chasse commencée à l'aube du jour, descendait de cheval. Une suite nombreuse l'accompagnait toujours dans ses matinales excursions à travers la forêt de Saint-Germain et les bois environnans; l'équipage des chasses de sa majesté, composé d'hommes expérimentés et d'habiles tireurs avaient eu plus d'une fois à se plaindre des muguets de cour, dont toute l'adresse consistait à manier un cheval avec dextérité, et qui n'envisageaient, dans une chasse au cerf, qu'une course rapide où les obstacles se renouvelaient sans cesse.

Aussi rien de plus étrange que la disparité de costumes, de manières et de langage qui se faisait remarquer parmi les grands seigneurs et les officiers des chasses, les premiers, orgueilleux et vains; les seconds, bien convaincus de leur importance et du crédit que leurs fonctions leur valaient auprès du roi, qui écoutait un officier de la vénerie avec une attention qu'il n'accordait pas toujours à ses ministres, alors que ceux-ci l'entretenaient des affaires de l'état et de la nécessité de réduire les huguenots à l'obéissance.

Les gentilshommes s'étaient réunis dans un groupe au milieu duquel Albert de Luynes se faisait remarquer par son attitude arrogante et fière, et le dédaigneux sourire avec lequel il accueillait les flatteries de ses courtisans; le véritable roi de France n'était point celui auquel on prodiguait les honneurs et devant lequel la noblesse s'inclinait hum-

blement ; le maître du royaume, Albert de Luynes, laissait volontiers à Louis XIII les prérogatives d'un pouvoir, que lui savait exercer despotiquement, et de manière à amasser de grandes richesses, et à pourvoir quelques-uns des membres de sa famille des premiers emplois. Brantes avait vu s'arrondir son comté de Saint-Maurice, de bonnes terres dont les revenus l'aidaient à vivre fastueusement, tandis que Cadenet, insoucieux du présent et de l'avenir, se contentait de son titre de chevalier et de quelques bribes d'une pension fort mal payée par l'intendant de son frère de Luynes.

— Je ne serai jamais qu'un gentilhomme de province, disait Cadenet; inhabile au métier de courtisan, mais adroit chasseur et surtout buveur intrépide.

Cette abnégation de lui-même, cette mo-

destie, dont les amis du duc de Luynes se moquaient entre eux, fut une des causes qui retint Cadenet à la cour; le jeune roi admirait l'adresse du chasseur, et celui-ci dut se résigner à l'honneur que son souverain lui faisait en l'invitant à toutes ses chasses ; mais cette intimité cessait au débotté, car Louis XIII n'estimait point le buveur intrépide, dont les prouesses en ce genre étaient passées en proverbe.

Ruccelaï et son jeune compagnon avaient traversé, non sans peine, cette foule d'officiers, de piqueurs, de valets de chiens, de grands seigneurs, de pages et de laquais, du sein de laquelle s'élevait un bruissement indéfinissable, un mélange confus de paroles qui semblaient expirer sur les lèvres qui les articulaient ; le marquis guidait son jeune compagnon à travers ce dédale d'êtres humains, et il allait recueillir le fruit de sa persévé-

rance en présentant le chevalier au duc de Luynes qui, en l'apercevant, lui avait souri, quand il se sentit tirer fortement par son manteau; il se retourna, et vit un jeune page qui se haussa sur ses pointes, pour lui dire, d'un ton confidentiel, que monseigneur de Luynes recevrait le marquis Alfonse Ruccelaï et son jeune protégé dans son cabinet.

— Je suis chargé de vous y conduire, ajouta le jeune homme en examinant curieusement le chevalier d'Artagnan.

— Venez, chevalier, dit le marquis en prenant le bras de son compagnon, qui regardait, d'un œil morne, Albert de Luynes s'éloigner avec le roi; venez, l'audience qu'on vous accorde est plus gracieuse que je n'osais l'espérer. Ici, mon jeune ami, continua-t-il en baissant la voix, afin de n'être pas entendu du page qui marchait à quelques pas devant

eux, au château de Saint-Germain, comme à celui du Louvre, il faut toujours douter de son crédit, c'est le moyen de le conserver long-temps; on tend volontiers la main à celui qui se dit sans appui, tandis qu'on cherche à renverser l'homme puissant qui s'élève au-dessus de la foule...

Rucccelaï prêchait en vain, car son élève ne lui prêtait que fort peu d'attention, distrait qu'il était, par l'apparition de plusieurs dames au balcon d'une croisée du château, dont le page de M. de Luynes les faisait longer les bâtimens pour arriver à l'appartement de son maître, situé à l'extrémité et dans le pavillon que le roi Henri IV avait fait construire pour y loger Gabrielle d'Estrées; le marquis aimait à discourir, et sans l'exclamation : « C'est elle ! » qui s'échappa de la poitrine du chevalier, il n'aurait pu soupçonner que ses conseils n'étaient qu'un bourdonne-

ment importun aux oreilles qui les entendaient sans que l'esprit les comprît.

L'exclamation inarticulée de son jeune compagnon l'étonna, et après avoir cherché à en connaître la cause, il dit au chevalier avec l'accent de l'ironie :

— Êtes-vous donc connu ici, chevalier? Et parmi les dames qui entourent la jolie duchesse de Luynes, votre cœur aurait-il trouvé un cœur qui pût sympathiser avec cette humeur altière, inquiète et jalouse, que la solitude vous a inspirée... Mais il y a toute une intrigue d'amour dans ces deux mots : « C'est elle! » et pourtant, moi qui, dites-vous, connais tous vos secrets, j'ignore encore celui-là?

— Plus tard, mon ami, vous saurez tout, répondit le chevalier avec le ton de l'agitation.

— Oui, et pour le moment, je dois me contenter de former des conjectures, de penser que vous m'avez trompé en me taisant vos imprudentes démarches... Soyez discret, chevalier, mais je vous préviens que je découvrirai, avant la fin de cette journée, cette intrigue amoureuse... Ce soir, je vous dirai le nom de la dame de vos pensées; et plût à Dieu, chevalier, que de graves reproches ne se mêlent point à mes railleries.

Cette conversation les conduisit jusqu'à la porte du cabinet du duc de Luynes; mais Ruccelaï ne voulut point y attendre le premier ministre, et laissant le chevalier s'installer commodément dans un vaste fauteuil, que le page venait de placer près de la croisée, le marquis se retira en disant qu'il allait présenter ses hommages à madame la duchesse de Luynes.

— Heureux Ruccelaï! murmura le jeune

homme en jetant un regard d'envie sur le marquis; il va la voir, lui parler! heureux Ruccelaï! ses regards vont contempler son front si doux et si pur, ses yeux dont l'expression émeut le cœur, et vous agite délicieusement. Marie! Marie! était-ce donc à la cour que je devais vous retrouver... A la cour, où la flatterie est un poison, où la vérité fait place au mensonge!

Et le chevalier s'était approché de la croisée, d'où ses yeux pouvaient apercevoir le balcon de l'appartement de la duchesse de Luynes; mais la gracieuse apparition, dont la vue avait fait bondir son cœur, n'y était plus, et l'amoureux jeune homme retomba dans ses rêveries, jusqu'au moment où M. de Luynes parut sur le seuil de la porte de son cabinet, et s'y arrêta quelques instans, pour considérer, d'un regard scrutateur, le protégé d'Alfonse Ruccelaï.

Le chevalier avait dix-huit ans, mais une puissante organisation physique, qu'un voyage en Italie, en Espagne et en Angleterre avait encore développée, lui aurait fait donner vingt-cinq ans; sa figure, brunie par le soleil, avait une expression de sévérité qui dénotait une âme refléchie; son regard était vif, interrogateur; il s'énonçait lentement, et son langage accentué, semblait vouloir convaincre ceux qui l'écoutaient; le chevalier d'Artagnan n'avait pu oublier la terrible catastrophe qui lui avait enlevé ses bienfaiteurs; ces souvenirs, gravés profondément dans sa mémoire, avaient fait naître cette humeur chagrine, inquiète, qu'une captivité de quelques mois à la Bastille, et deux années de retraite dans un couvent de Bénédictins ne firent qu'augmenter; ses voyages, la vie accidentée qu'ils font connaître, la société du marquis Alfonse Ruccelaï, rien ne put combattre sa misan-

tropie, qui se manifestait souvent par une timidité que rien ne justifiait, mais dont ses susceptibilités lui faisaient une loi; l'orphelin des environs d'Amiens maudissait souvent l'obscurité de sa naissance, et en dépit du titre de chevalier, dont Ruccelaï avait cru devoir l'affubler, le faux d'Artagnan éprouvait un sentiment de honte à se cacher sous un nom qui ne lui appartenait pas, et qui devait le protéger contre l'aveugle ressentiment des ennemis de son malheureux père d'adoption.

— Ce jeune homme est mieux que je ne l'espérais, avait articulé sourdement le duc de Luynes en s'avançant doucement près du fauteuil dans lequel le chevalier rêvait profondément.

Le frôlement du manteau de velours, qui se jouait négligemment sur les épaules du duc, fit tressaillir le protégé d'Alfonse Ruccelaï,

et il se leva précipitamment en balbutiant quelques mots d'excuse, qu'Albert de Luynes reçut dédaigneusement ; quand le chevalier eut fini de parler, le duc lui dit d'un ton bref :

— Vous vous nommez d'Artagnan ?

Le chevalier s'inclina humblement pour dissimuler son embarras. M. de Luynes poursuivit.

— Vous désirez entrer dans la compagnie des mousquetaires de sa majesté, que je suis chargé de former ?

— C'est le plus cher de mes vœux, répondit le chevalier.

— Vous êtes le cadet d'une famille nombreuse et peu fortunée ? si j'en crois ce que votre protecteur, le marquis Alfonse Rucce-

laï, m'a dit en sollicitant l'admission que vous ambitionnez.

— Il est vrai, monseigneur, balbutia le jeune homme; et ma reconnaissance pour les bontés que vous avez pour moi...

— Ne vous pressez pas de me remercier, dit amèrement le duc de Luynes, mes bontés pour vous ont rencontré des obstacles, peut-être insurmontables... Vous allez en juger.

Le duc de Luynes se jeta sur un fauteuil, et se recueillit comme pour rappeler ses souvenirs; pendant ce temps, le chevalier dirigeait un regard inquiet et impatient tout à la fois vers la porte du cabinet, et appelait de tous ses vœux, Alfonse Ruccelaï qui ne revenait point, et dont l'absence le jetait dans le plus étrange embarras; la voix brève et incisive du duc de Luynes, vint lui rappeler qu'il ne devait compter que sur lui-même

pour se tirer heureusement de son rôle de solliciteur; debout, à quelques pas du duc, le jeune homme prit une attitude attentive, et écouta silencieusement les explications que M. de Luynes daignait lui donner.

— M. le chevalier d'Artagnan, sa majesté a voulu, en augmentant sa maison militaire, afin de lui donner l'éclat et la splendeur qui commandent le respect et en imposent au vulgaire, sa majesté a voulu, non seulement s'entourer de serviteurs fidèles et dévoués à sa royale personne, mais encore les choisir parmi l'élite de sa noblesse; la compagnie des mousquetaires, dont le roi lui-même daigne prendre le commandement en qualité de capitaine, cette compagnie ne doit point servir de refuge à des illustrations de fraîche date, et dont les parchemins n'ont pas eu le temps de jaunir; nous n'admettrons pas moins

de six quartiers de noblesse... Je sais, monsieur le chevalier, que votre père ne saurait fournir cette preuve... aussi, votre admission est-elle impossible.

— Monsieur le duc! s'écria involontairement le chevalier en faisant un pas en arrière, cette insulte...

Le duc de Luynes était préoccupé, il n'entendit ou ne comprit pas les paroles imprudentes qui venaient de bourdonner à son oreille, car il ajouta, en adoucissant le son grave et sévère de sa voix :

— Mais si votre admission dans les mousquetaires de sa majesté est impossible maintenant, je sais un moyen d'aplanir, plus tard, les difficultés que vous rencontrez aujourd'hui... Ceci dépend de vous... Votre cœur est libre, et vous épouseriez, sans répugnance, une jeune héritière dont la fortune et la nais-

sance surpassent tout ce qu'un ambitieux peut espérer... La jeune fille est noble, belle et riche... Elle vous apportera, en dot, un comté, dont vous prendrez le nom... Ces avantages sont grands, sans doute...

— Si grands qu'ils soient, monseigneur, ils ne pourront me décider à unir ma destinée à celle d'une femme qu'une volonté autre que la sienne, jeterait dans mes bras; un hymen contracté sous les auspices de la violence, du désespoir, peut-être ! ne saurait être heureux; ma franchise, dût-elle vous déplaire, j'aurai le courage de vous dire que je n'empoisonnerai point ma vie par le souvenir d'une mauvaise action commise avec réflexion, et froidement calculée.

— C'est un refus? dit le duc d'une voix sombre.

— Le chevalier d'Artagnan ne peut ac-

cepter des bienfaits qui le déshonoreraient.

— Sortez! cria le duc en pâlissant de colère.

— J'obéis, monseigneur, j'obéis à l'ordre que vous me donnez, en regrettant d'avoir pu vous offenser par la sincérité de mes paroles; je n'ai pas encore appris à dissimuler mes véritables sentimens.

En disant ceci, le chevalier se dirigea vers la porte du cabinet, et sortit sans saluer le duc de Luynes, qui suivait ses mouvemens d'un œil courroucé; aussi cette impolitesse le fit bondir sur son fauteuil, et il s'écria d'une voix saccadée :

— Beau chevalier! si je ne méprisais vos airs d'impertinence, je vous les ferais expier pendant quelques années dans une forteresse de sa majesté. Pauvre sot! il sollicite et s'avise d'avoir des scrupules!

Et le duc rentra dans ses appartemens en ricanant ironiquement.

Le malencontreux solliciteur était sorti brusquement de l'antichambre, encombrée par une foule brillante qui médisait en attendant que le duc de Luynes vînt recevoir le tribut de ses hommages; dans la précipitation qu'il mettait à échapper aux regards curieux, aux chuchotemens que sa présence provoquait, le jeune chevalier traversa une salle où se tenaient les huissiers de M. de Luynes, et fermement convaincu qu'il allait se trouver dans la cour du château, d'Artagnan ouvrit la porte qui s'offrait à sa vue, descendit les vingt marches de pierre d'un escalier en spirale, qui venait finir dans une petite orangerie dont les hautes croisées laissaient apercevoir les jardins particuliers de sa majesté, qui existaient alors à la place du boulingrin qu'on voit encore aujourd'hui.

— Je me suis trompé, dit d'Artagnan avec humeur, n'importe! je trouverai peut-être une issue.

Il fit quelques pas en regardant autour de lui, afin de se reconnaître, car les nombreux bosquets qu'il trouvait çà et là, auraient pu l'égarer par leur uniformité, qui les faisait confondre les uns avec les autres; mais à mesure qu'il avançait dans cette espèce de labyrinthe, le terrain semblait se rétrécir, puis, il s'élargissait pour n'offrir plus loin qu'une étroite allée bordée d'épais massifs à travers lesquels les yeux s'arrêtaient fatigués par ce rempart de verdure; le chevalier s'apprêtait à franchir une haie, espérant trouver de l'autre côté l'issue qu'il cherchait, quand un nom, qui lui était bien cher, vint frapper son oreille.

« Marie! cruelle Marie! serez-vous donc

toujours inexorable? » disait une voix suppliante, mais dont l'audition trahissait le sexe de celui qui parlait ainsi.

Au nom de Marie, le chevalier demeura immobile et comme frappé de la foudre.

— O mon Dieu! murmura-t-il sourdement, donne-moi la force de fuir!

Le bruit qu'il fit, en s'appuyant sur la charmille, éveilla l'attention des personnes dont il allait, bien involontairement, surprendre les secrets; un léger cri s'échappa de la bouche d'une femme qui s'éloigna précipitamment en disant d'une voix étouffée :

— Marquis, vous m'avez perdue!

— C'est un marquis! répéta le chevalier en serrant les dents, et sans doute que sa noblesse, à lui, compte plus de six quartiers! Je le connaîtrai du moins.

D'Artagnan s'avança et pénétra dans le bosquet où il avait entendu parler; un homme s'y trouvait encore.

— Qui êtes-vous et que cherchez-vous ici? lui demanda l'étranger d'une voix impérative.

— Qui je suis! répliqua le chevalier, vous voulez le savoir? Je me nomme d'Artagnan, et suis assez noble, croyez-le, pour mesurer mon épée avec celui qui m'outragerait; quant à ce que je cherche ici, ce n'est pas vous!

— Je le crois, parbleu! répliqua fièrement le gentilhomme; le marquis de Comballet n'a pas l'avantage de vous connaître.

Et il allait s'éloigner, quand le chevalier lui barra le passage.

— Je vous ai dit, monsieur, que j'étais

assez noble pour me battre avec le premier des gentilshommes de sa majesté.

— Je vous crois, répliqua fièrement le marquis, et je vous répondrai que le roi a défendu, par un édit, de se battre en duel. Je respecte l'édit!

Et il passa fièrement devant d'Artagnan qui, cette fois, ne le retint pas.

— Le lâche! murmura-t-il en regardant M. de Comballet s'éloigner en sautillant; mais je sais son nom, et je le retrouverai!

D'Artagnan prononça ces derniers mots d'un air menaçant, et s'enfonça dans les allées sinueuses des jardins de sa majesté Louis XIII.

III.

LA CHRONIQUE SCANDALEUSE DU CHATEAU.

La cour avait quitté le Louvre pour venir habiter le château de Saint-Germain, pendant l'été de l'année 1622.

Le jeune roi, qui aimait la chasse comme on aime sa première maîtresse, avec extrava-

gance, trouvait, dans le séjour de Saint-Germain, mille distractions qui lui permettaient de se soustraire aux témoignages guindés et empreints d'une réserve cérémonieuse, dont Anne d'Autriche croyait devoir reconnaître l'amour raisonnable de son royal époux. Cette tendresse d'apparat — car dans le tête-à-tête, Anne d'Autriche affectait une indifférence qui eût blessé une âme véritablement éprise — cette tendresse, qui se manifestait devant témoins, déplaisait au jeune roi, auquel on devait donner le nom de *Juste,* et qui méritait mieux celui de *Chaste*, aussi, évitait-il avec soin toutes les occasions de se trouver aux cercles de la reine où se réunissaient les femmes les plus jolies, les plus spirituelles, mais non les plus vertueuses de la cour; toutefois, et pour ne point déplaire à leur jeune souveraine, elles savaient dissimuler leurs intrigues, et faire de l'amour une distraction qui ne les

empêchait pas de se livrer aux jouissances d'une vanité toujours en éveil.

Ainsi, on les voyait assidues aux exercices pieux, aux pratiques minutieuses d'une piété impie et crédule, dont Anne d'Autriche faisait sa principale occupation à la cour d'Espagne et qu'elle avait voulu introduire en France, en dépit des obstacles qui s'opposaient à un pareil projet; tous ses efforts pour régénérer la cour de son époux n'avaient pu rallier autour d'elle qu'une douzaine de jeunes femmes, qui abandonnèrent, sans nul regret, des amans dont les fades hommages les ennuyaient, des théâtres où elles ne produisaient plus de sensations, ainsi que des cercles où la médisance exerçait sans ménagement son contrôle importun.

Toutes ces dames se sentirent au cœur le même désir, la même ferveur; elles se firent

dévotes, afin d'occuper cette renommée qui avait indiscrètement proclamé leurs amoureuses défaites; et puis, c'était le seul moyen de plaire à Anne d'Autriche, qui n'exigeait d'autres preuves d'une foi aussi vive, que l'assiduité aux sermons qu'elle se faisait prêcher par le père Arnould, le confesseur du roi, dont le talent oratoire était aussi mince que sa confiance en lui-même était grande; ce jésuite déguisé était courtisan, malgré la sainteté de son caractère, et il se servait adroitement de sa chaire pour obtenir des libéralités qu'il ne sollicitait, disait-il, que pour augmenter le nombre de ses bonnes œuvres.

Les dames pieuses, dont Anne d'Autriche aimait à se voir entourée, appartenaient aux premières familles du royaume; la jolie marquise de Feuquières, la comtesse de la Valette, madame d'Hautefort, la duchesse de

Choiseul se faisaient surtout remarquer par le rigorisme de leurs principes et la sévérité de leurs mœurs, toutes choses fort nouvelles mêmes pour les maris et les amans de ces grandes dames.

Et sans avoir besoin de consulter le père Arnould, qui de confesseur du roi était devenu celui de la reine, puis des jolies pénitentes que ses saintes exhortations avaient su convertir et ramener dans la bonne voie, sans interroger ce confident des charmantes peccadilles de ces dames, on savait, d'une manière à peu près précise, que la jolie marquise de Feuquières mettait à profit la grande liberté que lui laissait son époux, vaillant capitaine, qui ne songeait qu'à combattre les huguenots et à acquérir de la gloire, tandis que la marquise faisait plus sûrement, et avec moins de dangers que lui, des conquêtes aussi retentissantes que les siennes.

La comtesse de la Valette, petite-fille de la marquise de Verneuil et du roi Henri IV, la comtesse ne laissait pas à son époux le temps de se plaindre de ses liaisons intimes, que le marquis résumait toujours par cette phrase foudroyante : « Comtesse, on assure qu'il est votre amant. »

La comtesse niait, et souvent de très-bonne foi, car le nom que son époux lui citait, comme devant lui être cher, ce nom là n'était souvent qu'un souvenir que d'autres soupirans s'efforçaient d'effacer de sa mémoire, et presque toujours l'un d'eux y parvenait, jusqu'au moment où d'autres plus heureux ou plus habiles réusssissent à le supplanter à son tour ; aussi, les récriminations de M. de la Valette étaient aussi fréquentes qu'empreintes d'amertume, et comme il prenait volontiers des confidens de ses infortunes conjugales,

le cortége des adorateurs de la marquise, loin de diminuer, ne faisait que grossir à chacune de ses défaites.

Et la marquise n'était pas femme à disputer long-temps la victoire ; de galans gentilshommes l'assuraient sur leur honneur, aussi, personne n'en doutait.

Madame d'Hautefort, dont on citait mille réparties spirituelles et méchantes, et quelques bonnes actions qui la disculpaient de son penchant vers la médisance, madame d'Hautefort n'avait pas dix-huit ans, et déjà elle était veuve, sans avoir cessé un instant de conserver cette pureté virginale, cette précieuse ignorance des sentimens passionnés qu'un regard fait naître, que d'audacieux discours attisent jusqu'au moment où l'incendie se déclare et dessèche le cœur qui s'est livré, sans réserve, aux élans d'une tendresse

extravagante et dont le retour à la raison, est souvent l'abandon de la maîtresse adorée; madame d'Hautefort était jeune, mais elle avait cette expérience qu'une femme d'esprit acquiert si vite dans le monde où elle se trouve sans cesse exposée aux séductions de ces galans qui se font de l'amour une occupation, quand ce n'est pas un état lucratif, un marche-pied pour parvenir; ces trafiquans de tendres sentimens étaient rares alors ou n'avouaient pas leurs ignobles calculs; l'amour-propre, la vanité les aiguillonnaient à augmenter le nombre de leurs bonnes fortunes, mais ils ne trouvèrent pas une conquête aussi facile qu'ils l'espéraient dans cette petite veuve, dont on vantait les beaux yeux, la taille gracieuse et pleine de noblesse, avec autant d'exagération qu'on en mettait à se moquer de sa naïveté et de sa candeur, au point que les beaux esprits de la cour ne la désignaient

jamais autrement que sous le nom de *la petite pensionnaire*, et ils ajoutaient malicieusement que le couvent d'où elle sortait, méritait d'être connu, tant par l'excellence des principes que les jeunes filles y recevaient, que par l'extrême réserve qu'on leur apprenait comme la meilleure sauve-garde de leur honneur.

« Madame d'Hautefort n'est qu'une fausse prude! » disaient ceux qui échouaient auprès d'elle, et pas une seule preuve venait s'offrir pour justifier cette impertinente appellation.

C'est que madame d'Hautefort avait de l'ambition, et que dédaignant de vulgaires hommages, des plaisirs passagers, elle travaillait secrètement à asseoir les bases d'une fortune, dont Anne d'Autriche était le premier, le plus ferme appui.

La duchesse de Choiseul, la plus noble par son époux, de toutes les dames que la reine admettait dans son intimité, était aussi la plus fière et la plus impérieuse parmi les favorites créées par le caprice; la duchesse avait été jolie, et les restes d'une beauté, qu'on admirait naguère, loin de l'avertir qu'il était temps de renoncer à de frivoles triomphes, ne lui inspiraient que des désirs mondains, et pour les faire partager, la duchesse appelait à son aide toutes les ressources de la coquetterie et de l'intrigue; elle s'efforçait de paraître encore belle pour désespérer les galans, qu'elle savait enchaîner par le prestige de la fortune, de la naissance et de l'esprit, et madame la duchesse de Choiseul pensait fort judicieusement que ces avantages là effacent bien quelques rides naissantes; toutefois, elle ne s'avouait cette infériorité sur ses rivales que seule avec elle-même, tant elle

craignait que son amie la moins sincère ne fût pas de son avis.

Autour de ces quatre dames, venaient se grouper les duchesses de Mercœur et de Vendôme, la comtesse de Soissons, madame de Motteville, la marquise de la Force, et à voir l'empressement qu'elles mettaient à se conformer aux dévotes fantaisies d'Anne d'Autriche, on pouvait penser que l'emploi de favorite était secrètement brigué, et que les intimes de la reine ne tarderaient pas à être remplacées si elles s'avisaient de secouer le joug mystique qui pesait sur toutes les personnes composant la maison de sa majesté.

Si la dévotion et les pieuses habitudes qu'elle fait contracter occupaient tous les instans des dames qui se réunissaient, chaque soir, dans les petits appartemens de la reine, le plaisir et ses jouissances mondaines, ne lais-

saient pas un instant de repos aux amies de la duchesse de Luynes, qui semblait avoir pris à tâche de se mettre en contradiction, dans ses discours et sa conduite, avec Anne d'Autriche, dont les orgueilleux dédains avaient froissé son âme; aussi la duchesse se vengeait en censurant gaîment la ferveur hypocrite qui transformait les petits appartemens du château de Saint-Germain, en une pieuse retraite où on priait et se repentait sous la direction du père Arnould, qui était devenu tout-à-coup un personnage important.

La duchesse de Luynes ne manquait jamais d'opposer un bal à un sermon, une brillante cavalcade à travers la forêt à une pénitence ordonnée par le père Arnould; on priait chez la reine, on dansait chez la duchesse; Anne d'Autriche se plaignait au roi de la conduite de madame de Luynes, tandis que celle-ci

obligeait son époux de bouder Louis XIII pour lui témoigner son mécontentement des mépris que la reine lui faisait essuyer chaque fois qu'elle en pouvait trouver l'occasion.

Mais ce n'était pas assez pour la duchesse, de lutter personnellement avec sa souveraine, il fallait encore que les personnes qui composaient sa société intime, entrassent dans cette ligue où chacune d'elles avait un ennemi à combattre ; ainsi la duchesse d'Épernon était opposée à la duchesse de Choiseul ; mademoiselle Vignerod, la nièce adorée de l'évêque de Luçon, détestait et jalousait madame d'Hautefort ; quant à la marquise de Feuquières et à la comtesse de la Valette, madame de Luynes n'avait rien imaginé de mieux que de commander à Nicolas Poussin, jeune peintre français, que M. des Noyers,

surintendant des bâtimens, protégeait et produisait chez tous ses amis, une suite de tableaux, dans lesquels mesdames de Feuquières et de la Valette étaient représentées en habits monastiques, et toujours en compagnie d'un galant gentilhomme, complice d'une amoureuse défaite.

Ces tableaux, peints avec une grande délicatesse, étaient placés dans un des salons de la duchesse de Luynes, qui ne manquait jamais de les faire remarquer aux personnes qu'on lui présentait pour la première fois, et les explications ne se faisaient jamais attendre quand on désirait connaître les détails de cette satire en action.

Les intrigues, les calomnies, les réflexions désobligeantes, les luttes d'amour-propre et les cabales ourdies dans le secret de l'alcôve ou du confessionnal, les rivalités entre les

créatures du premier ministre, les amies de la reine et les courtisans du roi, imprimaient une grande activité aux hôtes du royal château, et malgré cette curiosité inquisitoriale qui s'exerçait sur les personnes et sur les choses, et à laquelle chacun prenait sa part, une secrète intrigue, connue seulement de M. de Luynes, était parvenue à se dérober aux traits de la médisance et de la calomnie.

Armand Du Plessis, en dépit du caractère sacré dont il était revêtu, entretenait un commerce de galanterie avec mademoiselle de Vignerod, sa nièce, qu'il avait attachée à sa fortune, et qui après avoir été dame d'atours de Marie de Médicis, pendant que celle-ci était reléguée à Blois, s'était, par les conseils de son oncle, ralliée à la duchesse de Luynes; mademoiselle de Vignerod était bien la personne la plus bizarre et la plus fantasque, par ses nombreux caprices qui influaient sur son

caractère au point de la rendre tour-à-tour impérieuse, résignée, coquette et simple dans son langage et ses ajustemens ; tantôt parlant de Dieu, avec l'exaltation qu'inspire un fanatisme aveugle, ou critiquant amèrement les ridicules de ses amies, le talent des poètes et des acteurs qui jouissaient des faveurs passagères d'une vogue aussi inconstante que peu méritée ; mademoiselle de Vignerod plaisait à son oncle avec tous ses défauts, et peut-être même à cause de ces défauts qui faisaient qu'on ne trouvait jamais auprès d'elle cette douce quiétude de l'âme, cette tranquillité de l'esprit si nécessaires à des époux, si funestes à des amans, dont la passion ne subsiste que par les obstacles qu'elle rencontre, et qui ne cherchent dans un tendre sentiment qu'ils font éprouver, que des jouissances toujours nouvelles, jamais prévues.

Mademoiselle de Vignerod était bien la plus détestable maîtresse qui pût s'offrir à un prélat jaloux de sa réputation de sainteté, et de cette apparence de chasteté qui doit frapper et convaincre le vulgaire; ses emportemens et les inégalités de son humeur, pouvaient compromettre le crédit dont l'évêque de Luçon jouissait auprès du roi, qui n'entendait point raillerie sur le chapitre de la galanterie; aussi, l'adroit prélat avait-il songé à mettre l'honneur de sa nièce et le sien à couvert derrière un bon mari, mais comme il n'était pas homme à sacrifier l'avenir au présent, et à faire, pour sortir d'embarras, des concessions dont il pourrait se repentir; avant de confier ses projets à mademoiselle de Vignerod, il avait cherché autour de lui le parti convenable, honorable surtout, qu'il voulait rencontrer; et comme un ambitieux a pour habitude de regarder au-dessus,

jamais au-dessous de lui, ce fut un neveu du duc de Luynes, Antoine de Beauvais, marquis de Comballet, qu'il choisit pour devenir l'époux de mademoiselle de Vignerod ; et à cet effet, des ouvertures furent faites au duc de Luynes qui accueillit avec faveur les propositions de l'évêque de Luçon ; mais au moment de signer le contrat, une révélation terrible vint changer les résolutions du premier ministre, et lui inspirer le désir de rompre un hymen dont le marquis de Comballet hâtait la conclusion avec tout l'empressement d'un amant véritablement épris.

Un vicaire du diocèse de Luçon était arrivé à Paris, et il avait, mais en vain, sollicité une audience du duc de Luynes ; toutes ses instances étaient venues échouer devant le mauvais vouloir d'un secrétaire auquel il avait déplu ; mais le prêtre ne s'était point

découragé ; ne pouvant arriver jusqu'au duc de Luynes , il lui avait écrit le billet suivant :

« Monseigneur,

» L'ignominie d'une faute irréparable va
» retomber sur un membre de votre famille,
» et cette tache sera ineffaçable, car un lien
» sacré unira la coupable au marquis de
» Comballet.

» Donnez des ordres pour que je sois
» admis auprès de vous ; je vous remettrai
» des preuves de l'intrigue criminelle qu'un
» mariage honorable ne romprait pas, mais
» dont elle assurerait l'impunité. »

Le prêtre dénonciateur d'un secret confié, sans doute, au tribunal de la pénitence et dans l'épanchement d'une confession sincère, le prêtre, que ses débauches avaient fait

chasser de l'évêché de Luçon, s'était rendu chez le duc de Luynes le lendemain matin, et il avait été introduit dans le cabinet du premier ministre, aussitôt qu'il s'était nommé à l'huissier de service.

La révélation promise avait été si précise, que les preuves qui l'accompagnaient ne firent que corroborer les détails d'une intrigue que le duc de Luynes ne soupçonnait pas, mais dont la perversité lui inspira le plus profond mépris pour l'évêque de Luçon qu'elle compromettait gravement. Le premier ministre consulta ses intérêts avant que de rompre ouvertement avec l'adroit prélat, qui avait su se faire admettre dans le conseil des ministres, et dont l'influence balançait son crédit et ébranlait l'autorité despotique qu'il exerçait sur l'esprit du roi, depuis le meurtre du maréchal d'Ancre.

Le résultat des réflexions que fit M. de Luynes, le détermina à rompre l'hymen projeté entre mademoiselle de Vignerod et son neveu, M. de Comballet, à taire soigneusement le véritable motif de cette rupture, et à trouver un époux complaisant, mais d'assez bonne noblesse, auquel il ferait les plus grands avantages pour le décider à jouer, auprès de mademoiselle de Vignerod, le rôle d'un amant qui n'avait point osé déclarer son amoureuse flamme à celle qui en était l'objet; et afin d'assurer le succès de cette comédie, conçue dans l'intérêt de la morale et de la dignité de sa famille, M. de Luynes se réservait, pour en assurer le dénouement, de faire intervenir le prêtre dénonciateur, ce vicaire dont la haine poursuivait secrètement l'auteur de sa ruine, cet évêque de Luçon qui voulait que ses subordonnés fussent irréprochables, et auquel on pouvait citer vingt faiblesses

dont la morale avait eu à gémir et les honnêtes gens à s'indigner.

La comédie était faite, il ne restait plus qu'à trouver l'acteur principal, le mari complaisant, discret, mais ambitieux, surtout, dont le duc de Luynes avait besoin pour détruire l'extravagante passion du marquis de Comballet; la création d'une compagnie des mousquetaires parut au premier ministre une excellente occasion pour faire un choix; depuis long-temps, il voulait donner au roi une garde d'honneur, composée de personnes fidèles, et qu'en sa qualité de connétable, il se réservait de commander; mais Louis XIII, tout en approuvant l'idée de son ministre, dont le principal défaut était de grever le trésor de cent mille écus par année, prit le titre de capitaine des mousquetaires dans l'édit qu'il rendit pour en ordonner la

formation ; cette petite défaite d'amour-propre n'affligea que médiocrement le duc de Luynes, et il s'en consola en songeant qu'il restait le maître de choisir les candidats.

Sur ces entrefaites, le marquis Alfonse Ruccelaï, qui reparaissait à la cour après une absence de quelques années, s'était adressé au duc de Luynes pour placer d'une manière convenable un jeune gentilhomme de ses amis; la compagnie des mousquetaires n'existait encore qu'en forme d'édit et sur le parchemin revêtu du sceau royal ; aussi le premier ministre accorda-t-il facilement un brevet de mousquetaire au protégé du marquis italien.

On a vu que M. de Luynes avait songé à tirer un bon parti du hasard qui lui livrait un jeune gentilhomme d'une noblesse de

fraîche date, et que sa pauvreté et son ambition devaient rendre souple et docile à tout ce qu'on exigerait de lui.

Les prévisions du duc de Luynes avaient été déçues, et ce chevalier d'Artagnan, qu'il voulait substituer à son neveu, M. de Comballet, ne fut point ébloui par les brillans avantages qui lui étaient promis, car cette fortune qu'on lui offrait devait être le fruit d'une honteuse complaisance.

Le refus du chevalier avait irrité le duc de Luynes, et en entrant dans l'appartement de la duchesse, qui était encore à sa toilette, il s'écria d'une voix saccadée :

— Ne m'accorderez-vous pas, madame, quelques instans d'entretien? Il s'agit d'une affaire importante...

— Et ennuyeuse, reprit la duchesse.

Et du geste elle congédia ses femmes.

— L'honneur de notre famille y est intéressé, madame, reprit le duc de Luynes avec le ton de l'emportement, et ceci doit suffire, je pense, pour mériter toute votre attention.

— Sa majesté n'était pas d'humeur joyeuse pendant le conseil, dit ironiquement la duchesse, aussi son premier ministre croit devoir l'imiter...

— Cessez de railler, madame la duchesse, car ce n'est pas le premier ministre qui vous parle ici, mais le chef d'une famille que sa fortune a placé assez haut pour craindre de déchoir... « Les Luynes, comme disent nos ennemis, sont d'habiles gens ; ils savent faire un honnête trafic de leur honneur et de leur conscience ! » Et ils ont menti !... Afin de leur prouver qu'ils nous calomnient, j'ai voulu épargner au marquis de Comballet le regret

d'avoir formé un hymen dont il lui faudrait rougir plus tard.

— Vous avez rompu avec mademoiselle de Vignerod? dit la duchesse en pâlissant; mais c'est impossible! ce mariage a été annoncé, il doit se faire, et sans retard.

— Il ne se fera pas!

— M. de Comballet ne souscrira point à vos caprices; il aime mademoiselle de Vignerod...

— Libre à lui de l'aimer comme une maîtresse, mais jamais comme marquise de Comballet... Ah! vous me regardez d'un air étonné, madame la duchesse, poursuivit M. de Luynes en s'animant, c'est qu'en effet j'exprime ma volonté sans vous faire connaître le motif qui la guide et la détermine... Mademoiselle de Vignerod, que je ne veux

point accuser d'odieux calculs, est docile aux caprices de son oncle; aussi est-ce à lui, à lui seul, que je fais honneur des ruses ourdies pour me décider à consentir à cet hymen; l'évêque de Luçon est un grand scélérat! ajouta le duc en parcourant de long en large le cabinet de toilette de sa femme.

Madame de Luynes était stupéfaite; ce qu'elle venait d'entendre la plongeait dans un étonnement inexprimable; l'épithète de grand scélérat, accolée au nom d'un prélat qu'elle craignait plutôt qu'elle ne l'aimait, obéissant en cela aux secrets penchans de son époux, cette épithète, ainsi formulée, lui parut une déclaration de guerre, un malheur qui allait fondre sur sa famille; et involontairement, ses souvenirs lui retracèrent la tragique catastrophe à laquelle la maison de Luynes devait son élévation et le commen-

cement de cette fortune qui lui avait suscité tant d'ennemis et d'envieux.

Mais la duchesse n'était pas d'un caractère à se laisser abattre par d'amères réflexions ; le mariage du marquis de Comballet était pour elle une impérieuse nécessité, un devoir dont son époux ignorait les secrets motifs ; mademoiselle de Vignerod, ou une autre femme, peu importait à la duchesse ; l'essentiel, c'est que le marquis de Comballet cessât d'être garçon; aussi, sans s'effrayer des obstacles devant lesquels le duc de Luynes s'arrêtait en les maudissant, elle le rassura en lui disant qu'elle allait trouver le moyen de tout concilier.

— Vous! madame, dit le duc d'un ton incrédule, je suis, parbleu! curieux de le connaître.

— Rien de plus facile, reprit la duchesse;

c'est de supposer un amant à mademoiselle de Vignerod.

— J'avais imaginé quelque chose de mieux, répliqua le duc, au lieu d'un amant, c'est un époux que je voulais donner à la nièce de ce damné prélat; mais celui que j'avais choisi a refusé.

— Les ambitieux ne sont pas rares; nous en trouverons un autre.

— Mais le temps vous manquera; c'est demain, au petit-lever, que sa majesté doit signer le contrat de mariage du marquis de Comballet avec mademoiselle de Vignerod; et c'est ce soir, dans quelques heures, que l'évêque de Luçon et moi devons en discuter les principaux articles... Je suis attendu à Paris.

— Eh bien, vous ne quitterez pas Saint-Germain; voici un obstacle de créé.

— Le prélat est rusé ; il est capable de monter en voiture et d'arriver ici ce soir. Je sais qu'il est pressé d'en finir.

— Qu'il vienne ! la porte de votre appartement lui sera fermée ; vous êtes, dès à présent, dangereusement malade.

— Mais, madame la duchesse, cette plaisanterie...

— Nous fera gagner vingt-quatre heures ; c'est plus qu'il n'en faut pour trouver un mari.

— Et pour renverser un premier ministre ; sa majesté, par intérêt pour ma santé, pourrait songer à me remplacer.

— S'il en était ainsi, votre guérison serait prompte ; mais notre jeune roi n'aura pas le loisir d'y penser.

— Comment ferez-vous, madame la duchesse, pour lui créer des distractions? il est revenu de la chasse accablé de lassitude.

— J'occuperai son âme, et madame d'Hautefort m'y aidera, en dépit d'elle-même.

— Mais l'évêque de Luçon...

— Est-il donc si difficile de le retenir à Paris?

— Il soupçonnera le véritable motif d'un retard qui ne remédiera à rien.

— S'il empêche le mariage que vous redoutez comme la plus grande des calamités, ce retard sauvera tout.

— Enfin, madame la duchesse, vous ne doutez pas du succès?

— Je suis certaine de réussir... mais quand je saurai, d'une manière plus précise, quels

sont les torts de mademoiselle de Vignerod envers M. de Comballet, et comment un grave prélat, comme l'évêque de Luçon, se trouve mêlé à une intrigue d'amour.

— Dites, madame, que ce grave prélat en est le héros, et sa nièce la victime.

— Ceci n'est point une calomnie?

— J'ai des preuves; plusieurs lettres d'abord, et le témoignage d'un homme qu'on ne saurait récuser, car cet homme était le confesseur de mademoiselle de Vignerod...

— Et le vicaire de l'évêque de Luçon... Je sais sur ce prêtre quelques particularités...

— Vous feraient-elles douter de la vérité de ses accusations?

— Non, monsieur le duc, mais elles m'empêcheront de leur accorder une entière

confiance ; l'homme qui se venge ne dédaigne aucun moyen pour abattre son ennemi, et la calomnie, vous le savez, est une arme meurtrière dans un combat de ce genre ; toutefois, c'est un auxiliaire dont je ne me servirai qu'à la dernière extrémité.

— Ainsi, madame, le duc de Luynes ne sera pas en état de recevoir aujourd'hui...

— Ni de présider, demain, le conseil des ministres ; vous resterez prisonnier dans votre appartement pendant vingt-quatre heures.

— Vingt-quatre heures, soit ! puissiez-vous trouver un mari à cette mijaurée !

— Je le trouverai, monsieur le duc, et je vais sortir pour le rencontrer.

— Et moi, je vais me mettre au lit, dit M. de Luynes avec humeur.

— Faites des vœux pour moi, monseigneur, articula la duchesse avec une expression indéfinissable, je vais combattre pour sauver notre honneur.

— O l'ambition! l'ambition! s'écria amèrement le duc en suivant du regard la duchesse qui s'éloignait; si je ne craignais ce maudit Du Plessis, et sa faconde inépuisable, je ne prendrais pas autant de ménagemens pour rompre l'alliance qu'il ambitionne.... Mais les hommes d'église exercent tant d'influence sur l'esprit faible et pusillanime du roi, qu'il y aurait de la folie à mépriser un rival comme l'évêque de Luçon... Si je pouvais réussir à le faire exiler de la cour... ce serait un coup terrible porté à sa faveur naissante, car elle ne s'en releverait pas... Cherchons un moyen.

Et M. de Luynes se fit déshabiller en se

plaignant de grandes douleurs de tête, et s'étendit sur sa couche pour rêver au projet que son esprit venait de concevoir.

IV.

LE PRÉSENT ET LE PASSÉ.

Nous avons laissé le chevalier d'Artagnan cherchant une issue pour sortir des jardins du château de Saint-Germain ; il marcha d'abord pendant quelques instans dans les allées sinueuses qui le ramenaient à la même

place sans qu'il s'en aperçût, tant il était troublé par sa rencontre avec le marquis de Comballet, amant aimé, amant heureux peut-être! de cette Marie qu'il adorait, et qu'il retrouvait à la cour, elle, modeste pensionnaire d'une communauté religieuse de la Bretagne; sa jalousie était éveillée, aussi le pauvre chevalier changea-t-il brusquement de résolution; indécis, jusqu'à ce moment, sur ce qu'il devait faire, il s'arrêta, et de l'endroit où il se trouvait, ses regards découvrant le château, il s'écria d'une voix sourde :

— Marie! je ne quitterai point ces lieux sans t'avoir parlé; si tu as pu oublier tes sermens, je te les rappellerai, moi; je te répéterai ce que tu me disais quand j'osais douter de la sincérité de ton amour... « Nulle puissance humaine ne pourra séparer nos deux cœurs! » Elle a dit cela; quelques jours se sont écoulés, et je la retrouve écoutant les

paroles d'amour d'un de ces muguets qui se font un jeu de tromper et de séduire les femmes... Elle écoutait les paroles menteuses, les hypocrites protestations qu'il lui débitait à ses genoux... Malheur sur ce gentilhomme s'il a pu la rendre infidèle!... Il respecte l'édit qui défend de se battre en duel... Vain subterfuge! car je ne le respecterai pas, moi; et dussé-je l'outrager publiquement pour le décider à mettre l'épée à la main, il se battra... Ainsi, j'ai un rival!... Il est noble, il est jeune, il est riche, sans doute, et une famille orgueilleuse a voulu assurer l'avenir de son unique enfant en la donnant à ce marquis de Comballet... Une famille! Mais Marie est orpheline... Comme moi, elle a été privée, jeune encore, des caresses de ses parens, et cette fraternité de malheur, cet isolement, que je déplore amèrement, et qu'elle bénissait comme le premier lien qui nous unissait

l'un à l'autre, cet isolement a donc cessé tout-à-coup, et la pensionnaire des dames du Sacré-Cœur a quitté la sainte retraite où je l'ai connue pour venir vivre dans un monde brillant qui n'était pas fait pour elle... J'éclaircirai mes soupçons. Puissent-ils n'être pas fondés!

En disant ces mots, le chevalier appuya son front brûlant sur le piédestal d'une *Vénus*, mais la fraîcheur du marbre n'apporta aucun soulagement à cette agitation des sens à laquelle il était en proie et que la solitude ne faisait qu'augmenter; seul avec lui-même, Georges ne se contraignit point, et des pleurs sillonnèrent ses joues; ce n'était plus cet homme au langage hardi, à la parole brève, impérative, qui avait provoqué le marquis de Comballet, c'était un enfant pleurant ses illusions perdues, et implorant cette Marie dont la

perfidie le désespérait; son chagrin s'exhalait si bruyamment qu'il attira près de lui une dame qui se promenait à pas lents et en lisant attentivement une épître fort joliment écrite, qu'un jeune poète, du nom de Corneille, venait d'adresser à l'évêque de Luçon en l'accompagnant d'un placet dans lequel il sollicitait sa protection.

Cette lecture finie, la jeune dame leva les yeux et aperçut, à l'entrée d'un bosquet, un homme dont l'attitude semblait indiquer qu'il implorait, humblement incliné, la *Vénus* de marbre qui en défendait l'entrée; ce culte idolâtre d'un nouveau genre fit naître un malin sourire que glacèrent les sanglots qui s'échappaient de la poitrine du chevalier.

— Voilà une douleur poignante, murmura la jeune femme en examinant curieusement celui dont le désespoir venait de troubler sa

promenade; il est donc bien malheureux! ajouta-t-elle en soupirant.

Obéissant au sentiment de curiosité qui la maîtrisait, elle avança, en marchant avec précaution et le visage baissé vers la terre, afin de donner à cette rencontre quelque chose d'inattendu qui lui permît de paraître étonnée; cette petite ruse féminine réussit complètement, et le chevalier, en entendant du bruit à ses côtés, se retourna, vit la jeune dame qui s'avançait au-devant de lui, et poussa un cri de joie en la reconnaissant :

— Marie! dit-il avec explosion, Marie! c'est Dieu qui a guidé vos pas de ce côté; oh merci! merci! ajouta-t-il en joignant pieusement les mains, mes soupçons vont donc s'éclaircir.

La jeune dame n'était que médiocrement

charmée de cette rencontre; et elle répondit avec le ton de l'embarras :

— Vous, ici, monsieur, vous qui fuyiez les hommes, c'est dans les jardins du château de Saint-Germain que je vous retrouve?

— Vous, Marie, que j'ai laissée dans un cloître, à cent lieues d'ici, vous dont la destinée était de vivre ignorée, mais heureuse, peut-être! c'est à la cour que je vous retrouve, c'est sous les habits de ces femmes mondaines et frivoles que je revois la pensionnaire modeste et candide des dames du Sacré-Cœur; la soie et le velours ont remplacé la bure grossière qui vous couvrait sans pour cela vous rendre plus jolie... Des diamans brillent à vos doigts, Marie; des diamans peuvent-ils appartenir, sans crime, à une pauvre orpheline?... Vous souriez dédaigneusement, Marie, à ce nom d'orpheline qui ne saurait vous

convenir... Ainsi, vous m'avez trompé! vous vous êtes jouée de ma crédulité, de mon malheur!... C'est infâme!

— Avant de m'adresser d'amers reproches, monsieur Georges, savez-vous si je les mérite?

— Marie, plût à Dieu qu'il me soit encore permis de douter de votre trahison, mais le hasard qui m'a conduit ici n'a pas voulu que je fusse plus long-temps dupe de vos manéges de coquette... A peine êtes-vous à la cour, Marie, que déjà vous avez un amant!

— Qui dit cela? demanda fièrement la jeune fille en attachant sur Georges un regard qui étincelait de colère.

— Moi, Marie, moi, qui n'aurais point voulu le croire, si un autre me l'eût dit.

— En vérité, Georges, vous m'accusez

avec tant de conviction, que je ne crois pas de ma dignité de me justifier.

Et l'impérieuse jeune fille releva fièrement la tête, et soutint sans embarras, ni trouble apparent, la colère muette, mais singulièrement expressive de Georges. Sa tranquillité parut au chevalier la meilleure preuve de son innocence, et il allait implorer un généreux pardon pour les injustes soupçons qu'il venait d'émettre avec une brusque franchise, quand le souvenir de sa rencontre avec le marquis de Comballet vint se présenter à son esprit.

— Marie, dit-il avec vivacité, loin de moi la pensée de vous calomnier ; mais si les apparences étaient contre vous, si cet amant, à l'existence duquel je ne voudrais pas croire, si cet amant s'était présenté devant moi, et si je vous disais son nom et son rang, refuseriez-

vous encore de m'expliquer ce mystère qui a bouleversé ma faible raison.

— Toujours injuste, toujours exagéré! s'écria Marie en adoucissant le son de sa voix et la sévérité de son regard; en vérité, Georges, vous mériteriez que je ne répondisse que par le silence à la prière que vous venez de m'adresser... Si j'ai manqué de confiance en vous, c'est qu'il m'a fallu vous taire que j'avais une famille, des parens que je ne pouvais nommer... Esclave des circonstances, ma discrétion a été ce qu'on la désirait : sans réserve aucune, et afin de tenir religieusement mon serment, je me suis efforcée d'oublier mes souvenirs du passé... Vous l'avouerai-je, Georges? Quelques mois après mon entrée au couvent, je m'étais habituée à cette vie paisible, uniforme qu'on y mène; jamais un regret, un désir impuissant ne sont venus troubler, pendant ce temps, la douce quié-

tude de mon âme... Il me semblait que je n'avais point connu d'autre existence; vous parûtes, Georges, et votre présence, que j'évitais avec soin, votre présence, au milieu des saintes filles que je nommais mes sœurs, fut pour moi un de ces événemens, heureux alors, et dont on remercie le hasard qui lui a donné lieu... Sans expérience, sans défiance de moi-même, je m'abandonnai au nouveau sentiment qui occupait tous mes instans, qui me rendait préoccupée, distraite... même à l'église...Je vous aimais, Georges, et la brusque détermination, prise par notre abbesse, de vous interdire l'entrée de notre parloir, cette détermination, qui lui était suggérée par une prudence tardive, nous livra l'un à l'autre... Ne pouvant pénétrer dans l'intérieur du couvent, vous eûtes la hardiesse d'escalader les hautes murailles de ma prison, et chaque nuit, je quittais ma cellule pour aller vous retrouver

derrière la charmille dont l'ombrage épais nous dérobait aux regards curieux...

— Marie, ces souvenirs sont gravés dans mon cœur, et je n'oublierai jamais nos délicieux entretiens.

— Georges, ces souvenirs appartiennent au passé, ils peuvent compromettre le présent, aussi, quoi qu'il m'en coûte, j'ai dû les bannir de ma mémoire... Nous étions deux enfans alors; aujourd'hui, nous nous devons à nos devoirs...

— N'achevez pas, Marie, un mot de plus, et vous m'obligeriez à vous dire ce que je pense de votre étrange résolution.

— J'irai au-devant de cette menace, reprit la jeune fille, en souriant, et ce n'est plus l'humble pensionnaire des dames du Sacré-

Cœur qui vous répondra, mais la fiancée du noble marquis de Comballet.

— Vous! fiancée à cet homme! s'écria Georges d'une voix sourde; ah! Marie, c'est infâme!

— Monsieur Georges, mademoiselle de Vignerod espère en votre loyauté; un mot indiscret sorti de votre bouche lui ferait détester votre souvenir; votre silence, en lui prouvant et votre respect et votre docilité, vous méritera sa protection... Et plus tard, quand vous serez raisonnable et guéri d'une folle passion, je vous compterai avec joie au nombre de mes amis.

— Quel langage! murmura Georges d'un ton surpris; tant de hauteur et d'orgueil! Pauvre fou que j'étais! le démon avait pris le visage d'un ange.

Mademoiselle de Vignerod sourit en en-

tendant cette réflexion fort peu respectueuse, et avant de quitter le pauvre jeune homme auquel ses ruses féminines avaient mis au cœur une passion, d'autant plus violente, qu'il la ressentait pour la première fois, la nièce de l'évêque de Luçon voulut lui laisser quelques paroles d'espoir, qui eussent flatté un ambitieux, et qui ne provoquèrent qu'un amer sourire et un remercîment peu courtois.

— Ma conscience ne se prête pas aussi facilement que la vôtre aux exigences capricieuses de mon imagination, lui répondit Georges ; je ne veux rien accepter de la fiancée du noble marquis de Comballet ! entendez-vous, madame !

Et Georges, que le dépit et la colère maîtrisaient, s'éloigna rapidement sans jeter un regard sur cette Marie qu'il ne reconnaissait pas, car son langage hautain, ses manières

pleines d'afféterie lui faisaient douter du témoignage de ses yeux; il ne pouvait croire que ce fût la même jeune fille, dont l'amour naïf et candide avait éveillé dans son âme de généreux sentimens, qu'il retrouvait sous les habits d'une femme de la cour de Louis XIII; ce changement, opéré en moins d'un mois, lui semblait un prodige, et en sortant du château de Saint-Germain, Georges ne put s'empêcher de s'arrêter un instant, non pour en contempler la gothique architecture, mais afin d'exhaler son dernier cri de désespoir et de haine.

En se rendant à l'hôtellerie, où Alfonse Ruccelaï descendait habituellement, Georges méditait un projet de suicide qu'il voulait mettre à exécution la nuit suivante.

Mademoiselle de Vignerod était rentrée dans son appartement en se disant :

— Ce grand désespoir aura un terme; Georges imposera silence à son amour, pour songer à ses intérêts... Quand je serai mariée, je verrai à lui être utile, à le protéger!

Georges ne songeait qu'à mourir!

V.

MARIE DE MONTBAZON.

La duchesse de Luynes n'aimait point son époux; de hautes convenances, la volonté du roi et l'ambition des Montbazon-Rohan, dont elle était l'unique héritière, voilà quels étaient les liens qui unissaient la femme la

plus frivole du royaume à l'homme le plus froid et le moins épris; Albert de Luynes avait toujours poursuivi sans relâche l'espèce de mission qu'il s'était donnée, et qui consistait à se placer, lui et les siens, au-dessus de cette foule de gentilshommes qui vivaient et mouraient obscurs et inconnus; caste sans énergie, dont les membres étaient les courtisans obligés des favoris de la royauté, à laquelle ils servaient de cortége aux jours de cérémonie et d'apparat.

Toujours s'élever et demander beaucoup pour obtenir un peu, telles étaient les maximes favorites de M. de Luynes, dont toutes les actions, bonnes ou mauvaises, généreuses ou intéressées étaient l'objet d'un calcul réfléchi.

Son mariage devait lui donner une postérité et de nouveaux titres pour solliciter

les fastueuses aumônes de Louis XIII; il s'était marié, et son espoir avait été rempli; un fils avait vu le jour après une année de mariage; et ce fils, l'héritier de son nom et de ses titres, avait été salué par lui avec une joie secrète; car sa venue, en ce monde, le débarrassait d'une importante contrainte: celle de remplir auprès de la duchesse de Luynes son rôle d'époux!

Ce cœur endurci, cette âme, qui calculait ses élans de tendresse, cet esprit blâsé, qui ne se réveillait que pour dominer, opprimer et satisfaire son ambition avide, incessante, ce premier ministre, que le roi n'osait changer, mais dont il commençait à souhaiter l'éloignement, Albert de Luynes, enfin, froissé par des rivalités jalouses, en butte aux sarcasmes d'ennemis puissans, qui marchaient tête levée et parlaient haut et sans ménage-

ment, avait voulu, mais tardivement, trouver au sein de sa famille le bonheur qu'il ne goûtait plus à gouverner l'état; ses frères ne venaient le voir, l'un que pour puiser dans ses coffres, l'autre pour l'ennuyer par ses déclamations philosophiques, et par des avertissemens qui ressemblaient à de sinistres conseils; tous deux étaient détestés par Albert de Luynes qui gémissait sur leur avidité et leur aveuglement; il avait essayé de se rapprocher de la duchesse, mais celle-ci se rappelait l'insultant abandon, l'outrageant mépris dont on avait payé sa tendresse, et tout ce que M. de Luynes put obtenir par ses prières et ses emportemens, c'est que la duchesse aurait pour lui, mais dans le monde seulement, les égards auxquels, jusqu'à ce jour, il n'avait point attaché de prix.

Le premier ministre sentant que son crédit

chancelait auprès du roi, avait jeté les yeux sur la sévère Anne d'Autriche pour se maintenir au pouvoir qu'il n'ambitionnait que par habitude. Mais pour se faire une protectrice de la reine, Luynes n'avait pas attendu qu'elle vînt lui reprocher l'abandon et l'indifférence dont la duchesse avait fait grand bruit, et qui faisait dire aux ennemis de M. de Luynes : « Qu'il était plus habile à maintenir le royaume en paix que son propre ménage. »

Pour plaire à la reine, le duc de Luynes tenait à paraître heureux, et tous ses efforts, sa persévérance et son esprit fin et délié avaient sû lui procurer ce bonheur apparent qui lui suffisait.

Toutefois ce n'était pas assez de s'appuyer sur le crédit douteux d'Anne d'Autriche; une nouvelle puissance s'établissait à la cour, et cette puissance, qui s'appelait l'évêque de

Luçon, menaçait de devenir beaucoup plus importante et plus réelle que ne l'était celle dont M. de Luynes se montrait si jaloux; d'abord, il dédaigna ce rival, qui avait entrée au conseil et qui en profitait pour émettre des opinions nouvelles, défendues avec une habilité qui devait finir par attirer l'attention sur leur auteur, et donner à réfléchir au roi.

Luynes combattait tout ce que l'évêque de Luçon soutenait avec autant de talent que de persévérance; mais comme ces luttes étaient souvent défavorables au premier ministre, il avait compris qu'il pourrait se briser contre les écueils que l'évêque de Luçon signalait à chaque pas, et Luynes, pour acheter une paix qui lui était nécessaire, imagina d'unir son neveu, M. de Comballet, à la nièce d'Armand Du Plessis, la séduisante mademoiselle de Vignerod; seulement, il ne voulut pas faire

les premières ouvertures, et grâces à un habile négociateur qu'il mit en avant, il eut la satisfaction d'inspirer à l'adroit évêque le désir que lui-même ressentait.

On comprend qu'après avoir accueilli la demande que l'évêque de Luçon lui fit de marier mademoiselle de Vignerod au marquis de Comballet, M. de Luynes éprouvait un cruel embarras en se voyant contraint de rompre, sans pouvoir dire hautement les motifs qui l'y obligeaient.

La duchesse attribua la résolution de son époux à un caprice, ou plutôt à une combinaison toute politique, étrangère à l'honneur de la maison de Luynes, qui, suivant elle, ne pouvait être compromis par une alliance avec la famille des Du Plessis, et comme Marie de Montbazon avait de puissans motifs pour désirer que cet hymen se fît le plus promptement

possible, elle s'était dit, en apprenant la rupture méditée par M. de Luynes, que malgré sa volonté, elle saurait bien l'obliger à conduire mademoiselle de Vignerod à l'autel; et pour arriver à ce but, la duchesse avait songé à Alfonse Ruccelaï, dont l'esprit et le caractère se prêtaient merveilleusement à l'intrigue qu'elle imaginerait pour placer M. de Luynes dans une situation, d'où il ne pourrait sortir qu'en signant le contrat de mariage du marquis de Comballet.

Avant de faire aucune démarche, la duchesse qui, malgré sa frivolité, son insouciance et ses manières affables et pleines d'abandon, avait un sentiment profond des convenances et des devoirs que son rang lui imposait, la duchesse se fit précéder chez le marquis Alfonse Ruccelaï par un de ses laquais, porteur d'un message ainsi conçu :

« Vous êtes l'ami de M. de Luynes et le » protégé de l'évêque de Luçon ; écouté fa- » vorablement par l'un, certain de voir vos » avis partagés par l'autre, vous pouvez opé- » rer, non une réconciliation, la situation » n'est pas aussi grave, mais une heureuse » diversion dans l'esprit de tous deux.

» Il faudrait une bien longue lettre pour » vous dire le service que je réclame de votre » galanterie, et de cette obligeance qui vous » distingue de la foule d'égoïstes dont les an- » tichambres des grands sont chaque jour » encombrées.

» J'abrége, en vous priant de me recevoir » le plus secrètement possible ; votre pru- » dence y avisera.

» Faites-moi savoir l'heure la plus favo- » rable pour vous entretenir.

« MARIE DE MONTBAZON. »

En recevant ce billet, Alfonse Ruccelaï fut étrangement surpris ; néanmoins il y répondit aussitôt :

« Je recevrai madame la duchesse de
» Luynes, ce soir, à neuf heures; un de
» mes valets, qui se nomme Nicolas, et
» sur lequel je puis compter, sera en senti-
» nelle à huit heures, au coin de la ruelle;
» je me procurerai la clé d'une porte prati-
» quée dans la muraille d'un petit verger,
» situé derrière la maison; c'est l'accès le
» plus sûr pour arriver dans mon apparte-
» ment.

« Alfonse Ruccelaï. »

Et pendant que le laquais de la duchesse de Luynes retournait en toute hâte auprès de sa maîtresse, Alfonse Ruccelaï allait à la

recherche de Nicolas, qu'il avait envoyé courir après son protégé Georges, dont l'absence, en se prolongeant, commençait à l'inquiéter.

VI.

ÉPISODES DE LA VIE HUMAINE.

Le cocher Nicolas, avec lequel nous avons fait connaissance, au moment où il versait la voiture de son maître, le marquis Alfonse Ruccelaï, avait scrupuleusement obéi à l'ordre que celui-ci lui avait donné et qui consistait à

ne point se pendre pour une roue brisée, mais à boire à sa santé deux ou trois pots de vin, dont le marquis avait fait généreusement les frais en le gratifiant de sa bourse qui renfermait six écus; Nicolas avait bu les trois pots de vin, contenant chacun une pinte, avec une religieuse résignation; et comme son chagrin s'en allait à mesure qu'il remplissait les intentions du marquis, il voulut perdre jusqu'au souvenir de ce qu'il appelait son humiliation, et pour arriver à ce but, il avala trois autres pintes d'un vin généreux qui acheva d'égarer sa raison et de le rendre le plus heureux des hommes, car il s'imagina, pendant une heure environ, qu'il était maître de l'hôtellerie où il s'enivrait.

On s'amusa, pendant quelques instans, du ton d'autorité avec lequel Nicolas gourmandait les garçons, et de l'empressement qu'il mettait à vouloir être agréable aux hôtes

de la maison ; mais comme l'ivresse le faisait balbutier, et qu'il répétait toujours les mêmes propos, maître Simon, l'hôtellier, lui tourna les talons et dispersa du geste et de la voix, ses domestiques groupés derrière lui; les uns retournèrent à l'écurie, d'autres à la cave et à la cuisine, si bien que le cocher Nicolas resta seul avec lui-même, jurant et buvant du bout des lèvres, car la liqueur vermeille commençait à produire sur ses sens l'effet d'une amère potion ; néanmoins, il essayait toujours de boire, intimement persuadé qu'il devait goûter tous les vins renfermés dans les caves de son cabaret.

La présence d'Alfonse Ruccelaï stupéfia d'étonnement l'ivrogne, qui ne songeait plus qu'il avait une livrée sur les épaules et qu'il appartenait à un grand seigneur, aux ordres duquel il était jour et nuit; ce retour sur lui-même l'impressionna si vivement qu'il écouta

silencieusement, et dans l'attitude d'un homme attentif à retenir ce qu'on lui dit, les instructions qu'Alfonse Ruccelaï lui donna pour rejoindre Georges qui n'avait pu que s'égarer dans le trajet qu'il avait à parcourir du château à l'hôtellerie, dont la situation, à l'extrémité de la ville, lui était inconnue.

Nicolas n'était pas en état de faire une seule objection ; et tout ce qu'il put retenir, c'est que le chevalier Georges d'Artagnan n'était pas rentré ; pourquoi? Nicolas ne s'en doutait pas, et comme le marquis en finissant de parler, lui indiqua la porte de la rue avec un geste d'impatience, il se leva en chancelant et sortit en murmurant :

— Il me chasse aussi! me voilà tombé en disgrâce.

Le malheureux Nicolas ne tomba que sur

un monticule de terre qui se trouva sur son passage, et où il s'endormit en marmottant une kyrielle d'imprécations et d'invocations, touchant sa destinée; quand il se réveilla, un homme était à ses côtés et l'appelait par son nom. Nicolas, avant de répondre, se frotta les yeux et chercha à rappeler ses souvenirs, mais ils étaient si confus qu'il lui fut impossible de rassembler deux idées; néanmoins, il se leva, et promena ses regards autour de lui, comme un homme qui cherche à se reconnaître, et c'est alors qu'il aperçut le chevalier, la mémoire lui revint, et s'accrochant aux habits de Georges, il lui dit d'un air consterné :

— Monsieur le chevalier, nous sommes perdus, disgraciés, exilés ; le marquis nous a chassés tous deux.

Georges haussa dédaigneusement les épaules

et repoussa Nicolas, dont l'haleine exhalait de bacchiques vapeurs.

— Vous êtes ivre! lui dit-il.

— Je suis un homme qu'on vole impunément, qu'on pille! s'écria Nicolas avec l'accent du désespoir; ah! si vous connaissiez mes malheurs.

Et sans attendre que le chevalier lui permît de les lui raconter, Nicolas entreprit de narrer ses aventures, tout en cheminant près de Georges qui l'écoutait d'un air distrait.

— Je suis honnête homme, dit Nicolas avec un ton de satisfaction, et cependant, j'ai éprouvé tous les tourmens, supporté les craintes qui sont ordinairement le partage des coquins. J'avais hérité du cabaret de mon père, et je puis dire, avec orgueil, que l'héritage paternel n'a fait que fructifier dans mes mains jus-

qu'au moment où la plus affreuse catastrophe est venue me plonger dans un noir cachot, d'où je ne devais sortir que pour être pendu!... Et j'étais innocent du crime dont on m'accusait; mais les juges n'avaient pas voulu ajouter foi à mes protestations, et ma sentence allait recevoir son exécution, quand un grand seigneur, que je ne connaissais pas, s'intéressa à mon sort, et sollicita ma grâce qui lui fut refusée; tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'au lieu de finir mes jours à une potence, j'irais les terminer sur les galères du roi, au service duquel on m'enrôlait gratuitement. C'était triste qu'un avenir comme celui-là, mais enfin, je vivais, et pour moi je n'en demandais pas davantage, ne pouvant obtenir ma liberté. Le grand seigneur, qui s'était intéressé à mon sort, ne m'abandonna pas; et bientôt il me fut permis de le remercier de sa protection et de ses généreux

bienfaits, car il parvint à séduire mes gardiens, et ceux-ci facilitèrent mon évasion. Deux heures après ma sortie des galères, j'étais assis derrière le carrosse de mon protecteur, du marquis Alfonse Ruccelaï, et nous quittions Marseille pour aller voyager en Italie, où la maréchaussée ne s'avisa pas d'aller me chercher.

— Fort heureusement pour vous! dit le chevalier en jetant un regard de mépris sur Nicolas.

— Pour moi, sans doute, reprit Nicolas, mais aussi pour la conscience des juges qui m'avaient condamné, car j'étais aussi innocent que vous du crime qu'on m'imputait... Mais je n'ai point de rancune, et aujourd'hui que je retrouve mon cabaret, dont un autre s'est emparé pendant mon absence, je veux qu'il me le rende; c'est mon bien, il m'appartient.

Tout en formulant ses désirs, Nicolas, dont la raison n'était pas plus saine que ses jambes n'étaient solides, avançait en trébuchant; et malgré l'obscurité, il reconnut la porte de l'hôtellerie qu'il se persuadait être à lui.

— Vous allez m'aider à les convaincre que je suis dans mon droit en réclamant mon héritage, le patrimoine de mon père, dit Nicolas d'une voix suppliante.

Le chevalier ne lui répondit pas et entra dans la cour de l'hôtellerie, au moment où Ruccelaï allait sortir pour rejoindre Nicolas.

— Parbleu! chevalier, dit le marquis en s'approchant de son jeune protégé, je vous croyais déjà le héros de quelque galante aventure, et le prisonnier d'une noble dame jalouse de conserver sa conquête; votre admission, dans les mousquetaires du roi, vous a fait perdre cette excessive timidité que je

vous reprochais comme le plus grand obstacle à acquérir cette fortune que vous ambitionnez... Oui, votre air annonce de la résolution, de la confiance en vous-même... Je vous en félicite, mon ami.

— Je ne mérite point vos éloges, répliqua Georges avec embarras, car depuis que je ne vous ai vu, bien des événemens se sont accomplis, et la part active qu'il m'a fallu y prendre sera l'objet de votre blâme. J'ai détruit votre propre ouvrage.

— Vous n'avez pas voulu accepter du duc de Luynes le brevet de mousquetaire qu'il m'avait promis pour vous?

— J'ai dû le refuser, monsieur le marquis, car il était la récompense d'une action vile et méprisable!

— Georges, qu'avez-vous fait?

— Ce que l'honneur m'ordonnait.

— Et c'est le duc de Luynes qui exigeait de vous une lâche complaisance! Le duc! l'homme le plus vain et le plus orgueilleux du royaume! est-ce donc possible?

— Marquis Alfonse Ruccelaï, votre expérience des hommes et des choses ne devrait pas vous faire accueillir avec incrédulité ce que j'ai l'honneur de vous dire... J'ignore, je l'avoue, les usages du monde dans lequel vous avez toujours vécu, mais je sais qu'il y aurait de la bassesse à se faire l'instrument d'une vengeance qui veut avant tout s'assurer l'impunité.

— Chevalier, loin de moi la pensée de blâmer vos généreux sentimens; vos idées, en matière d'honneur, peuvent être exagérées, mais je les respecte; seulement comme je ne comprends pas les motifs de votre refus,

vous me les expliquerez tout-à-l'heure, en soupant... Je vais donner quelques ordres à Nicolas, qui se tient à l'écart, honteux d'une ivresse dont je suis cause... Je vous suis, chevalier ; vous pouvez faire servir.

Cette fois, Ruccelaï eut moins de peines à se faire entendre de Nicolas, et à l'envoyer se mettre en embuscade à l'entrée de la ruelle voisine, pour guetter l'arrivée de la duchesse de Luynes ; débarrassé de ce soin, le marquis regagna lestement sa chambre, dans laquelle il avait fait dresser deux couverts ; il y trouva le chevalier, accoudé sur la cheminée, et examinant avec attention de magnifiques pistolets qu'il venait de prendre dans une boîte laissée ouverte sur le guéridon.

Ruccelaï s'arrêta sur le seuil de la porte, et sourit de la joie d'enfant que Georges lais-

sait paraître en touchant les armes damasquinées et sculptées avec soin.

— Une jeune fille serait moins heureuse, en recevant des diamans des mains de son fiancé, que vous ne serez satisfait en acceptant ces pistolets, qui vous font envie, lui dit le marquis.

Georges fit un mouvement de joie, et balbutia quelques mots de remercîmens que le marquis abrégea en disant :

— A table ! chevalier, soupons et causons.

Et il décoiffa une bouteille de vieux Bourgogne.

— Je ne bois ni ne mange, dit Georges en repoussant son verre.

— Vous êtes amoureux, à n'en pas douter, s'écria gaiement le marquis, et en effet, je me rappelle maintenant cette jeune fille aux

blonds cheveux, au sourire si doux, au regard étincelant, qui était placée sur le balcon de la duchesse de Luynes au moment où nous passions sous les croisées de son appartement... Il est trop tard, chevalier, la jeune fille est fiancée, et sa délicieuse image ne doit plus être pour vous qu'un souvenir que le temps ou un autre amour effacera.

— Vous la connaissez donc? dit amèrement le chevalier.

— Je l'ai devinée fort aisément au milieu du joli troupeau féminin qui entourait la duchesse; je vous ai fait son portrait, je vais vous dire son nom : c'est Marie de Vignerod, unique héritière des biens et du nom de Vignerod, qui va rentrer dans la poussière du néant, car dans quelques jours elle sera marquise de Comballet.

— Peut-être! murmura Georges d'une voix sourde.

— M. de Comballet est un sot, poursuivit le marquis, aussi vain de sa naissance qu'il est nul par son esprit; il fera un petit mariage d'enfer avec la séduisante, mais très-coquette Marie de Vignerod, surtout si celle-ci reçoit, comme par le passé, les conseils de son oncle, l'évêque de Luçon. Mais dites-moi donc, chevalier, comment il se fait que vous la connaissiez?... elle sort, dit-on, d'un couvent.

— Et c'est aussi dans un couvent, et pendant le séjour que je fis en Bretagne, alors que vous voyagiez en Irlande, que j'ai eu le malheur de voir la perfide, dont il ne me reste plus qu'à détester le souvenir.

— Ou à vous venger de son infidélité; nous en reparlerons; au plus pressé, que voulait

M. de Luynes, et quelle nouvelle condition mettait-il à vous admettre dans les mousquetaires ?

— Il voulait me marier.

— A une femme bien respectable... et bien laide ?

— A une jeune et jolie personne.

— Riche de grâces, d'attraits et de vertus, mais pauvre de patrimoine?

— Elle est jeune, elle est belle, elle est riche.

— Et vous avez refusé cette alliance ? s'écria Ruccelaï, avec l'accent de l'étonnement, mais c'est de la folie !

— Dites de la prudence, reprit Georges, car cette alliance m'assurait encore un titre de comte ou de marquis... Vous comprenez

qu'on ne jette pas ainsi dans les bras d'un inconnu un pareil trésor sans y être forcé... J'ai deviné, dans l'offre que M. de Luynes me faisait, un secret de honte et d'opprobre... et comme le duc ne voulait me délivrer mon brevet de mousquetaire qu'à la condition que je souscrirais aveuglément à toutes ses volontés, j'ai refusé l'honneur qu'il croyait me faire ; mieux vaut mon obscurité que de m'enrichir de cette manière.

— Vous êtes fou, Georges, et si je ne craignais de faire une fausse démarche, je me rendrais auprès de M. de Luynes pour accepter ce que vous avez dédaigné...

— Marquis Alfonse Ruccelaï, je ne sais point composer avec ma conscience !

— Chevalier Georges d'Artagnan, quand on poursuit une vengeance avec autant de persévérance que vous le faites, on ne doit

rien négliger pour en assurer le succès...Prenez ce qu'on vous offre, acceptez la protection et l'appui du duc de Luynes, soyez époux, fût-ce même époux sans amour ni estime, et quand vous serez fort et considéré, quand une calomnie, sortie de votre bouche, pourra blesser mortellement ceux que vous voulez perdre, alors, vous serez le maître de rejeter des moyens que vous ne pouvez choisir aujourd'hui. Est-ce tout ?

— Mes dédains et la répugnance que je n'ai pu m'empêcher de laisser paraître m'ont empêché d'en apprendre davantage.

En ce moment, l'horloge de l'église voisine sonnait le couvre-feu.

— Neuf heures, dit Georges avec l'accent d'une mélancolie profonde ; il y a deux mois, à cette même heure, que je franchissais pour la dernière fois la haute muraille qui ceignait

le jardin du couvent dans lequel cette Marie de Vignerod devait attendre mon retour... Sermens et promesses, elle a tout oublié... et j'ai pu être la dupe de sa candeur hypocrite, de cette fausse naïveté dont les élans m'enchantaient!

— La haine et l'amour sont deux sentimens qui vont mal de compagnie, articula lentement Alfonse Ruccelaï, en attachant sur Georges un regard scrutateur ; vous êtes trop jeune, mon ami, pour haïr et aimer.

— Je n'ai plus d'amour, répondit Georges avec fermeté ; quant à ma haine, elle vivra aussi long-temps que mon cœur battra dans ma poitrine... Je me souviens, moi!

— Et moi aussi, reprit le marquis en se rappelant le rendez-vous que la duchesse de Luynes lui avait fait demander ; bonne nuit! chevalier, cria-t-il à Georges en ouvrant la

croisée qui donnait sur le petit verger ; je vais respirer l'air frais du soir.

Georges se dirigea vers la porte du pallier où se trouvait la chambre qu'on lui avait préparée. Avant de sortir , il se retourna pour souhaiter le bonsoir à son généreux protecteur, mais celui-ci était à demi-penché sur un grossier balcon en bois de chêne, imaginé par l'hôtellier Simon, pour donner plus de prix à cette chambre ; aussi, Ruccelaï n'entendit pas un mot, occupé qu'il était à chercher le moyen de faire entrer la duchesse par cette fenêtre, qui, par la disposition montueuse et inégale du terrain, se trouvait à dix pieds du sol, et il avait cru qu'elle était de plain-pied avec le jardin ; en reconnaissant son erreur, Ruccelaï se frappa le front et dit avec l'accent du dépit :

— Le galant gentilhomme, dont la noble duchesse implore la discrétion et l'appui , est

à jamais perdu de réputation s'il ne parvient à se justifier de son étourderie... Dix pieds à peine! ajouta-t-il en se penchant sur le balcon et en mesurant de l'œil la distance qui séparait la fenêtre de la pelouse verte et fleurie, habilement encadrée d'arbres fruitiers dont les rameaux s'étendaient majestueusement au-dessus de sa tête; dix pieds! répéta-t-il en frappant sur le balcon, rien de plus facile à escalader pour l'amoureux le plus novice et le moins entreprenant, mais une femme! une duchesse surtout, ne saurait s'accommoder d'une voie aussi dangereuse... Faisons les premiers pas, et pour ne point éveiller le trop candide Georges, rappelons-nous mes nuits d'amours et de plaisirs décevants... Que m'est-il resté de ces attachemens de cœur, dont le plus long n'a pas même duré six mois? des souvenirs fugitifs, des regrets, et pas une pensée consolante!

En prononçant ces derniers mots, Alfonse Ruccelaï escaladait le balcon de la croisée et se laissait glisser dans le jardin, et il toucha terre sans accident, grâce à une branche de pommier, à laquelle il se retenait, et qui ne se brisa qu'au moment où son secours lui était devenu inutile.

— Vienne la duchesse et je suis prêt à la recevoir, dit Ruccelaï en s'avançant vers la porte par laquelle Nicolas devait l'introduire.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que le silence qui régnait fût troublé par le plus léger bruit ; les nuages se groupaient à l'horizon, et peu à peu le ciel devint sombre au point de ne pouvoir distinguer à quelques pas de soi les objets qui vous environnaient ; Ruccelaï s'en félicita, comme si cette obscurité lui eût été nécessaire ; une secrète impatience, qu'il ne s'expliquait pas, lui faisait désirer la pré-

sence de la duchesse, et en l'attendant, il allait, d'un pas pressé, de la porte de la ruelle, à la pelouse qui était sous sa fenêtre, en se disant que madame de Luynes avait peut-être voulu se jouer de lui, ou le compromettre aux yeux du duc, en se faisant une arme offensive du billet qu'il avait écrit en réponse à la lettre qu'il avait reçue; son imagination, toute italienne, s'épuisait en conjectures sinistres, quand la voix rauque de Nicolas vint rappeler le marquis à lui-même; il s'élança vers la porte, l'ouvrit et se trouva face à face avec la duchesse de Luynes qui lui dit, d'une voix qui trahissait une profonde émotion :

— Ma démarche doit vous paraître étrange, monsieur le marquis, mais auprès d'un autre que vous je ne l'eusse point faite dans la crainte de la voir mal interprêtée ; la sagesse

de votre caractère me rassure, même en ce moment, où je me repens d'avoir promis mon intercession au duc, mon époux... Je n'avais réfléchi qu'au succès, non aux périls de l'entreprise que je veux conduire au but.

— S'agit-il d'une conspiration? demanda Ruccelaï d'un ton badin; voudrait-on renvoyer, dans son royaume des Espagnes, la fière Anne d'Autriche, qui, malgré les efforts de ses amis, n'aura jamais le caractère français ?

— C'est d'un complot, en effet, dont je viens vous entretenir, reprit la duchesse, mais d'un complot de famille.

Et madame de Luynes raconta à Alfonse Ruccelaï de quelle nature étaient les obstacles que son époux opposait à la conclusion d'un hymen dont la rupture, en irritant l'évêque

de Luçon, en désespérant le marquis de Comballet, et en humiliant mademoiselle de Vignerod, qui en était l'objet, compromettrait sûrement le crédit que le duc de Luynes se montrait si jaloux de conserver.

— Cette alliance est honorable pour notre famille, dit la duchesse en terminant; aussi, loin de seconder M. de Luynes dans son extravagant projet, je ferai tous mes efforts pour unir M. de Comballet à la nièce de l'évêque de Luçon; ils s'aiment, et en ma qualité de tante... qualité fort respectable! ajouta la duchesse en souriant, je ne séparerai pas deux cœurs qui se comprennent, deux âmes qui sympathisent.

— En amour, madame la duchesse, vous auriez raison; mais ici, il s'agit d'un mariage, c'est-à-dire d'un contrat d'union entre deux fortunes et deux noms qui feront souche de

ducs et pairs... L'avenir de l'évêque de Luçon assure à sa nièce de grands avantages, car l'adroit prélat, qui a su conserver l'amitié de Marie de Médicis, en trahissant sa confiance, afin de s'assurer la protection de votre époux et les bonnes grâces du roi, celui-là ne se contentera pas d'un évêché ; il lui faudra le chapeau de cardinal...

— M. de Luynes le sollicite en ce moment pour lui à la cour de Rome, interrompit la duchesse avec le ton de la vivacité.

— Et quand l'évêque de Luçon sera cardinal, reprit Ruccelaï, il voudra devenir premier ministre.

— Vous oubliez, marquis, que le duc ne se laissera pas docilement chasser par l'homme qu'il protége maintenant...

— Et qui le renversera plus tard, si son

ambition lui en fait une nécessité, et les esprits avides de domination savent toujours se créer de ces nécessités là. Mais ne cherchons pas à lire dans l'avenir, et puisque le présent est chargé d'événemens, occupons-nous du présent.

— Vous êtes l'ami de l'évêque de Luçon, monsieur le marquis, dit la duchesse, il vous écoute volontiers, car il professe hautement son estime pour vous.

— Afin que je chante ses louanges, dit Ruccelaï; ah! monseigneur l'évêque est un habile homme pour savoir mettre les autres dans ses intérêts ou sous sa dépendance.

— Ne pourriez-vous, continua la duchesse en se rapprochant de Ruccelaï, sans blesser les susceptibilités de l'adroite éminence, lui faire comprendre que le contrat de mariage de sa nièce, avec M. de Comballet, peut se

passer de la signature de sa majesté, et que cet honneur, auquel il renonce volontairement, ne changera rien aux dispositions bienveillantes de M. de Luynes ; enfin, parlez-lui de la cour de Rome, de notre saint-père le pape et de son chapeau de cardinal, et faites qu'il se décide à célébrer secrètement l'hymen que mon époux veut rompre. Le premier prétexte peut déguiser son absence ; ainsi, par mes ordres, M. de Luynes s'est dit malade et se tiendra dans ses appartemens, jusqu'au moment où il sera débarrassé des soucis qui l'assiégent et troublent son esprit.

— En vérité, madame la duchesse, j'admire la générosité de vos intentions, et l'extrême bonté que vous faites paraître touchant M. de Comballet, dont vous voulez assurer le bonheur en dépit de tous les obstacles... Je vous seconderai, puisque vous pensez que j'ai quelque crédit sur l'esprit de l'évêque de

Luçon ; toutefois, avant de prendre part à ce que vous appelez un complot de famille, vous me permettrez de vous adresser une question...

— A laquelle il me soit possible de répondre, fit observer la duchesse avec fierté.

— Vous en jugerez, madame, repritRuccelaï qui s'étant rappelé la proposition que le duc de Luynes avait faite à Georges, voulut éclaircir ses soupçons ; pour rompre aussi brusquement avec un homme comme l'évêque de Luçon, votre époux avait de graves motifs, car le mot caprice serait déplacé en pareille circonstance.

— Je puis vous dire cela à vous, l'homme discret s'il en fût jamais, articula madame de Luynes avec le ton de la confiance la plus intime ; on assure que le grave, le sage et ver-

tueux Armand Du Plessis a, pour sa charmante nièce, un de ces attachemens que la sainte église, la morale et son titre de prélat condamnent et réprouvent; on dit même, et M. de Luynes en a des preuves, que cet attachement, tout mondain, aurait eu des suites qui inquiètent vivement mademoiselle de Vignerod.

— Et vous, madame la duchesse, vous ne partagez ni les scrupules ni l'opinion de votre époux relativement à mademoiselle de Vignerod; votre persévérance à poursuivre l'accomplissement de l'union souhaitée si ardemment par M. de Comballet, en est la preuve; vous n'accordez pas facilement créance aux calomnies; mais le duc de Luynes ne vous ressemble pas.

— Ces hommes d'état ont l'habitude des moyens violens, reprit la duchesse; M. de

Luynes n'avait-il pas eu l'idée de marier mademoiselle de Vignerod au premier gentilhomme venu ; et moi-même, croyant que ce moyen était le seul pour sortir d'embarras, j'avais songé à vous, marquis, à vous, dont le célibat est le sujet des conversations de beaucoup de nos jolies femmes ; mais une coquette vous eût rendu malheureux...

— Et madame la duchesse ne veut faire que des mariages assortis, des unions fortunées...

En disant ces mots, Rucceläi se mordait les lèvres pour ne pas éclater de rire ; le caractère de M. de Comballet et celui de mademoiselle de Vignerod ne témoignaient nullement de cet accord que la duchesse voulait assurer aux époux qu'elle protégeait.

— Si j'ai renoncé à mon idée, poursuivit la duchesse, il n'en est pas de même chez

M. de Luynes, qui tient à la sienne avec l'opiniâtreté d'un homme qui ne veut pas en chercher une autre... Quand M. de Comballet sera marié, le duc n'ira pas demander au pape un bref pour autoriser son divorce.

— Il n'oserait! dit froidement Ruccelaï, car l'épouse qu'il voudrait déshonorer aurait pour appui le clergé, et à la cour de Rome on s'inquiète peu des motifs, mais beaucoup de ceux qui les font valoir.

— Ma prudence saura retenir M. de Luynes au bord de l'abîme, dit la duchesse, et puisque c'est un mariage qui peut le combler, nous aurons un mariage!

— Rien de plus facile, dit Ruccelaï, qui avait son projet, il faut que la nièce de l'évêque de Luçon ait un époux.

— Et que cet époux ne reste pas à Saint-

Germain, reprit la duchesse, car la calomnie pourrait chercher à troubler son bonheur.

— Nous ferons en sorte que madame la duchesse de Luynes n'ait pas à se repentir d'avoir daigné nous accorder sa confiance, répliqua le marquis en donnant à ses paroles un accent solennel; demain, je serai à Paris avant le lever de monseigneur l'évêque de Luçon.

— M. de Comballet vous y aura précédé, car, cette nuit même, il quitte Saint-Germain pour n'y revenir que dans quelques années. Je conduirai mademoiselle de Vignerod chez son oncle, où j'arriverai quand vous l'aurez décidé à consentir au mariage presque clandestin des deux époux...

Tout en causant ainsi, la duchesse de Luynes, qui suivait Alfonse Ruccelaï pas à pas,

traversait la verte pelouse et s'arrêtait sous les fenêtres de l'appartement que le marquis occupait quand il logeait dans cette hôtellerie; le moment était arrivé, pour madame de Luynes, de quitter le complaisant auxiliaire qu'elle venait de se donner ; mais afin de l'encourager à la servir activement, elle lui dit, avec cette grâce charmante qui sait embellir le mot le plus simple, la phrase la plus indifférente :

— Marquis Alfonse Ruccelaï, l'amitié de la duchesse de Luynes vous est acquise ; car il est des services qu'on ne peut payer autrement.

— La duchesse de Luynes ! dit une voix que Ruccelaï reconnut pour être celle de Georges.

La femme du premier ministre tressaillit en entendant prononcer son nom ; et malgré les

efforts du marquis pour la convaincre qu'elle était le jouet d'une illusion produite par l'écho, la duchesse abrégea des adieux, qu'elle entremêlait d'instructions détaillées, de recommandations pressantes, auxquelles Ruccelaï feignait de ne rien comprendre pour retenir la duchesse au-delà du terme qu'elle avait fixé pour cette singulière entrevue; cette petite manœuvre ne réussit qu'à la prolonger de quelques instans, car madame de Luynes avait hâte de retourner au château; aussi ordonna-t-elle, d'une voix sévère, au marquis italien de la reconduire jusqu'à sa chaise qui l'attendait à l'entrée de la ruelle.

Ruccelaï obéit, mais en se rendant à un desir exprimé avec tant de hauteur, il se disait :

— Ma belle duchesse, je verrai monseigneur de Luçon, mais dans l'intérêt de mon

protégé seulement ; vous garderez votre marquis de Comballet, qu'on vous prête pour amant, aussi long-temps que cela vous plaira : ce n'est pas moi qui vous en empêcherai.

Le marquis salua respectueusement la duchesse et regagna sa chambre par l'escalier, sans s'inquiéter des conjectures qu'il fit naître en rentrant par la porte de la rue, quand tout le monde de l'hôtellerie le croyait endormi ; l'ordre qu'il donna au valet, qui s'était empressé de prendre une lampe pour éclairer sa marche, acheva de troubler la cervelle de M. Simon.

— Un cheval sellé pour quatre heures du matin, avait dit le marquis en rentrant chez lui.

— Quatre heures du matin ! avait répété M. Simon en écarquillant des yeux étonnés ; allons ! monsieur le marquis est invité à chas-

ser avec le roi... Quatre heures du matin! c'est un caprice que je lui ferai payer cher.

Et afin d'être prêt, M. Simon ne se coucha point et sella lui-même l'animal qu'il croyait destiné au noble exercice de la chasse au courre; à trois heures et demie, il réveillait le marquis, et vingt minutes après, celui-ci quittait Saint-Germain.

VI.

CELA DEVAIT FINIR AINSI.

Pendant que la duchesse de Luynes s'occupait activement, le duc, de son côté, ne restait pas inactif, et malgré sa promesse de ne rien entreprendre jusqu'au lendemain, il faisait écrire au marquis de Comballet pour le

prévenir qu'il avait rompu, en son nom, avec mademoiselle de Vignerod, et en même temps, il s'excusait, dans un billet fort laconique, adressé à l'évêque de Luçon, de ne pouvoir remplir la promesse qu'il lui avait faite, touchant le mariage de sa nièce, avec le marquis de Comballet, car celui-ci, par un caprice inconcevable, rejetait ce qu'il avait d'abord désiré si ardemment.

Ces deux billets, dictés à la hâte à un secrétaire novice qui, entré en fonctions de la veille, se voyait déjà sans emploi. — L'indisposition du duc avait grandie en passant par les antichambres, où on disait que sa vie était en danger. — Cette préoccupation, naturelle chez un homme qui se voit menacé dans ses moyens d'existence, occasionna la plus singulière méprise. Le billet que M. de Luynes voulait envoyer à son neveu, portait pour suscription : *A M. l'évêque de Luçon;*

tandis qu'on lisait sur celui qui était destiné au prélat : *A M. le marquis de Comballet, lieutenant des Mousquetaires de la maison du roi;* cette dernière qualité, que M. de Comballet ne se connaissait pas, était une surprise que le duc de Luynes lui ménageait pour cadeau de noces; le mariage étant rompu, le brevet de lieutenant devenait une consolation puissante, un dédommagement qui devait faire oublier au marquis de Comballet les charmans attraits et les beaux yeux de mademoiselle de Vignerod.

Les deux billets, ainsi étiquetés, furent envoyés par des piqueurs qui se dirigèrent aussitôt, l'un vers Paris, l'autre du côté de l'abbaye de Saint-Ouen, où M. de Comballet était allé voir une vieille parente qui s'y était retirée dans l'espoir de s'aplanir le chemin du ciel, dont pendant soixante 'ans elle n'avait pris nul souci.

Au moment où l'un des piqueurs du duc de Luynes mettait pied à terre dans la cour de la chétive maison qui devait, quelques années plus tard, faire place au somptueux palais Cardinal, l'évêque de Luçon allait monter en carrosse pour se rendre à Saint-Germain, où il emmenait un notaire, afin d'arrêter les bases du contrat que le roi avait promis de signer le lendemain.

L'arrivée du piqueur suspendit les préparatifs de départ auquel l'évêque de Luçon donnait le coup-d'œil d'un maître prudent; il lut avec attention, mais non sans surprise, l'étrange billet dans lequel M. de Luynes prévenait son neveu de la rupture du mariage projeté, et de l'exil qu'il croyait prudent de lui imposer pour ne point démentir, par sa présence, les raisons qui seraient alléguées auprès de l'évêque de Luçon pour justifier

l'abandon qu'il faisait de ses prétentions à la main de mademoiselle de Vignerod.

L'éminence, malgré la gravité qu'un homme d'église doit toujours afficher, l'éminence aimait à rire, et applaudissait volontiers à une plaisanterie, quand celle-ci ne manquait ni d'esprit ni d'à-propos, mais dans cette circonstance, le tour qu'on voulait lui jouer ne la divertit que médiocrement, et après avoir réfléchi quelques instans à ce qu'il convenait de faire pour sortir de cette fausse situation, l'évêque de Luçon se décida à brusquer l'événement, et s'élança dans son carrosse en criant au piqueur qui était déjà en selle :

— Dites à votre maître que je lui porterai moi-même la réponse à son billet.

Le piqueur lança son cheval et partit au galop, tandis que le cocher de l'éminence sor-

tait avec de grandes précautions de la cour étroite à la porte de laquelle une nuée de mendians, de curieux et de dévots attendaient la bénédiction et les aumônes du prélat qui avait une grande réputation de charité, seulement dans le quartier qu'il habitait.

L'évêque de Luçon se rendit à Saint-Germain en commentant toutes les phrases du billet qu'une erreur lui avait fait parvenir; le mauvais vouloir que le duc de Luynes laissait paraître ne l'étonna point; un revirement de faveur pouvait le lui avoir inspiré, et comme l'évêque de Luçon n'avait pas vu le roi depuis deux jours, il pensa fort judicieusement que son propre crédit étant menacé d'une disgrâce, M. de Luynes n'avait voulu se compromettre par une alliance qui le contraindrait de blâmer les rigueurs qui allaient atteindre la maison de Richelieu.

— N'importe! se dit l'éminence, la partie

est engagée, je la jouerai, dussé-je la perdre... toutefois essayons de la gagner.

Armand Du Plessis y rêva pendant les deux heures qui s'écoulèrent entre son départ de Paris et son arrivée au château de Saint-Germain; et malgré les ordres que la duchesse de Luynes avait donnés avant de sortir, il pénétra dans les appartemens du duc, après avoir eu le soin, toutefois, de faire prévenir mademoiselle de Vignerod de ne point se livrer au sommeil, attendu qu'il pouvait avoir besoin d'elle d'un moment à l'autre.

L'embarras de M. de Luynes avait été grand en apprenant que l'évêque de Luçon se disposait à venir le voir, et quand on vint lui annoncer que l'éminence descendait de carrosse, puis, quelques instans après, qu'en dépit d'une défense formellement exprimée, monseigneur l'évêque de Luçon s'était installé

dans l'antichambre en annonçant qu'il attendrait patiemment le réveil de M. de Luynes pour lui offrir les consolations de la religion ; quand le duc se vit ainsi menacé d'une explication pénible et difficile, il remercia, du fond du cœur, la duchesse de l'ingénieux moyen qui lui permettait de ne point recevoir l'importune visite qui s'annonçait avec tant d'instance.

— Je ne peux voir personne, balbutia péniblement le duc, à l'oreille de son valet de chambre, qui s'était penché sur sa couche pour prendre ses ordres.

Ce desir, ainsi formulé, arriva à l'évêque de Luçon tout défiguré; le *Je ne peux voir personne;* se changea en *Je ne veux voir personne*, aussi cette réponse arracha-t-elle à l'éminence une exclamation de dépit, et sa mauvaise humeur lui suggéra une démarche

qui, en faisant cesser son incertitude, devait lui apprendre toute l'étendue de son malheur.

Ce fut chez le roi que le prélat se rendit en sortant de l'antichambre du duc de Luynes ; et tandis que le premier ministre se félicitait d'avoir lassé la patience de l'homme le plus persévérant et le plus tenace, celui-ci abordait le roi la tristesse au front; l'air contrit et peiné, que le malin évêque feignait de vouloir dissimuler, ne pouvait échapper à Louis XIII qui se faisait un devoir d'étudier le visage des personnes admises dans son intimité; la subite maladie de M. de Luynes et son refus de recevoir les consolations de la religion servirent de texte aux déclamations hypocrites de l'évêque de Luçon, qui sut habilement offrir ses services au roi, dans le cas où un destin rigoureux le priverait des lu-

mières et du dévouement de son premier ministre.

— Le duc n'a point voulu affliger votre majesté, ajouta l'éminence ; mais depuis quelque temps, sa santé chancelante ne lui permettait plus de se livrer aux travaux sérieux dont son titre de premier ministre lui fait une obligation sacrée ; il a voulu lutter avec le mal qui le dévore, mais ses forces ont trahi son courage, et aujourd'hui...

— Je vous comprends, M. de Luçon, interrompit le roi d'un ton bref, le duc de Luynes a trop d'ambition pour songer à une retraite honorable, il veut mourir notre premier ministre... C'est un desir que notre prudence nous défend d'exaucer... la sûreté du royaume pourrait se trouver compromise si je laissais ses destinées dans des mains débiles.

Et tout en parlant, le roi parcourait à grands pas le salon dans lequel l'évêque de Luçon l'avait rencontré ; par intervalles, sa majesté s'arrêtait, murmurait quelques mots inintelligibles pour l'éminence, et lui lançait des regards significatifs, mais que monseigneur de Luçon ne pouvait comprendre car il ignorait qu'une heure avant son arrivée, Anne d'Autriche avait décidé le roi à le prendre pour premier ministre quand le duc de Luynes songerait à se retirer de la cour. Cette promesse, que de vives instances lui avait arrachée, le moment était venu de la remplir, et après quelques instans d'hésitation, car Louis XIII éprouvait toujours une extrême répugnance à prendre une détermination, il dit, en élevant la voix :

— M. de Luçon, nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier vos services dans plusieurs circonstances fort difficiles ; vous ne voulez,

j'en suis persuadé, que le bonheur de mes sujets et la dignité du royaume que nous tenons du roi, notre père et de la volonté de Dieu ; je vous confie les destinées de la France ; qu'elle soit respectée au-dehors, tranquille et heureuse au-dedans, et vous remplîrez dignement les fonctions importantes que je vous confère.

L'éminence était venue pour se justifier des torts imaginaires qu'elle supposait avoir été inventés par ses ennemis, et au lieu d'une disgrâce, dont elle se croyait menacée, c'était le comble de la faveur, de l'élévation dont le roi récompensait des services auxquels on aurait pu donner le nom de tortueux, tant ils avaient été calculés à l'avance pour être envisagés de plusieurs manières, suivant les circonstances.

M. de Luçon fut bref dans ses remercî-

mens ; il savait que le roi détestait les harangues et les longs complimens, aussi les abrégea-t-il pour aller proclamer sa victoire chez le duc de Luynes, auquel il fit parvenir le billet suivant :

« Monsieur le duc,

» Avant de retourner à Paris, j'aurais voulu
» être le premier à vous apprendre que sa
» majesté a daigné me confier la direction
» des affaires et le titre de président de son
» conseil des ministres ; votre maladie pou-
» vant se prolonger, sa majesté a dû faire un
» choix dont la maison de Richelieu a le droit
» de s'enorgueillir ; cette haute dignité m'ai-
» dera peut-être à établir convenablement
» ma nièce, dont M. de Comballet, docile
» à vos ordres, refusera publiquement la
» main.

» C'est de la fatuité que je punirai en ré-

» voquant son brevet de lieutenant de mous-
» quetaires.

» Les regrets des fiancés, que vous désu-
» nissez, seront également partagés ; c'est
» encore une manière de se consoler d'un
» malheur qui nous atteint.

» Armand Du Plessis *de Richelieu*,
» évêque de Luçon et premier ministre. »

L'éminence ne quitta pas immédiatement Saint-Germain, elle attendit la réponse de son billet ; M. de Luynes n'abusa pas de sa complaisance ; l'étrange nouvelle qui lui parvenait le guérit subitement et lui rendit ses forces et son énergie, et tandis qu'il se faisait habiller en toute hâte, ses laquais préparaient le grand salon de réception, allumaient les lustres, plaçaient des fauteuils autour d'une table qui en occupait le centre ; le meilleur coureur des

écuries du duc avait été monté par son plus habile écuyer, qui avait pris aussitôt la route de Saint-Ouen, où il devait trouver le marquis de Comballet; l'ordre de l'amener au plus vite avait été donné verbalement par le duc de Luynes, lui-même, et pendant que cet envoyé crevait un cheval de mille écus, pour mériter les éloges de son maître, le marquis de Comballet arrivait à franc-étrier avec le piqueur qu'on lui avait envoyé, et qui pour abréger la route, lui avait fait couper à travers champs et moissons ; mais ceci importait peu aux deux cavaliers qui avaient ainsi gagné une heure au moins.

C'était un siècle pour l'amoureux Comballet qui arriva la rage dans le cœur et la menace à la bouche, car il avait compris que son oncle le regardait comme le docile instrument de toutes ses volontés, aussi accourait-il bien décidé à lui déclarer hautement qu'il

épouserait mademoiselle de Vignerod, en dépit de tous les obstacles, et de lui-même, s'il persistait à s'opposer à l'hymen qu'il désirait si ardemment.

Une explication, qui n'était ni sincère, ni loyale, mais dont les résultats donnaient une entière satisfaction à l'évêque de Luçon, sans blesser l'orgueil de M. de Luynes, cette explication, qui avait tout concilié, épargna la peine, à l'impétueux Comballet, d'éclater en reproches et de se livrer à ses emportemens; aux premiers mots qu'il articula, le duc de Luynes répondit par cette phrase :

— Nous allons signer votre contrat de mariage avec mademoiselle de Vignerod.

Et en effet, la charmante nièce de l'évêque de Luçon entrait, magnifiquement vêtue et étincelante de diamans, dans le salon qui resplendissait des feux de quatre-vingts bougies;

la duchesse de Luynes, qui revenait de son rendez-vous avec Alfonse Ruccelaï, apprit ce qui se passait, et tout en cherchant à deviner comment un aussi prompt raccommodement avait pu s'opérer entre son époux et l'adroite éminence, la duchesse signa le contrat de mariage qui allait la délivrer des obsessions d'un homme pour lequel son cœur n'éprouvait encore qu'une tendre amitié.

La prudente duchesse n'avait pas voulu attendre que ce sentiment devînt plus vif et plus impérieux, sa coquetterie lui faisait redouter une défaite, qu'elle rendait impossible, en se donnant une rivale aussi jolie que mademoiselle de Vignerod.

Minuit sonnait quand cette révolution domestique, à laquelle on pouvait donner le nom de conspiration conjugale, fut scellée par des signatures et les dons mutuels que se

faisaient les deux époux; le duc de Luynes se montra d'une générosité vraiment prodigue, et l'évêque de Luçon d'une grande facilité de promesses pour l'avenir, promesses qu'il se flattait de pouvoir aisément réaliser; aussi l'accord le plus parfait régna-t-il pendant le reste de la nuit.

L'évêque de Luçon ne retourna pas à Paris, et accepta l'appartement que la duchesse de Luynes lui offrait, et en se levant pour s'y retirer, il prit M. de Luynes à part et lui dit, d'un accent pénétré : Qu'il espérait que sa majesté annulerait la décision qui le nommait premier ministre, et qu'au surplus, il n'en exercerait les fonctions que si lui-même le lui permettait.

— Je n'ai pas oublié, monsieur le duc, dit le prélat en terminant cette profession de foi, que c'est à vous, à votre protection que

je dois de n'avoir pas été enveloppé dans la disgrâce qui frappa le maréchal d'Ancre; vous m'avez conservé, dans ces temps difficiles, mon entrée au conseil des ministres; ma reconnaissance me fait un devoir de ne point usurper une place qui vous appartient; dès demain, je supplierai sa majesté d'accepter ma démission.

Le duc de Luynes exhala, en termes pompeux, son admiration pour un désintéressement aussi rare, et pendant qu'il s'humiliait devant la feinte modestie du prélat, mademoiselle de Vignerod jouait de la prunelle et étudiait des mines agaçantes dans une glace qui reflétait sa charmante personne; et son fiancé, le beau marquis de Comballet disait à la duchesse, dont le mélancolique regard avait rencontré le sien :

— Adorable tante, ma docilité à vous obéir

devrait vous servir d'exemple, et à votre tour ne sentez-vous pas le besoin de consoler celui que vous avez si cruellement affligé !

— Non, monsieur le marquis, répliqua la duchesse, celle qui vous a inspiré un légitime amour doit l'emporter sur moi et vous consoler d'une disgrâce qui n'afflige que votre amour-propre. Vous serez sage et vertueux, parce que je l'aurai voulu, ajouta-t-elle en souriant malicieusement.

Cette noble compagnie quitta le salon et alla se livrer au sommeil, qui fut rebelle à plus d'une paupière, car les événemens de la journée étaient de nature à faire naître une vive agitation dans l'âme la plus habituée aux capricieuses velléités de l'aveugle fortune.

Quand le marquis Alfonse Ruccelaï se présenta à l'hôtel que l'évêque de Luçon habitait à Paris, il apprit que son éminence était par-

tie pour Saint-Germain, la veille au soir; ce premier échec ne découragea pas l'entreprenant Italien, qui, après quelques instans de repos, se remit en route, et sans s'arrêter, vint descendre à l'entrée de l'avenue qui conduisait au château.

Deux nouvelles l'y accueillirent en même temps; la première lui fut rapportée par le maréchal de Bassompierre; celui-ci, en habile courtisan, crût devoir féliciter le protégé sur l'élévation du protecteur; et comme on disait hautement que l'évêque de Luçon s'était servi du marquis Alfonse Ruccelaï, pendant son voyage en Italie, et son séjour à Rome, pour obtenir du saint-père le chapeau de cardinal, le maréchal de Bassompierre, qui malgré son esprit, avait le travers de n'estimer que ceux qui s'élevaient, se montra, en cette occasion, prodigue de complimens, et en quittant Ruccelaï, il lui dit en souriant :

— Monsieur le marquis, les Richelieu feront souche de ducs et de grands dignitaires du royaume, ils ont maintenant à leur tête un premier ministre !

— Et le duc de Luynes, qu'est-il donc ? se demanda Rucccelaï en poursuivant sa course et en pénétrant dans l'intérieur du château ; voyons ce qui se passe chez lui.

Une femme du service de la duchesse de Luynes le lui apprit en refusant d'annoncer sa visite.

— Madame la duchesse ne recevra pas ce matin, lui dit-elle ; la veillée s'est prolongée plus que de coutume, ajouta-t-elle d'un ton qui sollicitait une indiscrète question. Elle ne se fit pas attendre.

— Et pourquoi? dit Rucccelaï.

— Parce que nous avons marié mademoi-

selle de Vignerod au marquis de Comballet.

— Ce mariage s'est fait cette nuit? dit Ruccelaï qui ne comprenait plus l'utilité de la démarche que la duchesse avait faite près de lui.

— Ce mariage s'est fait cette nuit, reprit la femme du service de la duchesse en riant malicieusement.

— Et le duc de Luynes y assistait! demanda encore Ruccelaï, dont l'imagination s'égarait en conjectures.

— Monseigneur y assistait.

— Allons! c'est une partie perdue, se dit l'officieux Italien en sortant de l'antichambre; mon pauvre Georges est victime d'une amoureuse déception dont il se vengera... quand je devrais lui en fournir les moyens, ajouta le marquis avec le ton de l'amertume; n'ai-je

pas dans la poche de mon habit une lettre signée Marie de Montbazon ; je l'échangerai contre un brevet de mousquetaire... qu'il soit signé Luynes ou Armand Du Plessis de Richelieu, ceci m'importe peu, l'essentiel, c'est que Georges fasse partie de la maison du roi, et qu'il devienne l'ami, le compagnon de M. de Comballet... A mon protégé les honneurs de l'attaque... Les Luynes viendront ensuite... Ils sont trop haut placés, dit Ruccelaï d'une voix sombre, le moment est arrivé de les précipiter dans l'abîme !

VII.

UN DÉSESPOIR INUTILE.

Pendant que le marquis Alfonse Ruccelaï se promenait dans le petit vergerde l'hôtellerie, en attendant l'arrivée de madame de Luynes, Georges s'était retiré dans sa chambre emportant avec lui les pistolets que son protec-

teur venait de lui donner et qui devaient lui servir à mettre à exécution le sinistre projet qu'il avait conçu en quittant la jolie mais trop perfide créature, qu'il ne connaissait que sous le nom de Marie, et qui, au château de Saint-Germain, s'était révélée à lui sous celui de mademoiselle de Vignerod.

La mort ! et une mort obscure, sans gloire, une mort inutile, que les gens sensés blâmeraient comme un acte de folie, et que les oisifs commenteraient en l'accompagnant de conjectures absurdes, la mort par le suicide, voilà quelle était la résolution d'un homme de vingt ans, qui voulait abandonner la vie, parce qu'une femme s'était jouée de son premier amour, et qu'il se persuadait que ce sentiment froissé le laisserait dans un découragement qui déjà lui faisait prendre tout en dégoût.

Et Georges, l'enfant adoptif de Concini

d'Ancre, le protégé d'Alfonse Ruccelaï, qui l'avait élevé pour la vengeance, Georges, qui s'était promis de porter le déshonneur, le trouble et le désespoir dans le sein de cette famille des Luynes, dont le chef avait encore les mains souillées du sang de son père d'adoption, Georges, élevé par un jésuite, et conseillé dans toutes les actions de sa vie par un Italien, Georges avait tout oublié, sermens, promesses, desirs de vengeance, il avait désappris les patientes leçons de ses maîtres pour se livrer entièrement à son désespoir.

Georges, après avoir barricadé la porte de sa chambre, afin de s'ôter jusqu'à la possibilité d'être secouru, au cas où son homicide projet rencontrerait des obstacles qu'il ne pouvait prévoir, Georges s'assit à une table, chargea les armes que Ruccelaï venait de lui donner, et prépara une espèce de potion empoisonnée, au moyen d'une poudre qui lui

avait été donnée, à Rome, par un pauvre diable d'alchymiste ; ces préparatifs terminés, Georges écrivit au marquis une longue lettre dans laquelle il lui expliquait les motifs qui le déterminaient à abréger des jours voués au malheur et à la perfidie.

« Je meurs, disait-il en terminant, je meurs
» avec le regret de n'avoir pu faire réhabiliter
» la mémoire de mon premier bienfaiteur.
» A vous cette noble tâche, généreux Alfonse
» Ruccelaï, à vous l'honneur de sauver la
» mémoire de Concini d'Ancre de l'ignominie
» dont ses ennemis ont couvert son nom ; je
» me sens impuissant pour accomplir ce de-
» voir sacré ; je vous lègue ma vengeance :
» refuserez-vous l'héritage du malheureux
» Georges ? »

La seconde lettre qu'il écrivit, était adressée à mademoiselle de Vignerod.

« Marie,

» Au moment de paraître devant Dieu,
» notre souverain juge, j'éprouve le besoin
» de vous dire un dernier adieu. Ce n'est pas
» à la femme brillante de parure, étincelante
» de diamans, à la femme de cour, dont le
» sourire est une étude, la parole un men-
» songe perpétuel, et l'amour un poison qui
» enivre et qui tue, ce n'est pas à la nièce
» d'un prélat trop fameux par ses trahisons
» politiques que j'adresse ces lignes, c'est à
» la sœur Marie du couvent des Dames du
» Sacré-Cœur, c'est à l'ange consolateur dont
» l'apparition a été pour moi un bonheur
» ineffable et le plus grand des malheurs;
» c'est à vous, Marie, à vous, ma compagne
» chérie, que j'appelais ma sœur, qui me
» donnais le doux nom de frère, que je fais
» mes adieux, comme vous me fîtes les vôtres

» la dernière fois que je vous vis en Bretagne.

» Je ne rappelerai point à votre mémoire » un passé, dont je ne puis évoquer un seul » souvenir sans qu'il me donne le droit de » vous adresser des reproches. Je ne veux » point troubler l'heure suprême qui va com» mencer pour moi; oui, Marie, vos torts » s'effacent de ma mémoire, et je ne songe » maintenant qu'aux délicieux instans que » j'ai passés près de vous, à ces entretiens » nocturnes, pendant lesquels nous redoutions » d'être surpris; aux ruses bien innocentes » qu'il nous fallait employer pour nous voir » sans éveiller les soupçons de la rigide ab» besse, dont je n'avais pu tromper la vigi» lance alors qu'elle daignait m'admettre à » son parloir.

» J'ai rêvé le bonheur; Dieu n'a pas voulu » que sa faible créature pût s'en glorifier; il

» a détourné ses regards, et l'homme est » tombé, quand ses illusions ont été dé- » truites.

» Marie, quelques minutes encore et la » mort circulera dans mes veines ; pas un mot » amer, une malédiction ne s'échapperont de » ma bouche quand mon cœur cessera de » battre dans ma poitrine. Soyez heureuse si » vous le pouvez, et pensez quelquefois au » pauvre Georges, car, lui ! vous aimait sin- » cèrement.

» Adieu, Marie, adieu ! »

Cette lettre était adressée à mademoiselle de Vignerod, fille d'honneur de la duchesse de Luynes.

Quand Georges eut fini d'écrire, il avala stoïquement le breuvage empoisonné qu'il avait préparé, et afin d'abréger des souffran-

ces dont il ignorait la durée, il arma ses pistolets, et les appuya sur son front, mais au moment de lâcher la détente meurtrière, Georges entendit parler sous sa fenêtre ; c'était la voix de Ruccelaï, à laquelle venait se mêler une voix harmonieuse, sonore et dont les accens allaient à l'âme ; Georges remit ses pistolets sur sa table, et entr'ouvrit doucement la croisée, non pour satisfaire une indiscrète curiosité, mais pour s'assurer qu'il ne s'était point trompé.

La duchesse de Luynes, qui était venue trouver Alfonse Ruccelaï, lui disait en ce moment : « Que l'amitié de la duchesse de Luynes lui était acquise, car il est des services qu'on ne peut payer autrement. » Ce nom de Luynes, que Georges exécrait, ce nom vint bouleverser son âme, et lui arracha l'exclamation qui avait fait tressaillir la duchesse ; il retomba sur sa chaise en proférant quelques impréca-

tions inarticulées, car déjà une torpeur invincible s'emparait de lui ; il fit un mouvement pour saisir ses pistolets, et s'élancer à la fenêtre, afin d'immoler cette femme qui portait le nom de Luynes ; mais ses forces trahirent son espoir, et il retomba lourdement sur sa chaise en disant d'une voix éteinte :

— Dieu ne le veut pas !

Il joignit pieusement les mains, et murmura une fervente prière qu'il ne put achever.

C'est dans cette même nuit, et quelques heures après, qu'Alfonse Ruccelaï se faisait réveiller pour se rendre à Paris, chez l'évêque de Luçon ; en passant devant la chambre de Georges, il s'arrêta indécis s'il ne l'instruirait pas de la démarche qu'il allait faire, mais comme il se consultait, un ronflement sourd, inégal, lui arriva aux oreilles.

— Laissons-le dormir, se dit Ruccelaï, et occupons-nous de son bonheur.

A son retour, la journée était déjà bien avancée, et comme il s'étonnait de ne point voir Georges venir au-devant de lui, l'hôtellier Simon lui apprit que le chevalier n'avait pas encore quitté sa chambre.

— Comment! s'écria Ruccelaï, il dort encore? Servez-nous à déjeûner, monsieur l'hôte, et apportez-nous votre meilleur vin du Rhin, une bouteille de Champagne et votre plus vieux flacon de cette liqueur des îles auquel vous donnez le nom de rhum... hâtez-vous!

Pendant qu'on préparait le déjeûner, Ruccelaï pénétrait par la fenêtre dans la chambre de Georges; la porte était si soigneusement fermée qu'elle avait pu résister aux violentes secousses que lui imprimèrent deux vigoureux garçons d'écurie.

Ruccelaï trouva son jeune ami étendu sur une chaise, la tête penchée sur la poitrine, le visage pourpre, la respiration haletante, difficile.

— Qu'a-t-il fait? le malheureux! s'écria-t-il en apercevant les pistolets armés, et le verre dans lequel il restait encore quelques gouttes d'une liqueur verdâtre.

Un examen plus calme, plus attentif vint dissiper les craintes de Ruccelaï; il renversa la liqueur dans le creux de sa main, en aspira l'odeur, et se mit à rire aux éclats.

— Le pauvre garçon a bu là une détestable drogue, dit-il... C'est un poison, en effet, mais un poison qui n'est dangereux que pour ses sens...

Il prit les lettres qui étaient sur la table auprès des pistolets, ouvrit celle qui lui était

destinée, la lut avec attention, et s'empara de la missive adressée à mademoiselle de Vignerod en se disant :

— Voilà un auxiliaire puissant pour déterminer le duc de Luynes à nous accorder le brevet que nous sollicitons et qui, cette fois, nous sera délivré sans aucune condition... C'est assez nous occuper de l'avenir, ajouta-t-il, songeons au présent, à ce pauvre Georges, dont la léthargie ne finirait que la nuit prochaine, si je n'avais les moyens de la faire cesser à l'instant.

Alfonse Ruccelaï alla chercher dans sa chambre un flacon renfermant une essence, dont quelques gouttes suffirent pour provoquer une réaction rapide et bienfaisante, qui fit cesser l'état de torpeur dans lequel Georges était anéanti depuis quinze heures au moins; en recouvrant l'usage de ses sens, il poussa un

cri de surprise, car Ruccelaï était devant lui, et l'examinait d'un œil sévère.

— J'existe! s'était écrié Georges avec l'accent du désespoir.

— Grâce à mes soins, pauvre fou! répliqua Ruccelaï; ainsi, Georges, les hypocrites protestations d'une coquette, ses agaceries, son langage menteur, tout cela vous a fait oublier ce que vous devez à la mémoire de votre bienfaiteur... Se tuer parce qu'une femme vous a trahi... Insensé! c'était lui procurer un nouveau triomphe et de nouvelles joies... Vous en jugerez, car votre sourire incrédule est encore un hommage que vous rendez à la nièce de l'évêque de Luçon, à la marquise de Comballet; oui, après que vous lui eûtes fait vos derniers adieux, elle signait son contrat de mariage, le sourire sur les lèvres, la joie au cœur, et radieuse de bonheur; cette

belle fiancée n'a pas eu un regret, un souvenir pour ce Georges qu'elle avait trompé, et qui s'immolait généreusement plutôt que de se venger... Il est des femmes qui ne méritent que nos hommages et nos mépris, et mademoiselle de Vignerod est une de ces créatures là ; on les encense, on les adule... mais elles n'inspirent ni l'estime, ni l'amitié... Quant à l'amour, c'est un sentiment brutal s'il naît seul dans le cœur d'un homme...

— Ah! marquis, vous n'avez jamais aimé!

— Mon pauvre Georges, la faible humanité nie ce qu'elle ne comprend pas : c'est un travers; l'expérience vous en corrigera ; le maudit alchymiste, qui vous a vendu cette drogue malfaisante, avec laquelle vous espériez vous endormir d'un sommeil éternel, cet empoisonneur de nouvelle espèce vous a mis dans

le sang un feu lent qui éveillera dans votre sein des désirs auxquels vous donnerez tantôt le nom de passion, une autre fois celui de caprice; mais celles qui en seront l'objet l'appelleront du doux nom d'amour... Et dites-moi, chevalier, si ces amours là dureront plus d'un mois? C'est un siècle pour de semblables attachemens... Dans un an, vous serez entièrement de mon avis... En attendant, allons, déjeûner! quelques verres d'un vin généreux disiperont vos noires idées.

— Marquis, tous vos efforts sont impuissans pour me rendre heureux; par une fatalité inconcevable, je détruis ce que vous édifiez; vous sollicitez, et je refuse ce que vous avez obtenu... J'ai honte de vivre encore.

— Vivez, chevalier, vivez pour vous venger et pour jouir d'une existence que vos passions, quand elles prendront l'essor, sau-

ront vous rendre fortunée... J'ai dans la poche de mon habit, un puissant argument pour déterminer le duc de Luynes à vous faire admettre dans les mousquetaires de sa majesté ; et tenez, Georges, je vais achever de détruire vos illusions en vous apprenant quelle était cette femme que M. de Luynes vous offrait en vous accordant le brevet que j'avais sollicité... Cette femme, parée des dons de la nature et riche à combler tous les désirs d'un ambitieux, cette femme, sur laquelle planait d'ignominieux soupçons, c'était Marie de Vignerod, c'était la fiancée du marquis de Comballet, auquel le duc de Luynes voulait épargner d'amers regrets... L'ambition a fait ce mariage qu'un sentiment d'honneur rompra peut-être... Ceci dépend du mari secrètement outragé.

— Il ne se plaindra pas, dit Georges avec

un sourire indéfinissable ; ce marquis de Comballet a l'âme d'un courtisan... il est lâche et rampant.

— C'est un membre de cette famille des Luynes, reprit Ruccelaï, et ce titre vous dit assez qu'il ne doit point échapper à votre ressentiment.

— Nous nous retrouverons, articula sourdement Georges.

— A table ! s'écria Ruccelaï.

Georges se leva en chancelant, mais cette faiblesse se dissipa promptement, et il put suivre Ruccelaï dans la chambre voisine où le couvert avait été mis.

Ils déjeûnèrent gaîment.

Au dernier verre de Champagne, Georges s'endormit.

— Il se réveillera de lui-même, dit Rucce-

laï, profitons de ce moment pour expédier ma correspondance.

Il écrivit à la duchesse de Luynes une lettre pressante dans laquelle il sollicitait ses bontés et un brevet de mousquetaire pour un petit gentilhomme de ses amis ; cette épître, doucereuse et menaçante eut une prompte réponse : le valet, qui en était chargé, revint porteur d'un brevet dont les noms restaient à remplir.

— Je les mettrai, moi ! dit Ruccelaï.

Et il renvoya le valet, au château de Saint-Germain, avec la lettre que Georges avait écrite à Marie de Vignerod. Celle-ci devait rester sans réponse.

LES

MOUSQUETAIRES GRIS.

— 1623 —

. . . . Mousquetaires !
Maison du Roi, marchez, assurez la victoire!

VOLTAIRE.

I.

INTÉRIEUR D'UN GRAND SEIGNEUR.

DANS les premiers jours de février de l'année 1623, la cour de Louis XIII était partagée en deux fractions bien distinctes : il y avait le parti du roi et le parti de la reine ; le premier comptait dans ses rangs toute la jeune

noblesse ; l'autre, toutes les femmes affligées de quarante années bien sonnées, de rides naissantes et d'un caractère rendu difficile, atrabilaire par cette existence dévorante, qui blase et dessèche le cœur, car toutes les jouissances et les déceptions s'y heurtent en même temps.

Le parti des vieilles femmes soutenait Anne d'Autriche, la délaissée, Anne d'Autriche dont la stérilité désespérait son royal époux, qui souhaitait ardemment un héritier, et qui, dit-on, ne faisait rien d'efficace pour l'obtenir.

L'évêque de Luçon, qui s'était fait donner le chapeau de cardinal, avait conservé son titre et la place de premier ministre, malgré la promesse formelle qu'il avait faite à M. de Luynes de ne point remplir les fonctions éminentes que celui-ci exerçait despotiquement ; une feinte obéissance aux ordres du roi servit de

de prétexte, à l'évêque de Luçon, pour manquer à sa parole ; le duc de Luynes en conçut un vif ressentiment que l'indiscrète démarche du duc de Lesdiguères ne fit qu'augmenter, car ce grand seigneur, qui avait appris la subite maladie de M. de Luynes, était venu réclamer hautement l'épée de connétable que M. de Luynes s'était fait donner au temps de sa toute-puissance, et malgré les titres que le duc de Lesdiguères avait à cette brillante distinction.

L'ambitieux Albert de Luynes n'apprit pas sans chagrin la réponse que Louis XIII avait faite au duc de Lesdiguères.

« Monsieur le duc, lui avait dit le roi, l'épée de connétable devait vous appartenir depuis long-temps ; mais, vous le savez, je n'ai pas toujours été le maître de récompenser les loyaux services qu'on me rendait ; la mort de M. de Luynes me permettra de réparer

mes torts envers vous, et j'espère que ceci ne tardera pas. »

« J'espère ! » avait dit le duc de Luynes en frémissant de colère ; voilà le prix de dix années de dévouement... c'est une honte !

Mais le coup avait été trop rude. Un mois après, on faisait de magnifiques obsèques à Albert de Luynes, mort des suites d'une apoplexie.

Les Luynes avaient été bientôt oubliés ; car Marie de Montbazon, veuve très-consolable d'un époux qu'elle n'aimait pas, se remaria au duc de Chevreuse, qu'elle détestait, mais qui lui procurait de grands avantages par ses alliances et le crédit dont il jouissait auprès d'Anne d'Autriche. Le seul hommage qu'elle rendit, à la mémoire de son époux, fut de se séparer de l'évêque de Luçon, devenu premier ministre et cardinal de Riche-

lieu, et de lui témoigner sa haine et son mépris en défendant la reine, que le cardinal attaquait sans cesse et qu'il persécutait pour faire sa cour à Louis XIII.

Le seul souvenir, que le duc de Luynes avait laissé de lui, et qui vivait après sa mort, c'était la création d'une compagnie de mousquetaires gris, dont le roi avait pris le commandement, et qui fière d'un tel patronage, semblait avoir pris à tâche de s'illustrer par des exploits de ruelle et de cabaret, qui occupaient et la cour et la ville, et dont chacun glosait à sa manière, voire même sa majesté, qui daignait parfois sourire au récit que lui faisait son favori Baradas des folles équipées de ses mousquetaires gris.

Si les galans méfaits de cette noble milice comptaient de nombreux détracteurs parmi la vieille noblesse et la haute bourgeoisie, si

ses auteurs attiraient sur eux mille malédictions, et faisaient naître des projets de vengeance que la prudence ou la crainte faisaient avorter, en revanche, tous acceptaient la solidarité de fautes et d'imprudences commises par quelques-uns ; le titre de mousquetaire, que soixante-dix hommes seulement avaient le droit de porter, ce titre était un engagement de fraternité auquel chacun faisait honneur de son épée, de sa bourse ou de ses conseils, quand un des titulaires réclamait impérieusement cet appui qu'on ne pouvait refuser.

Ce pacte, religieusement observé, n'était connu que des mousquetaires, et nul indiscret ne savait à quoi attribuer cette amitié pleine de dévouement, cet esprit de corps, dont aucune compagnie n'avait jusques là donné l'exemple, et qui distinguaient cette jeunesse d'élite dont le brillant costume, ima-

giné par le duc de Luynes, rehaussait encore les grâces et la bonne mine.

Ce galant uniforme, qui semblait avoir été fait pour les splendides appartemens du château de Saint-Germain, et non pour la vie tumultueuse des camps, cet uniforme était rouge, bordé d'un galon d'or sur toutes les coutures; par-dessus cet habit, on mettait une soubreveste, donnée par le roi, et qui figurait assez bien la cotte d'armes des anciens preux ou le justaucorps du règne de François Ier; cette soubreveste n'avait point de manches et ne couvrait que la poitrine, depuis les épaules jusqu'à la chute des reins; elles étaient d'un drap bleu d'une extrême finesse, avec deux croix de velours blanc, bordées d'un petit galon d'argent, et ayant à leurs angles des fleurs de lys en or; ces élégantes cuirasses, qui offraient bien quelque résistance, s'ac-

crochaient au collet de l'habit avec des agrafes.

Cette cavalerie d'élite, qui prenait ses deux noms de mousquetaires gris, de son mousquet et du cheval uniformément le même pour le capitaine, le lieutenant, les officiers à hausse-col, les cornettes et les soldats, avait pour armes une épée, un pistolet et un mousquet dont ils ne faisaient usage que dans leur service à pied, service qui consistait à monter la garde dans les appartemens du roi, concurremment avec les gardes-du-corps et les chevau-légers formant la maison militaire de sa majesté.

On comprendra, d'après ce que nous venons de dire, quel sentiment de curiosité, de haine et de colère le seul nom de mousquetaire réveillait; haine, colère et curiosité étaient, un soir du mois de février de l'année 1623,

le sujet d'une conversation vive, pleine d'aigreur et d'amers reproches, qui avait lieu dans le boudoir d'une des plus jolies femmes de l'époque, de la marquise de Comballet, que les jeunes fous appelaient fort cavalièrement la belle Comballet, et que bon nombre d'entre eux avaient pu surnommer aussi justement la sensible Comballet.

Le marquis de Comballet, auquel la mort prématurée de son oncle, M. de Luynes, avait fait le plus grand tort, le marquis, possesseur d'un brevet, qui lui conférait le grade d'officier des mousquetaires, et qui privé de l'appui de son oncle, ne put parvenir à obtenir l'agrément de sa majesté pour faire approuver sa nomination, le marquis de Comballet, après avoir vainement tenté d'intéresser l'oncle de sa femme, le puissant Richelieu, à sa disgrâce, se consola de n'être point mousquetaire quand cette brillante compagnie eut,

par ses galans exploits et ses folles orgies, soulevé autour d'elles tant de récriminations, de murmures et de malédictions.

Toutefois, nous devons ajouter que les mécontens ne se composaient que des maris et des amans trompés et indignement sacrifiés à ces soldats habillés de velours et de satin, à ces paladins de ruelles et de cabaret, qui festoyaient et faisaient l'amour avec une ardeur vraiment belliqueuse.

La marquise de Comballet, qui n'avait point, au fond du cœur, ces sentimens haineux que son époux cherchait à lui inspirer, la marquise était souvent en butte aux soupçons de l'homme qu'elle appelait son tyran, et qui semblait prendre à tâche de justifier ce surnom par la petite guerre intestine, qu'il faisait régner daus son intérieur, et dont les hostilités étaient incessantes.

Le soir où s'ouvre cette scène, le marquis, nonchalamment couché dans un fauteuil à bras de velours rouge, frangé d'or et de soie, le marquis venait d'entamer l'entretien avec sa femme par sa phrase favorite : « Savez-vous, madame, ce qu'on dit de votre amant d'aujourd'hui ? »

Cette question, passablement impertinente, qui, dit-on, n'était pas toujours méritée, cette question ne provoquait souvent qu'un dédaigneux sourire, un mouvement d'épaules très-prononcé ou une réponse pleine de dignité et de raison ; quelquefois, elle faisait naître un dépit assez violent pour être accompagné de quelques pleurs qu'on s'efforçait de dissimuler sous un air riant ; ou bien encore, la marquise de Comballet, qui n'était plus cette Marie de Vignerod si folâtre, si impérieuse et si fière de sa beauté et de son esprit, la marquise, dont le caractère avait subi une des ces méta-

morphoses, dans lesquelles tombent d'ordinaire les tempéramens violens, et que les personnes mêmes, qui étaient admises dans son intimité, n'avaient pu s'expliquer, la pauvre marquise soutenait avec intrépidité les rudes attaques auxquelles son époux prenait un vif plaisir.

C'est sous de pareils auspices que l'entretien, que nous allons rapporter, s'était engagé.

M. de Comballet venait de lancer sa phrase favorite : « Savez-vous, madame, ce qu'on dit de votre amant d'aujourd'hui ? » et il attendait, les bras croisés sur la poitrine, les yeux à demi-fermés, mais dont le clignotement lui permettait de voir, par instans, l'effet que ses paroles produisaient, il attendait la réponse que la marquise allait lui faire, quand celle-ci, hésitant d'abord entre une

sage et prudente retraite et les récriminations que la sotte question de son époux soulevait avec si peu de ménagemens, revint sur ses pas — elle était déjà à la porte du salon — et s'arrêtant devant M. de Comballet, elle lui dit, d'un ton plein d'ironie :

— Franchement, monsieur, vous mériteriez qu'il me soit possible de répondre à votre impertinente question... Ah ! vous désirez m'entretenir de ce qu'on dit, dans les tavernes et dans les lansquenets que vous fréquentez, de l'homme auquel, suivant vous, j'aurais accordé mon amour; eh bien ! marquis, parlez, je vous écoute, et je m'efforcerai même d'être de sang-froid ; voyons, dites, je suis attentive.

Le marquis de Comballet se mordit les lèvres ; le défi que sa femme lui portait en souriant d'un air dégagé, ce défi, il n'osait l'ac-

cepter, car il allait étaler sa honte aux yeux de celle qu'il accusait de son malheur, sans avoir le courage de rompre avec la marquise ou d'imposer silence aux calomnies dont elle prétendait être victime.

Leur tète-à-tête, qui ne pouvait être troublé, le rassura ; et puis, ce ton moqueur que la marquise venait de prendre, pour la première fois, cette sanglante ironie, avec laquelle il se trouvait bravé, lui avaient fait monter le sang au visage ; la colère l'inspira, et après quelques instans de silence, il s'écria d'une voix saccadée :

— Vraiment, madame, vous vous montrez curieuse de savoir ce qu'on dit du muguet qui a su vous faire agréer son hommage et ses soins criminels.

— Oui, monsieur le marquis ; je vous

avoue que j'ai peine à comprendre que le connaissant, vous ne l'eussiez point encore provoqué; un coup d'épée suffirait peut-être pour éloigner de moi ces galans auxquels vous supposez un langage et des manières irrésistibles... et surtout, une philosophie assez forte pour les préserver de la jalousie... Il y a quinze jours environ que vous accusiez le chevalier de Belle-Ile, un enfant! d'avoir triomphé de mes principes... Une accusation aussi puérile se détruisait d'elle-même, aussi avez-vous eu la sagesse, je ne dis pas la franchise, de reconnaître qu'on vous avait trompé... Mais aujourd'hui, vos soupçons s'attaquent, sans doute, à un de ces hommes qui se font un jeu de séduire les femmes et de calomnier celles qui leur résistent; votre colère a trouvé un digne champion, si j'en juge d'après l'accent passionné que vous avez mis à m'interpeller... Si cet homme en vaut la peine, je

me justifierai peut-être, non pour moi, mais pour lui... Parlez, monsieur, nommez-le...

— Bien, marquise, très-bien ! reprit M. de Comballet avec un sourire forcé ; je trouve, enfin, à qui parler ; je préfère votre ton résolu à votre silence, et vos bravades à des pleurs... Écoutez donc, et soyez attentive, car il s'agit d'un homme qui en vaut la peine, et que j'estime assez pour lui couper la gorge, même en dépit de l'édit, qui proscrit le duel comme étant une action immorale. Seul offensé, je suis aussi le seul juge de ma cause. Je commence, madame.

— J'écoute, monsieur le marquis.

— Depuis la création des mousquetaires de sa majesté, bien des intrigues galantes ont été nouées dans notre belle ville de Saint-Germain, bien des femmes ont été séduites et

des maris indignement trompés; encouragés par l'impunité, les mousquetaires ont continué leurs scandaleux désordres, et le roi, auquel de vives représentations ont été faites à ce sujet, le roi a répondu : « Qu'il ne pouvait exiger de ses mousquetaires que discipline, fidélité et dévouement à sa personne! » C'était encourager tacitement des galanteries contre lesquelles s'élevaient de nombreux murmures. Le mal, qui avait été courageusement signalé, a fait d'effroyables progrès, et moi, madame, j'ai été classé... il y a déjà long-temps de cela, parbleu! parmi ces époux infortunés et débonnaires qu'on outrage et qui n'osent se plaindre... Tantôt, on vous disait éprise du marquis de Villiers, tête sans cervelle, corps sans âme et gentilhomme indigne de ce titre qu'il vautre dans la fange; une autre fois, c'était un de mes oncles, ce dissipateur de Brantes, qui emprunte maintenant de toutes

mains et s'essaye à transformer les femmes qu'il courtise en trésoriers ; c'était lui qu'on vous donnait pour amant ; et les trois mille écus, que vous me fîtes lui prêter, vinrent à l'appui de ce qu'on avançait hautement ; à Brantes, qui s'est éclipsé quand je n'ai plus voulu lui ouvrir mon coffre-fort, a succédé le marquis de la Vallette, un époux qui se venge des infidélités de sa femme par ses bonnes fortunes ; puis, au marquis, un duc, dont je ne sais plus le nom... Enfin, madame, aujourd'hui, ce n'est pas un enfant timide, un chevalier de Belle-Ile qui fait qu'on glose de moi et de vous, c'est M. de Baradas, capitaine de Saint-Germain, grand écuyer, capitaine-lieutenant des mousquetaires gris et favori du roi qu'on accuse d'avoir porté le trouble dans mon intérieur...

— M. de Baradas ! dit la marquise avec l'accent de l'étonnement.

— Oui, madame, et vous ne pouvez nier qu'il se montre très-assidu à nous faire visite.

— En effet, dit la marquise avec un sourire ironique.

— Et que ses assiduités lui procurent mille occasions de vous voir et de vous parler en secret, et comme vos entretiens pourraient être troublés par un indiscret laquais ou par moi-même, c'est dans les jardins du château, ou à l'entrée de la terrasse que vous vous rencontrez... plusieurs personnes, dignes de toute ma confiance, me l'ont assuré... et vous ne le niez pas?

— Pourquoi nierais-je? on ne vous a dit que la vérité.

— Ah! enfin, madame, vous convenez de vos torts.

— Doucement, monsieur, je ne conviens que d'avoir accepté le bras de M. de Baradas pour me promener dans des jardins où on est exposé à rencontrer des gens de mauvaise compagnie qui hantent plus fréquemment les cabarets que les salons; la marquise de Comballet n'a pas voulu s'exposer à être insultée... c'est là son tort, et je ne pense pas que vous puissiez l'en punir.

— A merveille, vous convenez de l'intimité, mais vous en niez les criminels résultats; M. de Baradas est moins discret que vous, madame, et sa fatuité se donne carrière à vos dépens.

— C'est impossible! s'écria la marquise d'une voix émue.

— Votre bouche le dit, mais votre cœur le croit; la pâleur de votre visage est la meilleure preuve du trouble qui vous agite en ce

moment... Les indiscrétions, calculées, qui échappent à M. de Baradas, sont généreusement répétées par ses amis les mousquetaires, qui tous, se prétendent ses confidents; aussi ne se font-ils aucun scrupule d'inventer des particularités pour donner un air de vérité à leurs récits où le mensonge abonde, mais où le vrai se montre quelquefois.

— Eh! monsieur, peut-on empêcher les méchans de médire, et les sots de répéter ces médisances.

— Non, certes! mais le plus sage est de n'y point donner lieu; la réputation d'une femme m'a toujours fait l'effet d'une glace qu'un souffle peut ternir.

— Avec un époux plus jaloux de son honneur, ce souffle corrupteur n'atteindrait pas la femme à laquelle il a donné son nom...

— Madame la marquise, le métier de spa-

dassin m'a toujours répugné, et je vous avoue que je ne suis pas de ceux qui regardent leur femme comme une citadelle autour de laquelle ils font bonne et vigilante garde.

— On sait, monsieur le marquis, que votre jalousie a des allures particulières; vous n'aimez et ne détestez pas comme tout le monde; humble et soumis à toutes mes volontés, avant notre mariage, vous êtes devenu depuis grondeur, défiant et d'une tyrannie insupportable.

— Allez, madame, ne vous gênez pas, énumérez complaisamment mes prétendus défauts; mais quand vous aurez fini, à mon tour je vous dirai les vôtres.

— Eh! monsieur, si mes devoirs d'épouse ne m'avaient point paru sacrés, je n'aurais pas supporté aussi patiemment toutes vos exigences, vos caprices, je ne me serais point

fait une étude de me conformer à votre caractère, d'immoler mes goûts aux vôtres, enfin, de fixer le bonheur au foyer domestique dont vous vous efforcez de faire un enfer.

— Fort bien! dit le marquis en ricanant d'un air satisfait, et puisque nous sommes sur ce chapitre, je vous dirai net ce que j'ai sur le cœur, aussi-bien, madame, je n'ai plus besoin de me contraindre; l'avenir que j'avais rêvé a été détruit, et la carrière qui s'ouvrait pour moi a été fermée par le mauvais vouloir de votre oncle, le puissant Richelieu, excellent ministre, si j'en crois la renommée, très-mauvais parent, si j'en juge par la persévérance qu'il a su mettre pour s'opposer aux tentatives que je faisais dans l'espérance d'obtenir les faveurs auxquelles ma naissance me donnait le droit d'aspirer. Le cardinal de Richelieu, en agissant ainsi, avait des motifs qui me sont connus maintenant... Il voulait

se rendre redoutable et m'inspirer un sentiment de crainte qui influerait sur nos rapports d'intimité. Il a atteint son but, et jusqu'à ce jour, certes! ma docilité a été grande; à l'avenir, il n'en sera plus ainsi; je secoue le joug, et pour commencer, je vous dirai que votre oncle Richelieu est un infâme! un vil débauché! un homme sans mœurs et sans honneur, qui a profité de son ascendant de prêtre pour séduire sa nièce, mademoiselle Marie de Vignerod, actuellement marquise de Comballet... De vos amans, madame, votre oncle fut le premier; son bonheur lui ayant inspiré des craintes, il songea à cacher votre faute et son crime à l'abri d'un mariage honorable... et il a songé à moi!

Et M. de Comballet s'interrompit pour rire aux éclats.

La marquise était stupéfaite, ses yeux er-

raient autour d'elle avec un sentiment de crainte et d'effroi; la terrible révélation qu'elle venait d'entendre, et contre laquelle sa conscience lui défendait de protester, cette révélation était pour elle le comble de l'ignominie, car ses mœurs austères du mariage ne pouvaient effacer ses écarts de jeune fille; la marquise succombait sous le poids de sa honte, et le tremblement convulsif qui s'était emparé d'elle, ne lui permit pas de sortir du salon et de se dérober aux reproches qui allaient fondre sur sa tête; muette et consternée, la triste Marie attendit, avec anxiété, la fin de cette tempête conjugale qu'elle n'avait plus la force de braver et contre laquelle un sentiment de pudeur lui interdisait de lutter.

Elle se résigna au sort qui la menaçait.

M. de Comballet semblait avoir épuisé tout

son courroux dans l'énumération des griefs dont le souvenir avait imprimé une vive rougeur à son front ; il s'étonnait de son audacieuse témérité, et peut-être s'en repentait-il quand un léger bruit vint le distraire de ses réflexions.

C'était un laquais qui grattait discrètement à la porte du salon. Le marquis se leva en murmurant et alla ouvrir. Au même instant, le valet fit un pas en arrière, mais si brusquement que M. de Comballet en poussa un cri d'étonnement qui fut étouffé par cette annonce faite d'une voix pleine et sonore : « M. de Baradas ! » Et le valet s'éclipsa pour livrer passage au brillant gentilhomme dont la main s'était ouverte afin d'en laisser tomber une bourse dont la vue venait de lui aplanir d'insurmontables obstacles.

A ce nom de Baradas, la marquise poussa

un sourd gémissement et sa tête retomba sur sa poitrine, posture qui au premier abord lui donnait une attitude méditative ; quant au marquis, il ne put réprimer un mouvement de colère, qui vint aussitôt se refléter sur son visage ; sa voix s'altéra au point qu'il balbutia en articulant ces mots : « M. de Baradas nous honore ce soir de sa visite? »

Le gentilhomme, en se voyant ainsi accueilli, fronça le sourcil d'un air mécontent et chercha à deviner la cause d'une froideur à laquelle on ne l'avait pas habitué ; le moment de silence, qui suivit son entrée dans le salon, fut solennel, et à voir ainsi ces trois personnes réunies, on eût dit qu'un événement important allait s'accomplir, et que la destinée de l'une d'elles en dépendait.

Le chevalier de Baradas, dont la brillante fortune fit tant d'envieux et fut si courte,

était un homme de vingt-quatre ans, d'une taille élevée, noble et majestueuse; il avait été élevé par un chanoine de la cathédrale de Paris, qui avait voulu qu'il pût joindre les agrémens d'un esprit cultivé et nourri de bonnes lectures aux agrémens du corps, aussi Baradas avait une grande supériorité dans l'escrime, une habileté, pour tirer au vol, qui tenait du prodige; il montait bien à cheval et dansait agréablement une sarabande; doué d'un tempérament robuste, toutes ses forces physiques avaient dû se plier à ses exigences et revêtir de gracieuses allures; cavalier accompli, Baradas avait trouvé de zélées protectrices, mais l'espèce de sauvagerie qu'il affectait avec elles les transformèrent en autant d'ennemies qui, en voulant le perdre, le servirent puissamment auprès du roi.

Louis XIII riait volontiers des escapades de ses mousquetaires, mais aucun d'eux,

sans en excepter le duc de Rohan, capitaine-lieutenant de cette compagnie, n'était admis dans la royale intimité pour laquelle il fallait une austérité de principes que le flegmatique époux d'Anne d'Autriche ne rencontrait pas chez les jeunes courtisans que le cardinal de Richelieu attirait à la cour pour distraire le roi et l'empêcher de s'occuper des affaires de son royaume; le jeune Baradas, qui avait été long-temps page de la petite écurie de sa majesté, venait d'entrer dans la compagnie des mousquetaires quand sa rigide vertu lui suscita d'implacables ennemies, qui se vengèrent de ses imprudens dédains en publiant ses scrupules ridicules et ses accès de sagesse auxquels ces dames ne voulaient pas ajouter foi.

Ce qui devait perdre Baradas de réputation fit sa fortune; le roi apprécia les qualités es-

timables du jeune mousquetaire et l'attacha à sa personne en lui donnant la charge de grand écuyer, celle de capitaine de Saint-Germain, et enfin, en lui conférant les fonctions de capitaine-lieutenant de ses mousquetaires, qui étaient exercées par le duc de Rohan, auquel une chétive ambassade servit d'indemnité et de consolation.

La brillante fortune du jeune gentilhomme lui gagna bien des cœurs; il eut de nombreux amis, des flatteurs, des créatures même; son titre de favori attirait sur ses pas cette foule avide qui vit pour solliciter, race insatiable qui n'a jamais su dire : Assez ! Baradas, enivré par les louanges qu'on lui prodiguait se laissa aller au torrent qui l'entraînait ; il ne jeta pas un regard en arrière, afin de mesurer de l'œil l'espace qu'il avait parcouru ; il marcha les yeux fermés dans cette route dangereuse, et ne voulut même pas songer un

seul instant à la fragilité du lien, qui en l'attachant au roi, faisait de lui un personnage important.

Baradas, qui se faisait appeler M. de Baradas, était très-recherché dans tous les salons de Saint-Germain; on se faisait un honneur de le recevoir; et de petites intrigues, fort divertissantes, avaient été ourdies pour l'empêcher de retourner chez les Rohan, ceci au profit des Chevreuse qui, eux-mêmes, étaient supplantés par les Montmorency ou les Marillac.

Un seul, entre tous ces nobles si fiers, n'avait pas mendié l'amitié du favori, mais en revanche, celui-ci s'était empressé de le traiter comme un de ses amis, et moins il témoignait d'empressement pour le recevoir dans son intimité, plus Baradas faisait d'efforts pour gagner sa confiance et son amitié.

Telle était l'origine de la liaison, criminelle pour les uns, intéressée suivant les autres, qui donnait à Baradas le droit de se présenter chez son cher marquis de Comballet à dix heures du soir, et au mépris de la défense formelle faite au suisse de l'hôtel d'y laisser pénétrer personne, fût-ce même le cardinal de Richelieu.

Le silence, qui avait suivi l'entrée du favori, lui parut d'un mauvais augure pour la démarche qu'il venait faire, mais comme la question du marquis sollicitait une réponse, M. de Baradas ne crut pas pouvoir la faire attendre, et au risque de ce qu'il pouvait arriver, il dit d'un ton dégagé :

— Ma visite vous surprend, et je conviens qu'elle est indiscrète, mais le motif qui m'amène doit m'excuser et me la faire pardonner.

La marquise gardait toujours la même immobilité; quant à son époux, sa physionomie n'exprimait qu'un sentiment : celui de la colère, mais avec tant d'énergie qu'il fallut à M. de Baradas tout l'amour-propre, que peut inspirer la haute faveur dont il jouissait à la cour, pour le décider à prendre un fauteuil et à s'y asseoir en disant :

— Le duc de Chevreuse donne cette nuit, à son hôtel de Paris, un bal masqué; c'est le premier du carnaval, aussi la foule sera grande, en dépit des invitations qui ont été fort peu nombreuses.

— Le duc de Chevreuse a dû faire un choix, dit le marquis avec le ton de l'aigreur, car sa maison ne s'ouvre pas à tout le monde.

— Je le sais, reprit Baradas en souriant, aussi les gens que le duc a dédaignés ont-ils juré de le faire repentir de ce qu'ils appellent

une flétrissure publique ; tous les mousquetaires de sa majesté se rendront cette nuit à Paris, et à l'aide de cinq ou six invitations, qu'ils ont pu se procurer, ils investiront l'hôtel du duc de Chevreuse.

— Et vous, monsieur, vous ! le capitaine de ces débauchés, vous avez pu souffrir que ce complot s'organise, et qu'un homme d'honneur soit en butte à leurs audacieuses tentatives ; vous mériteriez...

La marquise releva vivement la tête, et son regard suppliant vint implorer le courroux qui brillait dans les yeux de M. de Baradas ; M. de Comballet n'avait pas tardé à se repentir de sa vivacité, et il cherchait le moyen de justifier la phrase menaçante, qu'il n'avait pas osé achever, quand le favori, maître de lui-même, dit avec le ton d'une feinte gaieté :

— Marquis de Comballet, votre indignation vient de m'inspirer un projet à l'accomplissement duquel vous êtes nécessaire... Le duc de Chevreuse est un peu votre parent, ajouta Baradas; comme vous il est l'époux d'une femme accomplie, et je comprends, sans les approuver, que nos mousquetaires éprouvent le desir de subjuguer cette belle duchesse si vertueuse, si fidèle... malgré les soixante ans de son mari...

— M. de Baradas! s'écria le marquis de Comballet d'une voix sourde, vous oubliez, sans doute, qu'une femme, la mienne! monsieur, écoute la singulière confidence que vous me faites en ce moment!

M. de Baradas se mordit les lèvres de dépit, et répliqua d'un ton humble :

— Je suis coupable, en effet, mais je veux réparer mes torts en vous offrant mon

appui pour donner une bonne et salutaire leçon à ces étourdis qui se font un jeu de semer le trouble et la discorde dans les ménages bien unis... l'entreprise est téméraire, j'en suis persuadé d'avance, toutefois, je n'hésite pas à m'en déclarer le chef... si vous daignez m'accepter, monsieur le marquis.

— Mon consentement ne suffit pas, dit M. de Comballet, il vous faut encore celui du duc de Chevreuse.

— Pourra-t-il me le refuser, me présentant à lui pour être son champion?

— Il pourra soupçonner quelque ruse.

— Ma parole d'honneur me servira de caution, dit Baradas avec fierté; au surplus, monsieur le marquis, en me présentant à votre hôtel, je n'avais d'autre but que celui de solliciter cette précieuse lettre d'invitation, avec laquelle je me serais présenté de votre

part à l'hôtel du duc de Chevreuse, non pas, il est vrai, pour m'opposer à des manœuvres, que je blâme sévèrement, mais dans l'intention de secourir M. de Chevreuse si on osait s'attaquer à lui.

— Vraiment, M. de Baradas, vous avez la générosité de vous apitoyer d'avance sur le sort de ce mari de soixante ans; je vous admire et vous félicite; cependant, je ne serai pas de moitié dans votre bonne action, car la lettre d'invitation qui m'a été envoyée est détruite; j'en ai un vif regret, en songeant au malheur qu'elle pouvait empêcher.

— A défaut de lettre d'invitation, votre présence suffirait pour nous faire admettre tous deux.

— Y pensez-vous! monsieur, je laisserais la marquise seule à Saint-Germain pour aller

courir à Paris, afin d'assister au bal du duc de Chevreuse... Madame la marquise est mal portante aujourd'hui, et loin de songer à la quitter, j'avais fait défendre ma porte...

Madame de Comballet se crut obligée d'appuyer le mensonge de son époux, par un soupir étouffé qu'on pouvait prendre pour un gémissement plaintif.

— Allons! pensa Baradas en regardant furtivement la porte du salon, je n'ai plus rien à faire ici.

Il se leva, s'inclina respectueusement devant la marquise, et lui fit un compliment gracieux que M. de Comballet s'empressa d'interrompre par cette observation :

— Je m'aperçois que M. de Baradas oublie de faire des vœux pour votre prompt rétablis-

sement, madame la marquise; sa galanterie l'emporte sur son humanité.

Le visage de M. de Baradas s'anima d'une subite rougeur, et il balbutia, d'un air embarrassé, qu'il souhaitait sincèrement la fin des souffrances physiques, dont la vue l'affligeait profondément.

— Nous en sommes persuadés, M. de Baradas, reprit le marquis en élevant la voix; mais il se fait tard, et je ne veux pas vous retenir plus long-temps.

Le favori de sa majesté Louis XIII subissait les airs impérieux de M. de Comballet en s'indignant de sa timidité et de sa patience; les regards supplians, que la marquise dirigeait de son côté, n'arrivaient pas toujours dans un moment opportun, car sans cela, ils eussent désarmé ce courroux qui se contraignait pour ne point éclater.

— Sortons! s'était dit Baradas.

Le marquis le précéda, et voulut l'accompagner jusqu'au perron, malgré les efforts que M. de Baradas fit pour l'en dissuader, car le valet qui l'avait annoncé se trouvait encore sur son passage, mais M. de Comballet soupçonnait la fidélité de cet homme, et sa politesse n'était qu'un prétexte pour s'assurer qu'il n'était point d'intelligence avec celui qu'il regardait comme l'amant avoué de la marquise.

Une lettre, que M. de Baradas laissa glisser de sa main, au moment de monter dans son carrosse, fut ramassée lestement par le laquais qui s'était empressé de baisser le marche-pied; M. de Comballet était à quelques pas, et ce manége ne lui avait point échappé.

— Fort bien! se dit-il, je suis certain de me procurer une preuve qu'on ne récusera

pas; que Dieu vous conduise! cria-t-il en saluant du geste M. de Baradas qui venait de mettre la tête à la portière pour donner quelques ordres à son cocher.

Le carrosse s'éloigna rapidement; quelques instans après, le bruit des roues cessait de troubler le silence profond dans lequel toute une ville était plongée.

Le marquis, en rentrant dans l'antichambre, fit signe à deux laquais de s'emparer de son valet de garde-robe, le même qui recevait l'argent et les billets de M. de Baradas. Cet homme, en se voyant saisir au collet, demanda effrontément ce qui lui méritait un semblable affront.

— Tu vas le savoir, lui répliqua le marquis d'une voix saccadée; qu'on me déshabille ce maraud, il a sur lui un billet qu'il me faut.

Le valet essaya de faire résistance, mais ce

fut vainement; le billet de M. de Baradas passa de la poche de son habit dans les mains de M. de Comballet qui l'ouvrit en frémissant et le lut à voix basse.

— Je me vengerai! articula-t-il sourdement, et se retournant vers le laquais complice de l'intrigue qu'il se promettait de punir, il lui dit : Jérôme, vous ne faites plus partie de ma livrée, je vous chasse! songez à être discret.

Et M. de Comballet tourna les talons, sans vouloir écouter la justification du laquais que sa décision désolait. Il rentra dans le salon, au moment où la marquise s'apprêtait à en sortir.

— C'est inutile, madame, lui dit M. de Comballet en ramenant sa femme près de la cheminée, dans un quart-d'heure nous mon-

terons en carrosse pour nous rendre à Paris.

— A Paris! cette nuit même, et pour quels motifs?

— Pour vous faire assister au bal du duc de Chevreuse, reprit le marquis d'un ton moqueur ; n'aviez-vous pas le desir de voir cette brillante mascarade?...

La marquise fit un geste d'incrédulité, et dit d'une voix éteinte :

— Vous savez bien, monsieur, que je suis souffrante, et qu'il me serait impossible de sortir de mon appartement.

— Impossible! c'est un mot qu'on prononce facilement, mais qui ne me fera point renoncer au projet que j'avais conçu... bien avant l'arrivée de M. de Baradas, et en voici la preuve dans cette armoire...

Le marquis ouvrit le panneau, et en tira

deux dominos de couleur rose qu'il jeta sur un fauteuil, en ajoutant :

— Sous le masque, nous braverons les regards indiscrets, les propos légers et les fades complimens des amis de M. de Baradas, dont je pourrai peut-être démasquer l'hypocrite vertu... Hâtons-nous, madame, car minuit va bientôt sonner à cette horloge.

La marquise obéit silencieusement aux ordres de son époux, et tandis qu'il faisait atteler les deux chevaux les plus fringans de son écurie, elle écrivait, sur une feuille de ses tablettes, cette phrase significative : « Soyez prudent ou nous sommes perdus ! »

M. de Comballet reparut à la porte du salon, et dit :

— Nous partons, madame.

— Je suis prête, répliqua la marquise, et elle ajouta mentalement : M. de Comballet,

mon oncle, le cardinal, sera instruit de vos affreux procédés à mon égard!

Les deux époux montèrent en carrosse et firent le trajet de Saint-Germain à Paris sans s'adresser une seule fois la parole.

II.

L'ABBÉ ET LE MOUSQUETAIRE.

« Mon cher Abbé,

» Votre retour, à Paris, m'a comblé de joie, et la lettre que vous m'avez écrite le jour de votre arrivée est venue dissiper les

sombres nuages que mon caractère mélancolique accumule avec tant de facilité sur cette imagination fantasque, capricieuse et bizarre que vous connaissez, et à laquelle vous avez tant de fois déclaré la guerre..

» Je m'efforce cependant de vivre joyeusement, et depuis que je suis dans les mousquetaires du roi, les distractions ne me manquent pas; les petits soupers, les galans rendez-vous, les duels ne me donnent pas le temps de réfléchir; il faut vivre, et malgré moi, je suis entraîné chaque jour vers des occasions que je voudrais fuir.

» Vous l'avouerai-je, mon cher abbé, il est des instans où j'envie votre sort, où j'admire la détermination qui vous a valu tant de sarcasmes et d'ironiques complimens; votre résolution, de vivre désormais dans la retraite et de vous y consacrer à l'étude et à de pieuses

œuvres, a soulevé contre vous cette foule de débauchés qui se parent de leurs vices et se glorifient d'une impiété, qu'ils n'ont pas au fond du cœur, et par dérision, ils vous appellent *l'abbé courtisan*, et moi, le courtisan devenu honnête homme; aussi ne suis-je pas toujours d'accord même avec mes amis, les mousquetaires, quand ils se permettent de gloser sur votre compte.

» J'espérais vous voir aujourd'hui, mon cher abbé, et déjà je me préparais à cette entrevue, par un retour sur moi-même qui me permît de vous raconter tout ce qui s'était passé depuis notre séparation, quand il m'a fallu renoncer au bonheur que je me promettais, pour remplir l'engagement que nous avons pris, nous tous mousquetaires du roi, de nous prêter secours et assistance dans les momens de danger.

» Rassurez-vous, mon ami, il ne s'agit que d'un complot, où la galanterie joue le principal rôle, et dont le but est de punir un vieillard présomptueux au point de défier les amans de sa femme de lui prouver les charmantes peccadilles que ces indiscrets ont raconté à tous ceux qui voulaient les entendre.

» Le duc de Chevreuse, que vous connaissez, a eu l'idée d'une mascarade dans laquelle notre uniforme de mousquetaire doit être indignement travesti; des laquais du duc, généreusement payés d'avance, ont consenti à recevoir les coups de bâton que plusieurs de leurs camarades leur donneront en présence de la brillante assemblée, qui n'étant pas dans le secret de cette sotte vengeance, croira qu'en effet, cinq ou six mousquetaires se sont laissés docilement bâtonner, car aussitôt après cette correction, le duc donnera l'ordre de les chasser de son hôtel, et vous pouvez croire

que les battus obéiront avec empressement.

» Cette petite comédie est fort bien imaginée, sans doute, mais le duc a mis dans sa confidence des gens fort peu discrets, et ceux qu'il veut indignement mystifier ont juré de se venger ; dans quelques heures, ils n'auront plus qu'à se féliciter du succès de l'entreprise à laquelle, en ma qualité de mousquetaire, je suis appelé à prendre part.

» Ce nom de Chevreuse a réveillé en moi des souvenirs que le temps n'a pu effacer, car la duchesse, malgré son nouvel hyménée, est encore pour moi madame de Luynes, et les Luynes sont des ennemis que je me suis promis de frapper quand l'occasion s'en présenterait.

» Aussi, mon cher abbé, jugez de ma joie quand le sort m'a désigné pour être l'un des acteurs de la pièce que nous nous proposons de jouer cette nuit à l'hôtel de Chevreuse.

» Six mousquetaires, et je suis un de ceux là, s'introduiront dans les salons, tandis qu'une vingtaine de nos camarades, cachés dans le jardin de l'hôtel, retiendront prisonniers les laquais que le duc de Chevreuse a choisis pour remplir le rôle humiliant que vous savez :

» Quelques heures encore, et je verrai cette belle duchesse de Chevreuse, dont la coquetterie fait de funestes ravages, car son unique plaisir est de désespérer les amans que son esprit et ses grâces ont subjugués; à ses côtés viendra se placer une femme que je hais et que je crains, une femme qui excite mon courroux et me semble digne de toute ma pitié.

» O mon ami! que le passé est souvent un témoin incommode, importun, qui ne se présente à votre mémoire que quand vous êtes

seul, et auquel, malgré soi, on ne peut refuser quelques minutes d'attention ; et si le passé condamne impitoyablement notre présent, alors, nos souvenirs sont des remords, et la solitude dans laquelle on se trouve un châtiment auquel on ne peut se soustraire, car quel est l'esprit fort qui peut imposer silence à sa conscience ; quelques-uns l'affirment, et moi je le nie.

» Quand nous nous séparâmes, vous, pour aller saluer d'un dernier adieu votre belle Italie, moi, pour venir habiter le château de Saint-Germain, dont j'étais devenu l'un des hôtes en ma qualité de mousquetaire, vous me fites promettre, et je vous le jurai dans toute la sincérité de mon âme d'oublier l'infidèle et de détester ses perfidies. Pendant quatre mois... j'avais la faiblesse de compter les jours comme pour m'encourager à persévérer dans mes résolutions, pendant quatre

mois, j'évitai soigneusement toutes les occasions qui pouvaient me rapprocher d'elle ; et jugez quels efforts il m'a fallu faire, quels combats mon pauvre cœur a dû soutenir pour ne point succomber... je la hais cependant et je l'aime encore... Je rougis de honte en vous faisant l'aveu de ma faiblesse, mais pourquoi dissimulerai-je avec vous, dont l'indulgente amitié sait compatir aux peines de l'âme... Ma franchise est un hommage que je rends à votre noble caractère ; je vous l'ai dit, mon ami, j'ai long-temps fui le danger et pour m'étourdir, je me suis laissé entraîner à former ces passagères liaisons d'amour dans lesquelles le cœur reste muet.

» Vain desir ! son souvenir était toujours présent à ma pensée, et au milieu des folles orgies qui précédaient les faciles triomphes, dont je ne pouvais m'enorgueillir ! son image

me suivait sans cesse, et son nom, que je m'étais promis de ne jamais prononcer, son nom errait sur mes lèvres, alors qu'une autre femme était à mes côtés profanant, de sa bouche impie, un langage qu'elle parlait sans le comprendre.

» Et puis, le hasard semblait se plaire à m'entretenir d'elle quand je commençais à l'oublier. Elle n'était pas heureuse avec l'époux qu'on lui a imposé! On le disait, et tout en m'avouant qu'elle méritait le malheur qui l'atteignait, je ne pouvais m'empêcher de la plaindre.

» Notre capitaine-lieutenant, M. de Baradas, a, par ses indiscrétions, changé ce sentiment de pitié en un sentiment de mépris. Cet homme se vante d'être son amant!

» Je voulais la savoir malheureuse, mais résignée et pure, surtout, au sein de cette

corruption qui déborde de toutes parts, et elle s'est avilie en s'abandonnant à l'amour d'un Baradas !

» On frappe à ma porte. Nous partons pour Paris. Je ne m'appartiens plus jusqu'à demain ; conjuré docile, mon bras et mon épée sont au service du complot ourdi pour venger l'honneur des mousquetaires.

» Que Dieu me garde pendant cette entreprise dont je ne puis prévoir les suites ; toutefois, mon ami, comptez sur ma visite, demain, dans la journée. Le duc de Chevreuse et ses nobles invités ne seront pas d'humeur guerroyante, et la comédie, imaginée par le vieux duc et par nous, se dénouera sans verser une goutte de sang.

» Le cardinal de Richelieu, ce terrible niveleur de tous les priviléges de la noblesse, a su opposer un frein aux assassins qui se fai-

saient du duel un délassement et un moyen de terreur.

» Son édit doit être gravé, du premier mot jusqu'au dernier, dans la mémoire du noble Chevreuse auquel, malgré ses soixante ans, il ne pardonnerait pas, peut-être parce qu'il a épousé la veuve du duc de Luynes.

» Richelieu sait se souvenir.

» Moi, aussi, j'aurai de la mémoire! »

Cette lettre était signée du nom de Georges, chevalier d'Artagnan, et adressée à l'abbé Ruccelaï.

FIN DU PREMIER VOLUME.

La Ferté-s.-Jouarre. Imp. Guédon.

